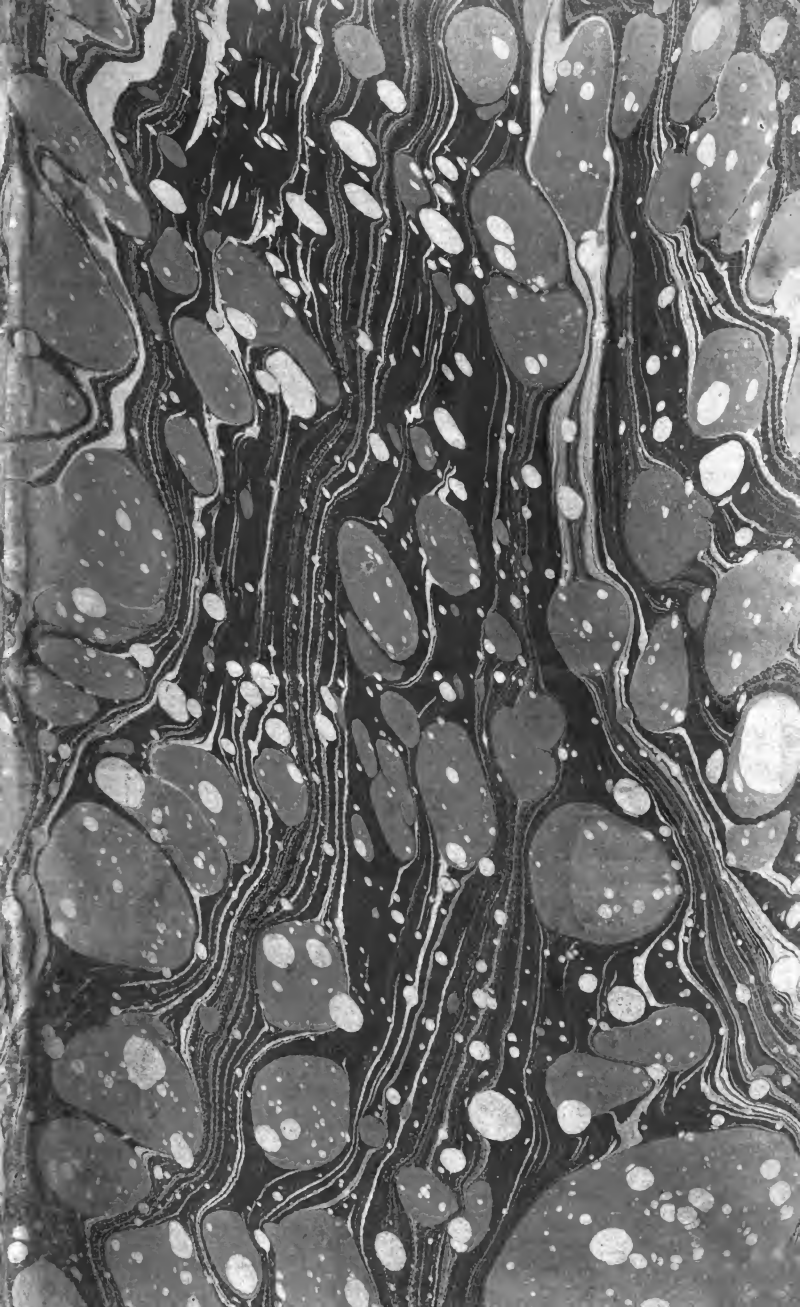
BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
148
E
38
NAPOLI



E
46

L'ANNÉE
LA PLUS REMARQUABLE
DE MA VIE.

T. Ier.

Le Contrefacteur et le Débitant de contrefaçon, seront poursuivis conformément aux lois. Paris, ce 2 pluviose an 10.

L'ANNEE

LA PLUS REMARQUABLE

DE MA VIE;

Suivie d'une Réfutation des Mémoires Secrets sur la Russie.

PAR AUGUSTE DE KOTZBUË.

Traduit de l'allemand

PAR G....d-P.....c et J. B. D....s.

Cum repeto noctem, qua tot mihi cara reliqui:
Labitur ex oculis nunc nocteque gutta meis.
OVIDE.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A PARIS,

Chez { BUISSON, rue Hautefeuille, N°. 20.
BERTRANDET, rue de Sorbonne, N°. 384.
LEVRAULT, quai Malaquais.
MONGIE, Cour des Fontaines, près le palais du Tribunat

1802.

PRÉFACE.

Ce n'est point la vanité qui me porte à raconter au public les événemens qui me sont arrivés pendant cette année de ma vie. Mon sort a été si singulier, qu'il intéresserait même dans un roman, à plus forte raison dans une histoire. Que je sois ou non le héros de ce livre, j'ose assurer que le lecteur me prêtera quelque attention.

Une partie de l'Europe, soit curiosité, soit bienveillance, a paru prendre part à ma destinée. Par-tout on a desiré connaître la cause de mes malheurs. Par-tout on n'a fait que de fausses conjectures. On a inventé cent anecdotes. On a répandu mille calomnies. Les uns disaient que j'étais l'auteur d'un livre, intitulé l'*Ours Blanc*, ou l'*Ours du Nord*. Les autres, quoique l'on démentit ce bruit, et quoique le livre ne fut pas même fait, ne

craignaient point d'avancer qu'ils l'avaient lu. On publia ensuite que l'auteur était une autre personne dont le nom commençait et finissait comme le mien. On me plaignit d'avoir été la victime de cette erreur. Dans quelques villes, on m'accusa d'avoir tenu des propos irréfléchis. Dans les cafés, dans les cercles, on cita des passages de mes comédies faites depuis dix ans, et où l'on cherchait à trouver des allusions hardies. En un mot, on fit tout ce que l'on put pour pénétrer la vérité; mais on n'y parvint pas. Après mille soupçons, mille rapports mensongers, mille reproches déplacés, tout le monde se tût. C'est donc à mon tour de parler, et mes raisons sont, je crois, assez fortes. Je dois à ma réputation, à ma femme, à mes enfans, à mes amis, de faire un récit fidèle qui éclairera enfin tous les esprits. Je le dois sur-tout ce récit, aux peuples qui ne connaissent pas, ou qui connaissent défavorablement le souverain dont la conduite envers moi a pu mériter

le blâme, mais dont la générosité a réparé tous les torts. Je n'entends point par générosité, les riches présens dont il m'a comblé, et que les gazettes se sont empressées de publier ; je veux parler de la manière dont il m'a reçu, dont il m'a traité ; je veux dire la bienveillance dont il m'a honoré, les regrets qu'il m'a fait voir, et son desir de me forcer à oublier mes chagrins par sa constante amitié.

Je l'ai vu, Paul Ier, comme empereur et comme homme. J'atteste qu'il avait des droits à l'estime de sa famille, à l'amour de ses peuples. Simple particulier, il commandait une tendre affection. Sur le trône, il méritait des hommages sincères. J'ai remarqué en lui des vertus déjà rares dans un sujet, et qui l'étaient bien plus encore dans le maître d'un vaste empire. Ce n'est donc qu'un juste tribut que je paie à sa mémoire.

Maintenant je dois aussi les plus vifs témoignages de reconnaissance au jeune empereur qui lui a succédé. Généreux,

juste et clément, il a tous les dons en partage. Je n'oublierai jamais que c'est lui qui m'a rendu à ma mère malade; qu'en me rappelant dans le sein des muses, il a surpassé les bienfaits de son père en ma faveur; enfin que, hors de ses états, il me comble encore de récompenses. Aussi, mes vœux les plus ardens sont, pour que le ciel le protège dans sa brillante carrière. Puisse-t-il, chaque jour de son règne, recevoir, comme dans le premier, les acclamations d'un peuple qui le chérit et qui l'adore!

Septembre 1801.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

INTRODUCTION. — *Lettre de l'ambassadeur russe à Berlin. — Voyage de Weimar à Berlin. — Sage conseil de l'ambassadeur russe. — Dernier avertissement dans la petite ville de Zanow, en Poméranie. — Arrivée aux frontières de Russie. — Arrestation. — Départ pour Mittau, sous la garde d'un officier et d'un Cosaque. — Description des papiers saisis. — Arrivée à Mittau. — Événemens dans la maison du gouverneur de Curlande. — Portrait du conseiller d'état Schtschekatichin. — Ordre de départ pour Saint-Pétersbourg. — Dispositions à ce sujet. — Portrait d'Alexandre Schulkins, courrier du sénat. — L'auteur séparé cruellement de sa femme et de ses enfans. — Certitude que la Sibérie est le véritable terme de son voyage. — Résolution de fuir. — Préparatifs à cet égard. — Fuite nocturne. — L'auteur*

obligé de se cacher dans les forêts de Livonie. — Espérance de fuite à Stockmannshof. — Ce qui y est arrivé à l'auteur. — M. Prostenius détruit tout espoir. — Seconde arrestation. — Générosité de madame de Lorvenstern et de sa famille. — Départ de Stockmannshof. — Moyens de sûreté employés. — Conduite amicale de M. de Korf. — Motifs de consolation donnés par le conseiller d'état et le courrier. — Espérances nouvelles. — Argent extorqué. — Hospitalité des paysans russes. — Moyens de prévoyance contre le désespoir de l'auteur. — Polozk. — Rapport du conseiller d'état. — Smolensk. — Conduite barbare. — Moscou. — Perfidie révoltante. — Audace, l'unique vertu du conseiller d'état. — Danger de se noyer dans la Sura, près de Wasilskoe. — Malheur sur le point d'arriver. — Vieillard âgé de cent trente ans. — Général Mertens. — Kasan. — Réception et hospitalité dans cette ville. — Recueil de matériaux pour une supplique à l'empereur. — Jeune femme tartare. — Espérance encore trompée. — Voyage dans les forêts de Perme. — Perme. — Orge. — Paysans de Sibérie. — Ekatarinenbourg. — Lecture d'un écrit supposé. — Fron-

tières de Tobolsk. — Un pauvre vieillard insensé. — Arrivée à Tobolsk. — Premier entretien avec le gouverneur. — Logement à Tobolsk. — L'auteur remis à un officier de police. — M. de Kiniakof. — Le baron de Sommaruga. — Anecdotes sur son étonnante femme. — Le comte de Soltikow. — Le marchand Becker. — Phénomène Psychologique. — Le conseiller d'état Péterson. — Extrait d'un mémoire adressé à l'empereur. — Générosité du gouverneur. — Permission de prendre un domestique. — L'italien Russ ou Rossi. — Obstacles subits à la liberté accoutumée. — Tendre pitié des marchands de Tobolsk. — Description des différentes sortes de prisonniers. — Traitement qu'ils éprouvent. — Sort du lieutenant-colonel de Rasan. — Occupations de l'auteur à Tobolsk. Le marché aux poissons. — Position malheureuse où se trouve le gouverneur. — Description de Tobolsk. — Le théâtre. — La ressource. — Bals et mascarades. — Climat de Tobolsk. — Produit des terres. — Maladies. — Nouvelles qui nécessitent de quitter Tobolsk. — Vente d'une voiture et harnais. — Préparatifs de voyage. — La prêtresse du soleil. — Voyage à

Kurgan. — Remarques curieuses en botanique. — Hospitalité des paysans de Sibérie. — Arrivée à Kurgan. — Description de cette petite ville. — Réception par les premières autorités — Histoire et caractère du conseiller de Gravi. — Le Polonais Iwan Sokoloff. — Désignation du premier logement de l'auteur. — Description des autorités de Kurgan. — Histoire du noble Polonais. — Maison louée par l'auteur. — Sa description. — Prix des vivres. — Table frugale. — Occupations de l'auteur. — Sa crédulité. — Les voisins Kirghis. — La chasse. — Promenades sur les bords du Tobol. — Les filles de Kurgan. — Sénèque. — Plan de fuite. — Description des cérémonies d'un jour de fête. — Conclusion.

L'ANNÉE
LA PLUS REMARQUABLE
DE MA VIE.

La Russie est la patrie de mon épouse; depuis trois ans nous en étions sortis l'un et l'autre: malgré les égards, l'amitié que l'on nous témoignait par-tout où nous nous trouvions, les plus doux nœuds nous y rappelaient. Je fus obligé de remplir, après ces trois ans, la promesse que j'avais faite à ma femme de la ramener dans les bras de nos enfans, de sa famille et de mes amis. On croira facilement qu'il me fut agréable de tenir ma parole; cependant, je quittais une mère adorée, d'aimables sociétés; j'abandonnais la petite propriété que j'avais à Weimar. Si cette absence eut dû être de plus de quatre mois, il m'en eut coûté bien davantage; mais, je me proposais, après avoir satisfait le desir de mon épouse, de revenir dans des lieux justement chéris.

La première démarche que je fis pour pouvoir partir, fut d'écrire au ministre de Russie, résidant à Berlin, M. le conseiller intime, chevalier et baron de Krudener. Je n'ignorais pas que l'entrée dans la Russie était sévèrement défendue; je priai donc ce ministre d'avoir la bonté de me procurer une passe : il me promit d'en faire sur-le-champ la demande à l'empereur; mais il me conseilla en même-tems de lui écrire moi-même pour en obtenir cette grace. J'approuvai ce conseil : par le courrier suivant, je suppliai l'empereur de m'accorder la permission de passer quatre mois en Russie pour embrasser mes enfans, et pour prendre à l'égard de ma fortune des dispositions qui exigeaient ma présence. Pendant que ma lettre arrivait à Saint-Pétersbourg, j'en reçus une seconde du baron de Krudener : je vais la transcrire ici pour plusieurs raisons.

MONSIEUR,

« C'est un vrai plaisir pour moi d'avoir à vous rendre une réponse favorable sur ce que vous desirez. Je reçois à l'instant l'ordre de vous donner la passe que vous m'avez demandée. Veuillez bien me faire savoir promptement le chemin que vous prendrez pour vous

rendre à Saint-Pétersbourg, afin qu'un ordre précis lève les difficultés que, malgré votre permission, vous pourriez trouver aux frontières. Si vous ne venez pas à Berlin, j'attends, par le courrier porteur de ma lettre, un mot de vous, qui me fasse connaître les lieux où vous passerez. N'oubliez pas sur-tout de m'indiquer le nombre des personnes qui doivent vous accompagner dans ce voyage. »

J'ai l'honneur d'être avec considération,

B. DE KRUDENER.

15 février 1800.

Cette lettre causa la plus vive joie à ma femme ; elle me fit faire beaucoup de réflexions. J'avais, il est vrai, quitté la Russie avec l'agrément de l'empereur ; alors, on n'y connaissait point cet ordre : *que toute personne, sortant des états de Russie, devait s'engager par écrit à n'y jamais revenir ;* mais je savais que Paul n'était pas favorablement disposé pour les gens de lettres : je fus donc très-surpris de recevoir de lui une si prompte réponse, et sur-tout un consentement si gracieux. Ce qui m'inquiétait le plus, et ce que je ne pouvais concevoir, c'était la cause des difficultés que, malgré ma passe, je devais éprouver

aux frontières. Si les voyageurs étaient arrêtés par ces obstacles, pourquoi ne pourrais-je pas les franchir comme eux? pourquoi fesait-on une exception en ma faveur? pourquoi donnait-on un ordre particulier du cabinet de Saint-Pétersbourg? pourquoi me demandait-on la route que je devais prendre? tous ces détails devaient-ils intéresser l'empereur ou ses ministres?

Je fis ces observations à ma femme, qui s'amusa de ma frayeur. Le soir même, nous nous rendîmes chez une dame aussi recommandable par ses vertus que par son rang : nous y trouvâmes, comme de coutume, une société nombreuse et choisie. Mon épouse se hâta de faire part de sa joie à tout le monde; pour moi, toujours rêveur, toujours inquiet, je révélai mes craintes et mes incertitudes. Chaque personne de l'assemblée me blâma, me rassura, et finit par me dire que de pareilles idées étaient une offense pour l'empereur, dont la parole était sacrée.

Je me tranquillisai donc : le seul point qui me tourmenta encore, fut l'omission, sans doute involontaire, du tems fixé pour mon voyage. Il n'était point spécifié, dans la lettre de M. le baron de Krudener, que mon séjour

en Russie ne devait durer que quatre mois. Je pouvais donc éprouver des difficultés pour mon retour. Voici comme je cherchai à réparer cette faute. J'ai l'honneur, en qualité d'auteur dramatique du théâtre de la cour, d'être au service de sa majesté impériale; je pensai qu'en demandant à Vienne une permission de m'absenter quatre mois, je pourrais, en cas de refus à Saint-Pétersbourg, réclamer auprès du ministre autrichien, et avec sa protection, obtenir la liberté de retourner à Weimar.

Tout ainsi disposé, je quittai, le 10 avril 1800, ma bonne mère, mes amis, ma petite propriété; je partis, accompagné de ma femme, de mes trois enfans en bas âge, et j'allai à Berlin. J'y trouvai plusieurs lettres de mes amis de Livonie et de Saint-Pétersbourg, qui, tous, m'avertissaient de bien réfléchir avant mon départ, si ma santé ne souffrirait pas de la rigueur du climat. Ils n'osaient pas s'expliquer plus clairement, et moi, j'étais loin de chercher le motif de leurs craintes. Je croyais que c'était pour ma santé seule qu'ils tremblaient.

Dès le jour même de mon arrivée dans cette ville, je m'empressai de rendre mes devoirs au ministre russe. J'avais eu le bonheur d'être

connu autrefois de cet homme aussi aimable qu'instruit ; j'en fus donc reçu de la manière la plus honnête. Pendant ma conversation avec lui, je n'avais osé le questionner sur tous les objets qui me donnaient encore de l'inquiétude ; mais, au moment de le quitter, je le suppliai de me dire sincèrement, comme à un père de famille, si j'avais quelque chose à craindre dans ma position, et si l'on ne s'opposerait pas à mon retour, après les quatre mois de séjour en Russie. Je dois avouer, avec reconnaissance, que M. le baron de Krudener me parla comme un homme qui sait allier à un devoir sévère les principes de l'humanité ; il me dit : « Si j'étais à votre place, j'écrirais encore une fois à Saint-Pétersbourg, pour m'assurer que tout irait au gré de mes vœux. Vous pouvez toujours, ajouta-t-il, aller à Kœnisberg, et attendre là cette réponse. »

Le conseil était sage et prudent ; il fit beaucoup d'impression sur moi, et j'en instruisis mon épouse : mais le desir qu'elle avait de revoir sa patrie et ses enfans, l'empêcha d'en faire le cas qu'il méritait. Nous le dédaignâmes donc tous deux, et nous quittâmes Berlin avec une passe qui nous fut donnée au nom et par ordre de l'empereur de toutes les Russies.

Personne n'ignore que les extra-postes, en Prusse, vont très-lentement (1); aussi fis-je une partie de la route à pied; et allant mon pas accoutumé, je me trouvai souvent arrivé une demi-heure avant ma voiture. Un jour, après avoir traversé pédestrement une petite ville de Poméranie, qui, si je ne me trompe, se nomme Zanow, je trouvai à son extrémité plusieurs chemins, et fus obligé, pour ne pas me tromper, de demander celui qu'il fallait que je suivisse. Un grand vieillard, maigre, qui, peut-être, était là de service, fut le seul que j'aperçus; je le questionnai : cet homme entama aussitôt avec moi une conversation fort triste, et voulut savoir le but de mon voyage; je le lui dis. Alors quelle ardeur il mit à me détourner de passer en Russie! Il s'exprima avec une sensibilité que je ne puis encore oublier; mais ses efforts, pour m'attendrir ou m'effrayer, furent inutiles. Les meilleures raisons, les plus sages conseils ne purent m'ar-

(1) On dit que les plaintes continuelles des voyageurs ont fait prendre de nouvelles mesures. Je ne puis rien prononcer là-dessus, parce que, content de l'expérience que j'en avais faite une fois, je n'ai plus voulu prendre d'extra-postes en repassant par la Prusse et la Poméranie.

rêter. Quel était donc cet homme ? Etait-ce un ange gardien envoyé par le ciel pour m'avertir des dangers qui me menaçaient ? Je crois encore l'entendre me dire, lorsqu'il vit ma résistance : « Puisque vous voulez absolument aller en Russie, partez ; que le ciel vous conduise ! » Devrais-je avouer que, dans ce moment, le ton prophétique de ce vieillard me fit rire, et que je poursuivis ma route sans vouloir l'écouter davantage.

Mais ces avis, ces réflexions, ces craintes, ces pressentimens ne laissaient pas d'agiter mon ame, et il m'était impossible de me défendre d'une secrète inquiétude ; elle augmentait à mesure que je m'approchais des frontières de la Russie ; enfin, j'éprouvais un tel serrement de cœur, que je proposai plusieurs fois à mon épouse, même quand nous fûmes à Memel, de continuer la route sans moi, lui disant que j'attendrais son retour dans cette ville : elle crut ma terreur panique. Hélas ! mon destin était irrévocable.

Avant de sortir de Memel, j'eus la précaution de laisser les livres que j'avais apportés avec moi, pour ne pas m'exposer aux suites de la censure inquisitoriale de M. Tumanski, à Riga.

Bientôt nous arrivâmes sur les terres de l'immense empire de Russie : nous avions passé les poteaux, mais nous étions encore maîtres de rebrousser chemin ; aucun garde ne nous avait encore arrêtés ; aucune rivière, aucun pont ne nous séparait encore de la Prusse. Gardant le plus profond silence, le cœur toujours oppressé, je regardais de tous côtés, à travers les portières de ma voiture. Les conseils que le baron de Krudener m'avait donnés, les lettres de mes amis, les instances mêmes du vieillard, tout vint frapper plus que jamais mon imagination ; je ne pouvais respirer ; mon épouse elle-même (je l'ai su depuis), mon épouse commençait à partager mes inquiétudes. Que ne me le disait-elle en ce moment! il était encore tems, nous pouvions retourner à Weimar ; mais elle garda le silence ; les chevaux avancèrent : le sort en était jeté.

« Halte-là, s'écria un Cosaque armé d'une grande pique (nous étions devant un pont qui traversait une petite rivière) ; allez à gauche, au corps-de-garde. » Que ces mots me parurent terribles ! l'effroi glaça mes sens : l'officier fut appelé ; il parut, et me dit sur le même ton : « Votre passe, monsieur. — La voici. — Il la déplie brusquement, la lit très-lentement,

étudie la signature scrupuleusement, et finit par me demander : « Qui a signé cette passe ? — Le baron de Krudener. — Vous venez donc de Berlin ? — Oui, monsieur. — Fort bien : vous pouvez passer. » Il fait un signe ; le pont nous est ouvert ; la voiture roule avec un sombre murmure ; nous n'entendons plus que le bruit effrayant de la barrière qui se referme derrière nous.

Alors il m'échappa un douloureux soupir auquel mon épouse sembla répondre. « Nous y voilà donc, lui dis-je avec un sourire forcé ; tu dois être contente. — Et toi ? — Je le suis aussi. » (Dieu sait quelles sensations cruelles déchiraient mon cœur) ! Les difficultés que l'on opposerait à mon retour, semblaient s'accroître encore dans mon esprit ; il n'aurait plus manqué que de trembler pour ma sûreté personnelle : heureusement que je ne prévis pas ce danger.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que nous nous trouvâmes au milieu d'un hameau nommé Polangen. Notre voiture s'arrêta devant la douane. Le chef de cet établissement était le lieutenant-colonel Sellin, homme plein d'esprit et d'humanité. Il avait servi autrefois dans un régiment qui avait été long-tems en

garnison à Newa, et lui-même était venu loger dans une terre voisine de celle de ma femme. Ainsi nous étions d'anciennes connaissances: notre séparation s'était faite, trois ans auparavant, sur ces mêmes frontières, avec la plus sincère amitié. Nous nous réjouissions donc, mon épouse et moi, de retrouver ce véritable ami. Il parut; je sautai en bas de ma voiture pour voler à sa rencontre, et l'embrasser bien tendrement; il me reçut avec froideur, recula presque, en me voyant courir dans ses bras, et feignit de ne pas me connaître: seulement il me salua d'une manière honnête. Ma femme, qui était descendue derrière moi, se vit accueillie aussi gravement, mais, néanmoins, d'un air plus embarrassé. Nous gardions tous les trois un morne silence; j'étais stupéfait, troublé, hors de moi; je lui dis avec chaleur: « Sellin ne me connaissez-vous plus? » Il leva les yeux au ciel. « Je suis Kotzbuë. » Il mit la main sur son cœur; je l'entendis; mais cette muette expression de sa tendresse fut pour moi un coup de foudre. Mon épouse, à qui rien n'était échappé, rougissait, pâlissait tour-à-tour. Quel devait être le mot de cette énigme affreuse!

Sellin nous conduisit dans son appartement.

L'acteur Weybranch, qui avait suivi notre voiture, à cheval depuis Memel, ne voulut point nous quitter : il entra avec nous chez notre ami. Alors nous fîmes tous nos efforts pour chasser notre frayeur, et reprendre la conversation sur un ton moins froid, moins glacial; mais, à toutes les questions que nous fîmes au colonel Sellin, nous n'obtînmes pour réponse que des monosyllabes. Lassés de cette discrétion qui nous martyrisait, nous ne dîmes plus rien. Il me demanda ma passe. « Elle est entre les mains de l'officier cosaque, lui répartis-je. — Attendons son retour, ajouta-t-il »; et nous restâmes encore quelques momens dans cette horrible incertitude.

Enfin cet officier parut; il me remit ma passe; Sellin la prit, la lut; des larmes, qu'il cherchait à cacher, s'échappaient de ses yeux... « C'est vous, me dit-il, qui êtes M. le président de Kotzhuë? — Vous le savez bien, monsieur, nous nous connaissons depuis plusieurs années. — Il est vrai; mais je me vois forcé.... ne vous effrayez pas, madame.... je me vois forcé. — De quoi ? — D'arrêter monsieur votre époux. — De l'arrêter!..» Ma femme jette un cri, ses genoux tremblent; elle se jette, se

soutient dans mes bras, en passant ses mains autour de mon cou ; puis elle se fait, avec l'accent du désespoir, les plus amers reproches. Mes petits enfans étaient présens; ils pleuraient aussi de voir la douleur de leur mère. Pour moi, immobile, les yeux fixés sur Sellin qui baissait les siens avec attendrissement, je ne pouvais parler, je n'entendais pas même les cris que l'on poussait autour de moi ; mais un regard jeté sur mon épouse évanouie, me rendit mes esprits, ma force et tout mon courage. Je pressai ma Christel contre mon sein, ce mouvement énergique d'une sensibilité trop long-tems contenue, lui fit reprendre ses sens. Je la plaçai dans un fauteuil, je me jetai à ses genoux, et la conjurant de retenir ses sanglots, je cherchai à la tranquilliser par toutes les preuves de ma parfaite innocence. Je lui démontrai qu'il était impossible que cet événement eût des suites fâcheuses ; enfin je la suppliai au nom de l'amour, au nom de mes enfans qui l'entouraient et la couvraient de baisers, je la suppliai de ménager une santé qui était si précieuse à tout ce qui lui devait le bonheur et la vie. Mes instances, ma tranquillité apparente, l'expression de ma voix, tout parut verser dans son ame le baume de la

consolation, et je la vis revenir tout-à-fait à elle-même. Après cette scène je m'occupai de moi. Je demandai vivement à Sellin ce que renfermait cet ordre; il me répondit: «Je dois m'emparer de vos papiers, et les envoyer, ainsi que vous, à Mittau, chez le gouverneur. — Et là? — Vos papiers seront examinés, et le gouverneur recevra de nouvelles instructions. — Rien de plus? — Rien de plus. — Est-il permis à ma famille de m'accompagner? — Par-tout.» — Tu vois donc bien, ma chère Christel, que nous devons être parfaitement tranquilles. Nous allons à Mittau, où nous devions nous rendre; peut-être ne serons-nous retenus là que l'espace d'une journée qui sera employée à la visite de mes papiers. Tu sais bien qu'ils ne renferment rien de suspect; ce n'est, je le vois, qu'une mesure de précaution bien excusable, de la part d'un souverain, dans un moment aussi critique. L'empereur ne me connaît pas; il sait seulement que je suis homme de lettres, et sur-tout il n'ignore pas que beaucoup de littérateurs se sont montrés les apôtres trop ardens de la liberté. Il est possible qu'il me croye de ce nombre: j'aime bien mieux, en vérité, qu'il cherche à éclaircir ses soupçons, que de nourrir dans

son ame un ressentiment que je n'ai pas mérité. Il apprendra à me connaître en lisant mes papiers. Je ne puis qu'y gagner, et lui paraître plus digne de sa confiance. »

Je parlai ainsi, en reprenant des forces, du courage, et presque de la gaîté. Mon épouse me témoigna qu'elle était rassurée, et me pressa avec tendresse contre son sein. Cette bonne Christel s'était imaginée que l'on allait nous séparer, que je serais maltraité, jeté dans une charrette, et entraîné loin d'elle à l'instant même. Quand elle fut bien certaine que nous continuerions notre voyage ensemble dans la même voiture, que nous ne nous quitterions jamais, les images effrayantes qui l'avaient frappée, s'éloignèrent de son esprit, et le calme se rétablit même dans son cœur.

M. Sellin était toujours avec nous. Bientôt il se passa une scène qui acheva de me prouver que ce véritable ami était dans la position la plus douloureuse, et qu'il souffrait presque autant que moi. Dès que l'on eut fini de visiter mes équipages, et que l'on se fut emparé de tous mes papiers, on se saisit de ma personne; on me força de renverser mes poches, de mettre sur la table des petits morceaux de papiers déchirés, jusques à des mémoires

d'auberge. Ce ne fut pas sans témoigner un peu d'humeur, que je me soumis à cette exécution; je me plaignis même hautement. «Je ne fais que mon devoir, me dit Sellin d'une voix étouffée.» Je m'aperçus bien que jamais devoir ne lui avait plus coûté à remplir.

Il nous pria ensuite, avec beaucoup d'honnêteté, de prendre dans nos malles tout ce qui pouvait nous être nécessaire en linge et en habits, jusques à Mittau, parce qu'il était obligé d'apposer des scellés. Nous obéîmes : j'avais dans une petite cassette une quantité de choses dont je me servais journellement, telles que du tabac, des rasoirs, des médicamens, etc. Je le priai de la laisser à ma disposition; il y consentit avec bonté, desirant toutefois la visiter : je la lui ouvris, et lui fis voir tout, pièce par pièce. La cassette avait un fond assez épais; je n'en avais jamais fait la remarque. Sellin, forcé de tout observer, me demanda s'il n'y avait pas un double fond, propre à serrer des papiers. Je l'assurai que je l'ignorais moi-même, et que j'avais fait cette acquisition à Vienne, sans me douter d'un pareil secret. Il prit la cassette, chercha le ressort, le trouva, le fit jouer : en effet il y avait un double fond, mais point de papiers.

Je lui renouvelai l'assurance qu'il me fesait faire cette découverte, et que je ne connaissais point cette petite cachette. Il répéta en russe cette dernière phrase à un officier qui était présent, et qui en parut satisfait.

Ces recherches finies, il fallut attendre un rapport que l'on fesait pour la chancellerie. Mes enfans n'étaient rien moins que contens et tranquilles; ils commençaient même à faire tapage. Les pauvres petits n'avaient encore rien mangé de la journée. Il semblait que nous étions empressés d'aller au-devant du malheur qui attendait; car, à la dernière station avant le hameau où nous venions d'être arrêtés, nous avions refusé de prendre le repas qui était préparé. Je demandai quelque nourriture, pour mes enfans seulement; mon épouse et moi ne pensions guère à nous mettre à table. Sellin profita de cette occasion pour nous faire voir que, s'il avait des ordres rigoureux à remplir, il n'en était pas moins notre ami, quand il s'agissait de nous offrir ce qui pouvait nous être agréable. Il fit apporter tout ce qu'il avait pour rassasier mes enfans; je vis bien que son cœur lisait dans le mien, puisqu'il ne m'invita pas de prendre une nourriture dont j'étais vérita-

blement bien éloigné d'avoir besoin. Il regarda avec plaisir ces innocens qui, étrangers aux chagrins de leur famille, fesaient un excellent dîner. Pour moi, apercevant une plume, de l'encre et du papier, je lui demandai la permission d'écrire à ma vieille mère, que j'avais laissée malade à Weimar. Il me refusa. En vain je lui représentai que cette nouvelle exagérée par les gazettes, pourrait causer sa mort. Il me refusa. J'eus beau le laisser maître de lire ce que j'écrirais, et d'envoyer lui-même le billet; il me refusa... Mais à ce troisième refus, son cœur palpitait si vivement, que je m'en aperçus. Je n'insistai pas davantage, et je lui fis voir à mon tour, que, loin de lui reprocher sa rigueur envers moi, je sentais toute l'horreur de sa situation. Dès cet instant il fut moins oppressé; il chercha à me consoler de l'impossibilité où j'étais de tranquilliser ma mère; il m'assura qu'il me serait sans doute permis à Mittau d'écrire par-tout où je voudrais. Je me reposai sur cet espoir; me tournant ensuite vers l'acteur Weybranch, qui, pendant cette catastrophe, était resté muet, pétrifié d'un événement aussi inattendu, je saisis sa main, et le priai avec instance de ne rien dire de

tout ce qu'il venait de voir, quand il serait de retour à Memel. Il me donna sa parole d'honneur qu'il garderait le plus profond silence ; et après m'avoir embrassé, il prit congé de moi, d'un air bien affligé.

La meilleure preuve que Sellin avait, dans une circonstance aussi pénible pour lui, perdu jusqu'à la faculté de réfléchir, c'est qu'il souffrit que Weybranch restât avec nous pendant cette exécution. J'étais prisonnier d'état; l'ordre qui me concernait, était un ordre secret. L'usage, en Russie, est que de pareils ordres, qui portent en tête (*po secretu*), soient lus sans autre témoin que l'accusé. La violation de cet usage compromet la responsabilité de celui qui doit le suivre; mais j'ose assurer que ce bon ami était si troublé, qu'il ne vit seulement pas Weybranch.

Quand tout fut prêt pour partir, que les chevaux furent attelés, que le scellé fut mis sur mes équipages, nous montâmes en voiture; on fut obligé de placer par derrière, le berceau d'un de mes plus jeunes enfans, pour faire une place à mon domestique, qui avait donné la sienne à un Cosaque. Mon porte-feuille, scellé avec du plomb, était dans une des poches de la voiture, où j'avais

coutume de le mettre, et l'on m'en avait laissé la clef. Il me vint dans l'idée qu'un accident quelconque pourrait endommager ce plomb, et donner en conséquence quelques soupçons contre moi. Je remis à l'instant cette clef, en priant de la sceller aussi, et de l'envoyer avec le rapport; ce qui fut fait.

Je vis bien, quand nous en vînmes aux adieux, que Sellin était toujours mon ami. Débarrassé du poids pénible d'un semblable devoir, il était moins froid, moins triste, moins politique. Il sentait qu'il n'avait pu mettre plus de douceur, plus d'humanité dans l'exécution de ses ordres, et cette idée le consolait. Brave homme, je ne te reverrai peut-être jamais! mais au moins, je desire que tu lises ce passage de mon histoire, où je te paie le tribut sincère de ma reconnaissance. Ton image et ton amitié sont ineffaçables dans mon cœur.

Nous voilà donc en route. Sur le siége est assis un Cosaque, armé d'un sabre et de deux pistolets; derrière nous est un capitaine dans une kibitke. Ce spectacle divertissait beaucoup mes enfans. Mon épouse pleurait. J'avais repris courage, je plaisantais même. Le

Cosaque qui était devant nous, ne pouvait nous inspirer aucune crainte; il n'avait rien d'effrayant que ses armes. C'était un homme grand, bien fait, parfaitement habillé, et sur-tout aussi serviable qu'honnête. Il nous saluait avec politesse, chaque fois que nous descendions de voiture. L'officier était un Polonais; j'ai malheureusement oublié son nom; mais je me rappelle qu'il parlait allemand. Il avait été, pendant la révolution de Pologne, adjudant du général Mirbach, avec qui on l'avait ensuite gardé prisonnier à Mittau. Enfin il occupait, je ne sais quelle place, à la douane. Je n'eus pas à me plaindre de lui pendant toute la route. Il ne me parut point né pour remplir l'emploi dont il était chargé; seulement j'eus occasion de regretter qu'il fût du voyage quand nous arrivâmes dans la Curlande, parce que tout était si cher, que les pauvres voyageurs s'y ruinaient. Outre ses chevaux de poste, je fus encore obligé de payer sa nourriture.

De Polangen à Mittau, on compte trente-six milles d'Allemagne; nous fîmes ce chemin en trois jours, et j'avoue avec franchise que mon esprit et mon cœur étaient de plus en plus tranquilles. Mon épouse témoignait aussi

moins d'inquiétude. Nous ne craignions plus que d'être obligés de faire un long séjour à Mittau. Comme nous avions mandé de Dantzik le jour fixe de notre arrivée en Livonie, notre retard ne pouvait que causer de vifs chagrins; mais quand nous eûmes bien réfléchi, nous dîmes qu'il était impossible qn'on nous retardât dans cette ville. Quel pourrait être le motif pour lequel on m'arrêterait dans mon voyage, quand tout examen serait fini? N'avais-je pas plutôt des titres à la bienveillance? Quinze ans de service en Russie avec honneur et probité, de bons témoignages, une pension de la cour de Vienne, comme auteur attaché au théâtre, mon assiduité à mes devoirs, ma fidélité à ma patrie, à mon souverain, tout cela méritait quelques égards, et tout cela pouvait être prouvé. Je n'avais quitté Vienne, que pour aller dans la principauté de Weimar; je ne m'étais jamais retiré dans aucun pays en guerre avec l'empereur d'Allemagne ou avec celui de Russie. Que devais-je redouter? Soupçonnait-on que mes papiers renfermassent des écrits dangereux? Je vais faire connaître le contenu de mon porte-feuille, et l'on verra si je n'avais pas raison d'être tranquille.

1°. Une attestation de la régence de Reval, par laquelle il était dit que, pendant mes quinze années de service, j'avais mené une conduite irréprochable.

2°. La copie d'un ukase du sénat, qui me donnait l'assurance de mon congé, avec un grade supérieur.

3°. Le décret de la cour de Vienne qui m'élevait à la place que j'y occupai.

4°. Un autre décret de la cour de Vienne qui m'accordait ma démission de la place de régisseur, et qui me conservait dans la place d'auteur attaché au théâtre de la cour, avec un traitement de mille florins, signé par M. le comte de Colloredo.

5°. Une lettre de félicitations et d'hommages qui m'avait été envoyée par la direction du théâtre de la cour de Vienne.

6°. Une lettre écrite de la main du ministre impérial, le comte de Colloredo. Il me fesait savoir qu'en m'assurant un traitement de mille florins, on avait oublié de spécifier qu'il m'était accordé pour la vie (1).

7°. Un billet aussi de la main du ministre

(1) On avait oublié dans le décret, n°. 4, d'expliquer si mon traitement était à vie. Je fis demander au

de l'empereur romain, le comte de Saurau, comme chef de la police secrète ; et une lettre de M. de Schelling, conseiller de la cour à Vienne, comme membre de ce collége, attestant l'un et l'autre la sagesse de mes opinions politiques.

Je ne m'étais pas contenté des témoignages flatteurs des administrations : la circonstance et mes pressentimens m'avaient porté à demander une attestation ministérielle qui prouvât clairement que je n'avais pas cessé de mener une conduite conforme aux lois de mon pays, et que je n'avais donné aucun soupçon sur mon attachement à mon souverain. Malgré la singularité de ma demande, le comte de Saurau, qui savait bien que j'étais sans reproche, m'écrivit, pour me tranquilliser, une lettre qui finissait par cette phrase : « Si jamais on formait quelque doute désavantageux sur votre conduite et sur vos opinions en matière politique, vous pouvez réclamer, on s'empressera de vous rendre la justice qui vous est due ».

---

comte de Colloredo, si je pouvais espérer avoir, sur mes vieux jours, et quand il me serait impossible de travailler pour le théâtre, la même pension. J'en reçus la réponse la plus satisfesante.

8°. Une permission de quatre mois seulement, donnée par la direction du théâtre de la cour de Vienne, pour voyager en Russie. Il y était bien spécifié que ladite permission ne m'était accordée, qu'après la promesse faite d'être de retour, au plus tard, dans le courant d'octobre, attendu qu'on voulait me confier, à cette époque, des affaires importantes, et qui nécessitaient ma présence.

9°. La lettre de M. le baron de Krudener, que j'ai donnée en entier dans les premières pages de ce livre.

10°. Une lettre cachetée de son altesse madame la duchesse régnante de Weimar, à son altesse impériale la grande princesse Élisabeth.

11°. Une lettre de M. le secrétaire de légation Bertuch, à Weimar, accompagnée d'un livre pour M. le conseiller de cour Storch, à Saint-Pétersbourg.

12°. Une lettre de M. le conseiller du consistoire, Bœttiger, à Weimar, accompagnée d'un livre pour M. le conseiller d'état Kœhler, à Saint-Pétersbourg.

13. Une lettre cachetée de M. Merkel, à Berlin, pour son frère, à Riga.

14°. Quelques autres lettres tout-à-fait insignifiantes.

15°. Deux obligations de dix mille roubles.

16°. Une assignation de trente ducats, pour quelques manuscrits, payables dans le mois d'août, à Dantzik.

17°. Une pièce de vers pour l'anniversaire de la naissance de ma femme, que, la veille de mon arrestation, je me proposais de fêter le surlendemain (1). Ces vers étaient faits nouvellement. Quelques jours avant de traverser les déserts sablonneux de la Prusse, nous avions été obligés d'attendre une journée entière à Nidden. J'avais profité de ce retard imprévu, pour composer quelque chose qui pût rappeler à mon épouse, à mes enfans, tous les jours heureux que nous avions passés ensemble. Je m'étais donc éloigné d'eux, et parcourant une colline, à l'ombre des sapins, j'avais fait quelques stances qui peignaient déjà la mélancolie de mon ame. Il est facile d'en juger par ces quatre vers :

Puisse le ciel qui protège nos nœuds,
Ne nous séparer de la vie !
Et s'il me rend captif, serai-je malheureux,
Quand j'aurai pour prison ton cœur et la patrie ?

---

(1) L'usage, en Allemagne et dans le Nord, est de fêter le jour de la naissance de ses parens et de ses amis.

On eût dit que je prévoyais déjà les obstacles pour revenir en Allemagne, et la nécessité où je serais de rester en Livonie. Je prenais d'avance mon parti. Cependant cet éloignement m'eût été bien nuisible, dans un moment où les communications littéraires étaient si difficiles.

18°. Une copie écrite de ma propre main avec du crayon. C'était une ronde des Suisses, composée à Vienne, lors de la chûte de l'arbre de la liberté. Pour prouver dans quel esprit cette ronde avait été faite, il suffira de transcrire les vers suivans :

Tu nous as vus tomber, arbre, il faut que tu tombes.
Les Français, malgré nous, te plantant un beau jour,
Ont-ils pensé mériter notre amour?
Nous les aimons, ainsi que les colombes
Ont toujours aimé le vautour (1).

19°. Remarques sur les extra-postes en Prusse.

---

(1) L'ouvrage allemand rapporte la chanson toute entière, et chaque couplet est une épigramme contre la France, à l'époque où le directoire exécutif tenait les rênes du gouvernement. Le second renferme à-peu-près cette idée : *Ton écorce arrachée, ainsi que tes branches dépouillées peindront à quel point nous fûmes écorchés.* Le troisième dit, *que l'arbre est orné de*

20°. Détails de quelques remèdes d'un chimiste de Kœnisberg.

21°. Plusieurs feuilles où étaient écrits des plans d'ouvrages dramatiques, sujets de vers, et autres poésies; mais sur-tout pas le moindre mot sur ce qui regarde la politique.

22°. Quelques feuilles imprimées d'un almanach que monsieur Rhode m'avait remis à Berlin, pour le secrétaire Gerber, à Reva, où de même il n'était pas question de politique.

23°. Un opéra commencé.

24°. Un journal de ma santé depuis plusieurs années.

25°. L'almanach de Gotha, dans lequel j'avais écrit quelques remarques sur mes voyages.

---

rubans, comme ils le furent quand on les prit pour victimes. Le quatrième, *que sous cette fausse parure, l'arbre a desséché comme eux dupés par de brillantes promesses.* Le cinquième, nous pouvons le rapporter.

Tous les tristes moineaux viendront dans tes branchages
Prendre asyle, faire leurs nids.
Tous ces joyeux Français, la terreur des maris,
S'établissant de même à l'ombre des ménages,
Prendront nos femmes et nos lits.

Les deux autres renferment un vœu trop énergique; les Suisses désiraient plus que la chûte du directoire.

25°. Un cachet gravé sur pierre, et serré dans la lettre de l'ami qui m'avait prié de le lui faire faire. Ce cachet représentait simplement des armes nobles, que l'armorial de Saint-Pétersbourg avait distribuées. Il ne pouvait par conséquent être suspect.

27°. Un almanach de Weimar, mêlé de feuilles blanches, sur lequel j'avais suivi une idée de Franklin, qui, si je ne me trompe, avait été rendue publique par les journaux paraissant chaque mois à Berlin. Ce grand et excellent homme avait examiné, avec une attention particulière, ses petits défauts, et les avait inscrits sur une table, dans la ferme résolution de s'en corriger peu-à-peu. Chaque soir il se rendait un compte exact et sévère des efforts qu'il avait faits pour atteindre à ce but estimable; et par ce fait, il était parvenu à devenir maître de ses passions. Quoique bien persuadé que je resterais à cet égard loin de mon modèle, j'avais cependant cherché à suivre un aussi bon plan de conduite, et je puis assurer que j'y avais déjà réussi. Je recommande, d'après l'expérience que j'en ai faite, cette méthode à tout homme qui desire travailler à sa perfection. On craint peu-à-peu son almanach; on est effrayé de voir tant

de pages remplies entièrement, et souvent, très-souvent, on s'arrête sur le point de faire une nouvelle faute, par la crainte que l'on a d'être obligé de l'écrire le soir.

28°. Les manuscrits de toutes mes pièces nouvelles ; savoir : *Jeanne de Montfaucon ; Gustave Vasa ; la Sorcière dans le bois ; le Desir de briller ; les Précepteurs* (traduits par ma femme) ; *l'Abbé de l'Epée ; le Bureau ; la Récompense de la vérité ; l'Epigramme ; les deux Klinsbergs ; le Prisonnier ; le Nouveau Siècle ; le Château du Diable.* Il n'y avait là aucune pièce dont je pusse craindre le moindre reproche, quant à mes opinions politiques et morales. Je les avais prises avec moi pour les vendre au théâtre de Riga, comme je l'avais déjà fait quelquefois. Je m'étais en outre chargé des traductions de quelques-unes de mes pièces, faites par le chevalier Dubeau, à Saint-Pétersbourg, et que je voulais présenter au théâtre français de cette capitale.

29°. Enfin, un gros livre *in-folio*, relié, qui était, depuis dix ans, le conservateur de toutes mes lettres, affaires et secrets. Je me vois forcé encore de donner un grand détail de ce livre, parce qu'il m'intéresse beaucoup

de prouver mon entière innocence. En le parcourant, on pouvait me connaître aussi bien et peut-être mieux que je ne me connais moi-même ; on pouvait y lire, sous les rapports de mon état privé, ce que j'avais fait, pensé et projeté. Ce livre renfermait :

Premièrement, un état de mes dépenses et recettes, avec la date et l'indication de la source de ces dernières.

Secondement, un journal tenu à Vienne, concernant les affaires du théâtre, et autres petits objets peu intéressans.

Troisièmement, une copie de toutes les lettres reçues et écrites pendant l'année. Les dates étaient conservées.

Quatrièmement, le brouillon de toutes les lettres qui étaient de quelque importance pour moi. On pouvait donc voir avec quelles personnes j'avais été en correspondance pendant cinq ans. J'étais assuré qu'on ne trouverait pas un seul nom suspect, une seule phrase à double sens.

Cinquièmement, un journal de petits événemens qui n'étaient remarquables que pour moi, en ce qu'ils offraient le tableau de l'intérieur de mon ménage. Sur ce journal étaient écrits la date de la première dent de mon

enfant, l'époque de la plantation d'un tilleul, le jour de la naissance de ma femme, le mois où ma famille avait été malade, le souvenir d'une journée entière passée dans une campagne dont le site était agréable, la visite d'un ami, et autres choses semblables qui, sans être d'aucun prix aux yeux des personnes dont je n'étais pas connu, pouvaient donner au moins une idée du bonheur que je goûtais dans ma maison.

Sixièmement, remarques sur mon jardin à Friedenthal; note de ce que j'y avais semé, planté et recueilli moi-même.

Septièmement, le rapport annuel de mes travaux littéraires. Ces deux derniers articles devaient prouver assez que je ne m'occupais pas d'affaires politiques, et que je n'avais aucune intention de m'en mêler.

Huitièmement, une liste des ouvrages que j'avais lus à ma femme, et autres détails insignifians.

Je demande maintenant si tous ceux entre les mains de qui tombait un pareil registre, n'étaient pas à même de juger ma conduite, et de donner une décision qui me fût favorable? J'avais déjà pris des précautions pour que, même après ma mort, cet *in-folio* ne

passât pas en des mains étrangères ; mais puisque, pendant ma vie, je n'avais pu m'y opposer, au moins je devais me féliciter de n'avoir rien écrit qui ne prouvât la pureté de mon cœur, et combien j'étais loin d'être un homme dangereux et méchant.

Les voilà donc, ces papiers que l'on avait saisis avec tant d'empressement, avec tant d'importance, et que l'on croyait peut-être renfermer de grands mystères. J'ai dû les faire connaître en commençant cette histoire, pour montrer jusqu'à l'évidence, que j'avais bien raison d'être tranquille, et que je pouvais me reposer sur mon innocence ; je n'avais pas même besoin de me défendre ; mes papiers suffisaient pour que mon juge pût se convaincre que j'étais un honnête homme. Remettons-nous à présent sur la route de Mittau.

Plusieurs fois il m'eût été facile, pendant ce voyage, de prendre la fuite. Nous passâmes la seconde nuit dans une auberge, où le capitaine prit une chambre très-éloignée de la mienne ; et comme je me levai le matin de bonne heure, j'apperçus, en sortant pour me promener dans la cour, mon cosaque qui dormait profondément entre mes deux

domestiques. J'étais encore sur le bord des frontières. Monté sur un bon cheval de paysan, j'eusse bien vîte retourné dans ma patrie; mais l'idée seule d'une fuite me répugna, et je l'écartai de mon esprit.

Le 26 avril, il était deux heures du matin, quand nous arrivâmes à Mittau. Nous descendîmes dans la même auberge, et nous prîmes la même chambre que nous avions occupée trois ans auparavant, à mon retour de Russie. Le capitaine alla se coucher dans une pièce encore éloignée de celle où j'étais; le cosaque, une heure après, ronfla horriblement; je me vis de même libre de m'esquiver. Je n'en voulus rien faire, et me couchai.

Après quelques heures d'un sommeil peu tranquille, je me levai, m'habillai pour sortir aussitôt, et rendre mes devoirs au gouverneur, M. de Driesen, que je connaissais. Je l'avais vu autrefois à Saint-Pétersbourg; c'était un brave homme que j'aimais beaucoup; je fus enchanté de ce qu'on l'avait chargé d'examiner ma conduite. Je ne doutai plus que mon innocence ne fût bientôt reconnue. Avouerai-je que dans ce moment je me sentais, d'avance, fier de l'issue glorieuse qu'aurait pour moi cette affaire : aussi je courus chez mon juge

avec calme, et j'entrai chez lui avec un joyeux courage. J'avais cependant laissé ma bonne Christel pâle et tremblante, malgré la promesse de lui envoyer un exprès aussitôt que j'aurais obtenu une décision. On eût dit qu'elle se doutait que mon jugement ne serait pas aussi facile, aussi prompt, aussi avantageux que je l'espérais ; mais je ne partageais pas ses craintes. Je regardais l'interrogatoire que j'allais subir, comme le dernier : l'innocence a aussi ses illusions.

Quand je fus dans l'antichambre du gouverneur, les domestiques me prévinrent que je ne pouvais point paraître devant M. Driesen avec un frac dont le collet était rabattu. Je leur représentai que j'étais étranger, et que mes habits étaient sous le scellé ; ils cessèrent leurs observations. Je fus obligé d'attendre dans la seconde antichambre environ l'espace d'une heure, et j'eus le tems d'examiner le singulier ameublement de cette pièce, ou plutôt ses embellissemens. Je ne veux point parler de quelques chaises, ni d'un sopha qui se trouvait là comme par hasard, mais de petits tableaux qui étaient pendus sur les murs, et qui semblaient avoir été choisis exprès pour orner unpareil lieu. La tranquillité d'esprit

où j'étais, me laissa faire les remarques suivantes :

Le premier tableau sur lequel je jetai les yeux, représentait un loup qui dévorait une biche ; le second offrait l'image d'un vautour enfonçant ses griffes dans les flancs d'un lièvre ; le troisième laissait voir un ours hurlant après sa proie ; le quatrième, un renard pris dans un piége ; mais, sans contredit, le plus remarquable de tous était une grande table, sur laquelle était écrite cette phrase, dont je crois me rappeler ; elle disait : *Que l'homme peut apprivoiser les lions et les tigres, qu'il peut dompter le cheval le plus fougueux, mais qu'il ne peut se contraindre à se taire* (1).

Il faut avouer qu'une pareille allégorie n'était pas très – rassurante, quoiqu'elle fût vraie ; et le lieu où elle se trouvait, ajoutait encore à sa force. Pour moi, je sentis, dès ce moment, des idées bien différentes de celles qui m'avaient tranquillisé. Mon ame devint

(1) Cette phrase était tracée comme dans l'ancien tems, d'une manière énigmatique. Au lieu du mot d'homme, il y avait un homme peint : au lieu de ceux tigres, lions et chevaux, tous ces animaux étaient représentés ; et une grande bouche fermée d'un cadenas, offrait l'image de l'homme qui a trop parlé.

tout-à-coup sombre, et mon esprit se livra à des réflexions tristes et pénibles.

L'officier qui m'avait accompagné jusques à Mittau, fut mandé auprès du gouverneur. Je restai seul, les yeux fixés sur ce tableau prophétique, et ne m'en détachai qu'au moment où le gouverneur vint lui-même dans l'antichambre. Je courus au-devant de lui : il me reçut avec un embarras remarquable ; cependant il me témoigna qu'il se rappelait notre liaison ; il me dit qu'il avait lu avec plaisir tous mes ouvrages, et qu'il ne leur avait trouvé que le défaut d'être trop mordans. Je ne répondis qu'en balbutiant à cet éloge : un autre desir que celui d'être flatté, m'occupait en cet instant. Je m'empressai d'assurer M. de Driesen que je m'estimerais heureux de lui devoir la conviction de mon innocence, et je le suppliai de faire à l'instant l'examen de mes papiers. « Je ne le peux, me répondit-il ; l'ordre que j'ai entre les mains, ne me le permet pas : il faut que j'envoie vous et vos papiers à Saint-Pétersbourg. »

A ces mots, je fus hors de moi : la colère, l'indignation, le désespoir, partagèrent mes esprits. « Ah ! du moins, m'écriai-je, me laissera-t-on emmener ma femme ? Jamais nous n'avons

été séparés; il nous est impossible de vivre loin l'un de l'autre : de grace, ne me laissez pas dans cette incertitude affreuse ! » Le gouverneur, touché de ma prière, était sur le point de répondre favorablement à ce que je lui demandais; mais quelques observations qu'un secrétaire lui fit à voix basse, le décidèrent à me dire que mon épouse ne pouvait m'accompagner. — Vous voulez donc, ajoutai-je avec l'accent de la plus vive douleur, vous voulez donc qu'elle vienne se jeter à vos pieds, et les embrasser jusqu'à ce qu'elle vous ait fléchi ? — Épargnez - moi cette scène déchirante, répliqua avec ame le gouverneur; je suis moi-même époux et père : je sens toute l'horreur de votre situation; je sens aussi le malheur de votre épouse, mais je suis forcé d'obéir; il ne dépend pas de moi d'accéder à vos desirs; mes ordres sont rigoureux ; ma place m'impose l'obligation de les exécuter : allez à Saint-Pétersbourg, justifiez-vous, et, dans quinze jours au plus, vous pourrez revenir dans les bras de votre famille. On aura, pendant votre absence, tous les soins possibles de votre épouse, et je ferai pour elle tout ce que me dicteront mon cœur et l'humanité. — Que pouvais-je répondre ? il fallait se soumettre. Je

restai anéanti. Le gouverneur me pria d'entrer dans sa chambre à coucher, et me quitta pour donner des ordres qui, malheureusement, me concernaient.

Je trouvai dans cette pièce, une jeune personne d'une figure douce, agréable, que je présumai être sa fille : elle me salua, se remit à travailler, et ne me parla point ; seulement elle quitta de tems en tems son ouvrage pour jeter les yeux sur moi. Je m'aperçus que je n'attirais point ses regards par curiosité, mais que je les devais à la pitié ; car elle soupirait dès qu'elle avait pu me fixer. Toutes ces marques d'intérêt ne me rassuraient pas ; je n'y voyais que la preuve du sort cruel qui m'était préparé.

Le gouverneur ne tarda point à revenir : je lui manifestai mes craintes sur le traitement que j'éprouverais à Saint-Pétersbourg ; il me protesta que la justice était mieux rendue que jamais en Russie. — Tant mieux, lui répondis-je ; s'il est ainsi, je n'ai rien à craindre.—Mais pourquoi, ajouta-t-il, êtes-vous venu dans les états de Paul I ? quelle affaire importante vous a forcé à ce voyage ? — Aucune, que le desir de mon épouse. — Pourquoi donc avez-vous emmené toute votre famille ? — Parce que je

ne suis heureux qu'avec elle; et d'ailleurs, c'est la meilleure preuve que je puisse donner de la pureté de ma conscience : si j'eusse eu quelque chose à me reprocher, je n'eusse ni entrepris ce voyage, ni conduit avec moi ma femme et mes enfans. M. de Driesen trouva cette raison plausible, et parut persuadé que j'étais victime de quelque faux rapport.

Un homme, en uniforme, entra dans la pièce où nous étions. « Je vous présente le conseiller de cour Schtschekatichin, me dit le gouverneur : c'est lui qui vous accompagnera pendant votre voyage, et vous êtes tombé entre bonnes mains. — Monsieur parle-t-il allemand, ou français ? — Ni l'un ni l'autre. — Tant pis, car j'ai tout-à-fait oublié le russe. » Alors j'essayai à dire quelque chose d'agréable à M. le conseiller de cour, mais je réussis difficilement. Je fus obligé d'avoir recours aux gestes ; je lui serrai tendrement la main, en lui demandant son amitié : il me gratifia d'un sourire qu'il fallut trouver gracieux. « Maintenant, me dit le gouverneur, je vous engage à vous précautionner le plutôt possible d'une voiture commode, car il faut que vous partiez dès aujourd'hui. — Quoi ! vous ne pourriez retarder ce départ ? je n'ai pas dormi

depuis trois nuits, je voyage depuis un mois, je suis très-fatigué : je vous en supplie, accordez-moi l'unique grace de me laisser ici jusqu'à demain ! — Je ne le puis encore ; mes ordres sont pressans. C'est avec bien du regret que je vous refuse : disposez-vous à partir ; mais, auparavant, veuillez accepter à dîner chez moi. — Je ne le puis, monsieur. » Et aussitôt je sortis, accompagné du secrétaire de la régence, M. Weitbrech, pour retourner à mon auberge. Dans le chemin, ce jeune homme, dont la physionomie froide annonçait peu de sensibilité, me plaignit sincèrement, et m'assura que le gouverneur était sévère malgré lui ; il finit par me dire, en levant les épaules : Que voulez-vous, monsieur ? dans les exécutions ordonnées par le souverain, nous ne sommes que des machines.

Cet aveu me fit trembler ; M. Weitbrech n'était pas le premier qui m'eût tenu un pareil langage, mais jamais je n'en avais été aussi indigné. « Quoi ! lui répondis-je, les ministres, les gouverneurs, les généraux, les soldats de Paul I ne sont que des machines ! — Absolument. — Et l'empereur est satisfait d'être servi par des machines ! — Assurément. — Et il met sa confiance dans des machines. — Générale-

ment. — Monsieur, vous jugez mal de l'empereur : il desire être obéi, mais il veut l'être par des hommes. C'en est assez : n'en parlons plus. »

Nous rejoignîmes mon auberge dans le plus morne silence. Je redoutais le moment où j'allais retrouver ma Christel, où j'allais lui apprendre..... Elle avait dû passer deux heures cruelles en attendant mon retour..... la crainte, l'espoir, l'impatience avaient dû tourmenter son cœur..... Hélas ! j'allais bien mal la dédommager de ces heures d'attente.

Je l'aperçus à la croisée, quand je fus dans la rue qui conduisait à l'auberge ; dès qu'elle m'entrevit, elle me fit les signes de la plus vive inquiétude. Je me hâtai d'arriver ; mais, au moment d'entrer dans sa chambre, le courage sembla m'abandonner ; je ne pouvais plus avancer. Christel ouvrit la porte, en s'écriant : « Eh bien ! mon ami ? » Mon silence la rendit immobile. « Ne te troubles pas, lui dis-je ? ne t'alarmes pas ainsi ? je n'ai rien appris qui doive..... — Explique-toi ? me répondit-elle d'une voix tremblante ; explique-toi donc ? que t'a annoncé le gouverneur ? — Qu'il fallait que je me rendisse sur-le-champ à Saint-Pétersbourg. — Grands dieux !..... »

Elle s'évanouit. Je la portai sur son lit, dans un état d'insensibilité aussi cruel que la mort même. M. Weitbrech m'aidait à lui prodiguer tous les soins qui pouvaient la rendre à la vie; mais je ne sentais plus le battement de son cœur. Pendant quelques minutes, je crus que je n'avais plus d'épouse... Enfin elle reprit ses sens, se ranima, voulut me parler; ses sanglots étouffèrent sa voix. Je n'entendis que ces mots: « Me sera-t-il permis de te suivre? » Combien cette nouvelle question était embarrassante! « Ma bonne Christel, lui dis-je, avec une tranquillité feinte, ô mon amie! cesse de te livrer à ce désespoir! je ne cours aucun danger. » Le secrétaire lui assura que toute cette affaire durerait au plus quinze jours, et qu'alors je pourrais.... Elle ne voulut rien entendre, avant que je lui eusse répondu s'il lui serait permis de me suivre.... Elle vit bien à mon air que cela était impossible. Sa douleur redoubla, ses larmes coulèrent plus abondamment que jamais; puis, reprenant le courage du désespoir, elle s'écria: « Je veux t'accompagner; je laisserai mes enfans ici, je ne te quitterai point! » M. de Weitbrech chercha à lui faire sentir que des raisons

importantes forçaient le gouverneur à lui refuser ce qu'elle desirait. « Mais, au moins, ajouta-t-elle, je pourrai aller jusqu'à ma terre de Friedenthal, près de la Nerva, et qui n'est éloignée de Saint-Pétersbourg, que de trente et quelques werstes! « Ces nouvelles prières furent encore inutiles. Il fallait qu'on écrivît à la cour, pour recevoir des ordres à son égard, et la réponse ne pouvait arriver qu'au bout de quinze jours. Mon épouse, malgré sa douleur, malgré ses larmes, se vit obligée de rester dans une ville où elle ne connaissait personne, dans une auberge, où une femme seule n'est jamais traitée aussi bien qu'elle pourrait l'exiger.

Que n'ai-je fini de rappeler les horribles momens qui s'écoulèrent jusqu'à mon départ! Ma Christel passait des larmes à l'évanouissement, de l'évanouissement aux larmes. Ma fille, âgée de cinq ans, ma bonne Emmi, qui m'est si tendrement attachée, venait auprès de moi à toute minute, et me voyant chagrin, ne fesait que me questionner, que passer ses petits bras autour de mon cou pour m'embrasser. Mon autre petite fille, âgée de trois ans, ne savait pourquoi nous étions tristes, puisqu'elle ignorait même ce que

c'était que la tristesse, mais elle pleurait de voir que nous pleurions. Mon fils, âgé de onze mois, nous souriait, en se levant dans son berceau. Mes gens troublés, couraient çà et là; personne ne parlait; personne n'osait élever la voix. Le conseiller de la cour, qui venait d'entrer dans la chambre avec le courrier du sénat, était occupé à lever les scellés sur mes effets; il visitait mes papiers avec le flegme de la justice. J'étais anéanti; je ne voyais autour de moi que des amis désolés, que des figures tristes, ou que des cœurs insensibles. Mon épouse seule me fit sortir de ce sombre étourdissement. Elle se jetait dans mes bras, avec tout le feu de la tendresse. Il semblait, à l'entendre, que j'étais un homme perdu, qu'elle ne me reverrait jamais, et que je n'allais à Saint-Pétersbourg, que pour y recevoir l'arrêt de ma perte. « Devrais-tu, lui disais-je avec un tendre courage, devrais-tu chercher à m'effrayer ainsi? Mais non, je n'ai point peur; je suis fort de mon innocence: je ne tremblerai pas devant mes juges, devant l'empereur lui-même. Ils verront à mon calme, que je ne méritais pas le traitement qu'ils m'ont fait éprouver. Repose-toi, ma Christel, sur la

pureté de ma conscience! Qui, mieux que toi, peut connaître mon cœur? qui, mieux que toi, peut juger sa droiture? Nous avons aujourd'hui des maux à supporter; mais tant d'années de plaisirs, de bonheur, ne nous donnent-ils pas la force de conjurer l'orage? Tous les jours d'un été ne sont pas également beaux; tous les jours de la vie ne sont pas également sereins. Tel est l'ordre de la nature. Combien d'infortunés naissent, vivent et meurent sous le fardeau du malheur! Pour nous, l'infortune n'est qu'un nuage, qui sera bientôt dissipé. Oui, le gouverneur m'a dit lui-même: tranquillisez-vous, M. Kotzbuë, dans quinze jours vous reverrez votre famille. Montre que tu n'es pas une femme ordinaire qu'un instant de peine accable et fait languir. Imite-moi! soutiens l'adversité avec patience; cherche tous les moyens de lui résister, plutôt que de la nourrir. L'adversité perd sa puissance, à mesure que le courage augmente.»

La force avec laquelle je prononçai ces dernières paroles, m'électrisa, me mit au-dessus de moi-même; l'énergie de mon ame passa dans celle de mon épouse. Ma Christel, qui un quart-d'heure auparavant était mourante de faiblesse, se leva avec tranquillité;

elle m'embrassa ; et prenant avec affection la main du conseiller, elle le pria d'avoir soin, pendant la route, de son mari malade, puisque personne, pas même un domestique, ne pouvait l'accompagner. M. le conseiller souriant, comme lorsque je lui demandai son amitié, c'est-à-dire aussi horriblement, lui promit de faire tout ce que..... certainement.... Il ne put pas finir. Elle lui répéta mille fois, que j'étais d'une faible santé, que j'avais besoin de ménagemens. Comme elle était belle en fesant cette tendre prière ! qu'elle était touchante et noble ! C'est un éloge sincère que je dois à sa sensibilité, comme à ses attraits.

Après ces premiers momens, un peu plus calmes tous les deux, nous causâmes d'affaires, ma Christel et moi. Je lui nommai plusieurs personnes, à Saint-Pétersbourg, qui pourraient lui donner de mes nouvelles. Je lui recommandai sur-tout de faire savoir ces événemens à ma pauvre mère, avec toute l'adresse, avec tout le ménagement possibles. « Charge-toi, lui dis-je, de remplir le devoir filial, puisqu'il m'est interdit. » Le secrétaire Weitbrech s'avança vers moi, et m'offrit de satisfaire ce desir, s'il en coûtait trop à mon

épouse. Comme il se pouvait que l'on arrêtât même la lettre de ma femme, j'acceptai, en le remerciant de tout mon cœur, une proposition aussi amicale (1).

Il fut ensuite question des préparatifs du voyage. Avez-vous de l'argent en espèces ou en papiers, me demanda M. Weitbrech? Je lui répondis que j'avais encore cent et quelques frédériks d'or, cinquante et quelques ducats, et deux cents écus environ en pièces de deux grosches, que j'avais pris à Leipsik, sachant que cette monnaie avait cours en Curlande. Il me conseilla de changer cet argent en billets sur la Russie, et de les emporter avec moi. Je crus cette précaution inutile. Qu'aurais-je besoin de tant d'argent entre Mittau et Saint-Pétersbourg? Je devais d'ailleurs passer par Friedenthal, où je pourrais prendre de l'argent si cela m'était nécessaire. De plus, j'avais des amis à St.-Pétersbourg, sur lesquels je pouvais me reposer, dans le cas où l'argent me manquerait. Ma femme, au contraire, en avait besoin à Mittau, et mon intention était de lui laisser tout. Malgré toutes ces observations, M. Weitbrech me

(1) Il n'a point écrit.

pressa de nouveau de suivre le conseil qu'il me donnait. Alors je cédai. Il prit une partie de mon argent, courut le changer, et me rapporta du papier, moyennant une très-légère perte.

Cette première opération faite, j'ordonnai à mon domestique de mettre dans un porte-manteau du linge et des habits pour quelques semaines. Il allait m'obéir, quand le conseiller de cour lui dit de remplir ce porte-manteau autant qu'il lui serait possible. Le domestique, qui ne suivait ordinairement que mes ordres, n'écouta pas monsieur le conseiller, et garnit mon porte-manteau de tout ce qu'il me fallait pour une quinzaine de jours. Ce fut ensuite au tour du courrier à parler; il insista afin que je prisse un lit. Pour-le-coup je trouvai cette réflexion si ridicule, que je levai les épaules. Le courrier fit comme moi; bien plus, il me regarda d'un air de pitié.

Il est inimaginable que, dans ces momens où ceux qui m'avaient arrêté et qui devaient me conduire à Saint-Pétersbourg me fesaient de vives instances pour que je prisse les mêmes précautions que si j'allais faire un grand voyage; il est inimaginable, dis-je, que je n'aie rien pressenti, et que toutes ces

observations ne m'aient pas éclairé. Quant au change de l'argent, rien n'était plus naturel : je pouvais, dans les premiers jours de mon arrivée à Saint-Pétersbourg, ne pas obtenir tout de suite la permission de correspondre avec mes amis, et alors avoir besoin d'argent ; mais le porte-manteau qu'il fallait, suivant le conseiller, remplir tout-à-fait ; mais ce lit que, d'après l'avis du courrier, il fallait emporter ; mais cet air de pitié qu'il avait témoigné en me fixant ; toutes ces remarques devaient m'instruire et m'effrayer. J'avouerai que je ne les ai point faites, et que tout occupé de ma femme, de mes enfans, je ne voyais rien, je n'entendais rien qu'eux autour de moi. J'allais de l'un à l'autre ; je les recevais tour-à-tour sur mon cœur. Là je suppliais, là je consolais, là j'étais embrassé, pressé, étouffé par les caresses de ma famille ; et voilà les seules remarques que je fusse en état de faire.

Le courrier, que cette scène avait ému au point de lui faire verser quelques larmes, et qui était passé d'un simple sentiment de pitié à celui du plus tendre intérêt, ne put retenir cette exclamation : C'est bien là le tableau d'un père de famille ! Je le regardai avec étonne-

ment; cette marque de sensibilité me plut, et je lui dis avec chaleur : Serais-tu marié? — Sans doute, je le suis, me répondit-il, et j'ai le bonheur d'être père de trois petits enfans comme les vôtres : voilà pourquoi je pleure. Il me semble me voir au moment que je les quitterais comme vous, pour.... Ici un soupir l'empêcha de continuer..... Je lui pris la main avec amitié, et j'ajoutai : Nos cœurs doivent s'entendre.

Plusieurs voitures entrèrent dans la cour de l'auberge. On les avait amenées pour que je pusse en choisir une et l'acheter. Quoique je dusse payer cette emplète de mon argent, c'était une bien grande faveur. Les prisonniers étaient ordinairement jetés dans une kibitke, ou dans des charriots découverts, sans aucun égard ni pour leur rang, ni pour leur état, ni pour leur santé, ni pour leur âge, quelle que fût la rigueur de la saison. Et l'on me permettait de me procurer une voiture commode qui me convînt! Je n'attribuai d'abord cette grace qu'à monsieur le conseiller; mais je réfléchis ensuite qu'il fallait qu'elle fût spécifiée dans son ordre, car il n'était pas homme à s'écarter de ses instructions par bonté d'ame.

Persuadé que St.-Pétershourg était le terme

de mon voyage, j'achetai une légère voiture coupée, suspendue sur des ressorts, et de très-bonne apparence, mais qui n'était nullement commode. Je la payai cinq cents roubles. Ma femme vit avec plaisir que je ne serais pas conduit comme un criminel; elle n'eut plus qu'une crainte, ce fut de ne pas pouvoir m'écrire; mais le secrétaire Weitbrech et le conseiller l'assurèrent que cela ne souffrirait point de difficulté.

Le moment du départ était fixé à sept heures; elles sonnèrent..... Ah! ma main tremble d'être obligé d'écrire cette cruelle scène..... mon cœur bat.... mes yeux se remplissent de larmes. Je ne puis me la rappeler, même aujourd'hui, sans ressentir une vive douleur. Que dirai-je, grands dieux! pour exprimer tous les sentimens que ma Christel et moi éprouvâmes ensemble? Parlerai-je de nos larmes? nous n'en pouvions répandre.... Parlerai-je de nos cœurs? ils ne respiraient plus..... Peindrai-je nos regrets? ils ne pouvaient s'exhaler.... Rapporterai-je nos adieux? nous étions muets..... Enfin, jusques à nos soupirs, qui mouraient dans notre sein..... Mon Emmi, mes enfans, eux seuls me montrèrent cette douleur enfantine qu'il est pos-

sible de retracer..... Mais encore, ai-je bien entendu leurs cris intéressans?..... Oui, je les ai entendus, lorsque leur mère, pâle, mourante, semblait expirer entre leurs bras. J'ai vu M. Weitbrech figurer en homme sensible dans cette horrible catastrophe. Je m'en souviens encore; je me suis écrié : O Paul, que n'es-tu témoin de cette séparation! Un seul mot, *restez*, eût changé cette scène de douleur en une scène d'allégresse. Mais Paul, Paul ne m'entendait pas! Il fallut quitter mon épouse éperdue, des enfans qui me retenaient par mes habits, un domestique qui me portait dans ses bras jusques à ma voiture. O fatal moment!..... Dieu, tu permis que je perdisse connaissance! tu savais que mon cœur ne pouvait suffire à tant d'émotions, à tant de tourmens.

C'est de cette manière que l'on a arraché, des bras de sa famille, un époux fidèle, un père chéri, un maître généreux, et le sujet le plus honnête, le plus paisible. Il était arrêté, après avoir obtenu de l'empereur même la passe qu'il lui fallait; il était conduit comme prisonnier, sans savoir quelle était sa faute, ou quel était le crime qu'on lui supposait. Empereur juste et bon, tu ignorais cet acte

arbitraire, oui, tu l'ignorais; ou bien d'infâmes calomniateurs avaient abusé de ta crédulité.

Quand je revins à moi, je fus un peu surpris de me trouver sur la route ; mais je me sentis soulagé d'un poids terrible, en voyant que le moment de la séparation était passé. Celui qui a une parfaite connaissance des hommes trouvera ce sentiment bien naturel. Plus ma voiture s'éloignait de Mittau, plus je reprenais de courage. Enfin, je pus regarder autour de moi, et fixer à mon aise monsieur le conseiller et le courrier qui m'accompagnaient. Je fis dès ce moment, et par la suite, les remarques suivantes sur ces deux personnages, dont je ne puis me dispenser d'offrir le portrait. Commençons par monsieur le conseiller.

C'était un homme de quarante ans ; il avait une physionomie de faune. Dès qu'il voulait prendre un air gracieux, ses deux narines remontaient jusqu'aux coins de ses yeux, et son regard avait l'expression de la sottise. Son air roide et brusque fesait voir qu'il avait été militaire. Son défaut d'usage annonçait son manque d'éducation. Ses manières prouvaient trop qu'il n'avait jamais fréquenté que

la mauvaise compagnie. Par exemple, il se servait rarement de mouchoir, buvait dans la bouteille, et fesait profession d'une ignorance crasse. Il ne se formait aucune idée des éclipses de lune et de soleil, de l'origine des éclairs, du tonnerre, des mouvemens de la terre, et autres choses que tout le monde sait. La littérature lui était aussi étrangère; il ignorait jusques aux noms d'Homère, de Cicéron, de Voltaire, de Sakespeare et de Kant; il n'avait pas même envie de les connaître. Son savoir, son talent consistaient à faire des signes de croix toutes les fois qu'il apercevait le clocher d'une église, l'image d'un saint et un cimetière, lorsqu'il entendait la foudre, ou lorsqu'il buvait et mangeait : encore n'était-il aussi dévot que suivant la circonstance. Il fallait que le clocher, l'église, le cimetière fussent de belle apparence, pour qu'il se signât. Un mauvais repas, de petits coups de tonnerre ne méritaient de sa part que de petits signes de croix.

Mais s'il n'avait ni esprit, ni usage, ni connaissances, il avait une excellente idée de lui-même, ne recevait jamais un avis, n'aimait pas que l'on contrariât les siens. Du reste, il tâchait de paraître bienfesant, par le

don de quelques pseunings ou d'un kopeck (1), qu'il distribuait d'une manière originale : il jetait son aumône. Que le pauvre fût aveugle ou estropié, qu'il pût le trouver ou non, peu lui importait. Je finirai ce portrait frappant de monsieur le conseiller, par assurer que tout sentiment moral lui était inconnu, que l'innocence lui était indifférente, et que la pitié ne pouvait l'arrêter dans les actions même les plus cruelles.

Comment se peut-il, me dis-je d'abord quand je connus cet homme plus particulièrement, que M. de Driesen ait fait choix d'un pareil être pour m'accompagner ? Mais je fus moins surpris, quand je sus que l'empereur, dans le même moment qu'il permettait à son ministre à Berlin de me donner une passe, envoyait au-devant de moi un conseiller de la cour pour m'arrêter. Ce conseiller était à Mittau depuis six semaines : aussi ne fesait-il que se plaindre de l'argent qu'il y avait dépensé, et de l'ennui qu'il y avait éprouvé. Cependant, était-il possible qu'un homme tel que monsieur le conseiller s'ennuyât jamais ? C'était plutôt ses amis qui devaient se

(1) Un sou de France.

plaindre. Mais dessinons maintenant le courrier du sénat.

Alexandre Sculkins avait un peu plus de trente ans; c'était un homme tout-à-fait grossier, mais c'était une bonne bête; sa physionomie tenait un peu de celle des Kalmoucs : un visage rond, un nez retroussé, deux os dominant ses joues, de petits yeux très-fendus, un front bas, des cheveux noirs, la taille plus courte que haute, la poitrine et les épaules larges : voilà son physique. Il portait du côté gauche la marque blanche et ronde de courrier du sénat, et autour de son corps une ceinture en poche, décorée de la même marque. La plus grande jouissance d'Alexandre Sculkins était de boire et de manger; mais il n'était pas difficile; tout lui était bon; l'abondance des mets lui plaisait plus que la qualité; il mangeait pour vivre. C'était à table qu'il fallait le voir, pour qu'il vous surprît; la cuiller entrait toute entière dans sa bouche; il avalait les morceaux de viande. Je le trouvai un jour disputant un gros os à un chien qui en était possesseur. Il n'était pas moins extraordinaire quand il buvait; le plus grand verre d'eau-de-vie était entonné d'un seul trait; et cette liqueur, quelle que fût la

quantité qu'il en prît, ne pouvait l'enivrer, ni même l'incommoder. Croirait-on que, dans le même quart-d'heure, il buvait du thé, du lait, du punch, du café, et deux chopines de suasq (1) ? Il dormait à volonté, et ronflait d'une manière encore plus terrible que monsieur le conseiller.

Cependant Alexandre Sculkins, malgré sa grossièreté et sa gloutonnerie, avait un peu de raison, et sentait battre son cœur; il avait des sentimens, à la vérité peu profonds, mais ils étaient vifs et le frappaient fortement; il ne manquait même pas de bon sens. Je me rappelle qu'il dit un jour à M. le conseiller, en apercevant un coucou : Voilà un oiseau qui fait ses œufs dans le nid des autres, et qui ne les couve jamais lui-même. M. le conseiller lui rit au nez, répondit qu'il fallait être bien bête pour croire de pareilles contes, et leva les épaules quand j'appuyai cette plaisanterie. Je terminerai ici le portrait de Sculkins, en disant qu'il était du nombre des quatre-vingts courriers qui sont aux ordres du sénat de Saint-Pétersbourg,

(1) Boisson que l'on fait, en versant de l'eau bouillante sur de l'orge, et qu'on fait ensuite fermenter dans un four.

et qui portent les instructions dans les provinces éloignées. Son uniforme était celui d'un postillon, à l'exception de la plaque qui me sembla différente. Ces courriers ont le rang de bas-officiers.

Après avoir tracé ces deux esquisses qui, de quelque côté qu'elles soient vues, ne peuvent paraître aimables, mais qui étaient nécessaires, puisque les personnages qu'elles représentent figurent dans cet ouvrage, je reviens aux pensées qui m'occupèrent pendant la route. Je cherchai à pénétrer dans l'avenir : pouvait-il me donner quelqu'effroi ? Si mes papiers étaient remis à l'empereur lui-même, ma cause devenait honorable. Je n'avais donc à craindre que les désagrémens inséparables d'une captivité quelconque. Si je m'expliquais mal en russe, je pensais qu'on me donnerait un interprète ; si je tombais malade, j'aurais pour me soigner, des médecins habiles ; ma voiture était bonne, elle me conduisait peut-être dans les bras de mes deux fils et de mes amis. Je laissais ma femme à Mittau ; mais le gouverneur m'avait promis de prendre soin d'elle et de ma famille (1). Toutes ces réflexions

(1) La suite fera voir combien mon espérance a été trompée.

me tranquillisaient, et je ne regardais plus mon malheur que comme un léger contre-tems, qui, d'après toute vraisemblance, ne pouvait pas durer long-tems.

Nous arrivâmes, à la nuit, aux bords de la Duna, sur laquelle est cette jolie ville hospitalière, nommée Riga, qui n'est distante de Mittau que de sept werstes. Le pont de bateaux n'était pas rétabli à cause des grandes eaux : il se passa plusieurs heures avant que nous pussions nous embarquer, et minuit sonna quand nous nous trouvâmes aux portes de la ville. Le courrier descendit, et resta fort long-tems au corps-de-garde, sans que j'en devinasse le motif. Dès qu'il revint, nous traversâmes, au lieu d'entrer dans la ville, plusieurs rues étroites, et nous nous rendîmes à la poste, où nous changeâmes de chevaux. Notre passe de poste (*podoroschne*) portait, qu'il nous serait fourni trois chevaux au compte de l'empereur ; mais, presque toujours, on en avait mis un de plus qui n'était point payé. Le maître de poste s'opposa fortement à cela, et je fus obligé de payer le quatrième.

Il était une ou deux heures du matin, quand nous sortîmes de Riga ; alors le sommeil me poursuivit. Fatigué de tant de chagrins et de

plusieurs insomnies, je m'endormis, après avoir fermé les glaces et m'être enfoncé dans un des coins de ma voiture; je ne m'éveillai qu'à la première station : comme il n'était que petit jour, je refermai les yeux, et me rendormis de nouveau.

Mais comment exprimer mon étonnement, mon effroi, lorsque, me réveillant une heure après, je vis qu'au lieu de prendre le grand chemin qui conduit à Saint-Pétersbourg, et que je connaissais parfaitement, nous étions dans une autre route que je n'avais jamais fréquentée! Nous suivions la Duna. Je fus obligé de me contenir pour ne pas jeter un cri d'horreur et d'épouvante. Je ne sais quelle réflexion me fit taire et m'engagea à feindre; mais je ne pouvais m'empêcher de me dire : où me conduit-on? quel dessein a-t-on sur moi? où veut-on faire l'examen de mes papiers? qui donc est chargé de ce dépouillement? Hélas! je n'avais aucune idée du sort qui m'était destiné.

Quand nous fûmes arrivés à la station, je demandai du café, afin de pouvoir gagner du tems, observer à mon aise et interroger quelqu'un, s'il était possible. On m'invita à descendre; je montai dans une petite chambre

où je me promenai comme un désespéré. Pendant que le conseiller s'occupait de faire atteler promptement les chevaux, le courrier était près de moi, à la fenêtre ; après avoir bien regardé autour de lui, il me dit tout bas : « *Fedor Carlowitsch* (c'est ainsi qu'on me nommait d'habitude en Russie), nous n'allons pas à St-Pétersbourg ; nous allons plus loin. — Où donc ? — A Tobolsk. » Je pensai tomber à la renverse, tant ce mot me frappa. Le courrier me soutint, et continuant à voix basse, ajouta : « Savez-vous lire le russe ? — Oui. — Lisez donc la *podoroschne* (la passe de poste) ; je lus : Par ordre de sa majesté impériale, passe de Mittau à Tobolsk, donnée au conseiller de la cour *Schtschekatichin*, conduisant *quelqu'un* (c'est-là le style russe) pour des affaires d'état, accompagné d'un courrier du sénat. » Il m'est impossible de peindre la révolution qui se fit en moi dans ces momens. « Je vous aurais bien dit cela à Mittau, ajouta encore le courrier, mais nous étions trop observés, et puis vous me fîtes tant de peine au milieu de votre famille ; vous étiez si affligé, si désolé ! c'eût été ajouter à vos maux. » Je remerciai ce brave homme en balbutiant ; il me pria de ne pas laisser apercevoir au

conseiller, qu'il m'avait instruit du but de mon voyage, parce que c'était un homme dur et méchant qui le ferait punir : je l'assurai de ma discrétion.

Le conseiller entra aussitôt dans la chambre où nous étions : fort heureusement qu'il ne se connaissait pas en physionomie, car il eût remarqué la pâleur de mes joues, l'égarement de mes yeux, le désordre de tous mes traits ; il eût vu le tremblement de mon corps : mais il fut plus occupé de boire un verre d'eau-de-vie. On m'apporta mon café ; je supposai une indisposition, parce qu'il m'était impossible de le prendre ; ce vilain homme s'en empara, lorsque je le donnais au courrier, et l'avala d'un trait.

Nous remontâmes en voiture, et continuâmes notre route. La première idée qui se présenta à mon esprit, fut de trouver l'occasion de fuir, et de ne pas la laisser échapper. « On me conduit en Sibérie, me dis-je à moi-même, et l'on m'y conduit sans examen, sans jugement, sans aucun droit, et sans même me faire part des causes de cet horrible traitement ! Ce ne peut être l'empereur qui en agisse ainsi envers un homme innocent ; c'est quelque calomniateur puissant qui, pour s'éviter les désagrémens

de m'accuser en face, aura obtenu qu'on m'exilât, sans admettre aucune justification : mes papiers ne sont pas la cause de mon exil, puisqu'on ne les a pas examinés. Quel est donc mon crime ? je n'en ai commis aucun ; et je me laisserais enterrer vivant dans la Sibérie ! du fond de ces déserts ma voix ne serait plus entendue sur les bords de la mer Baltique ! il me sera impossible de me défendre.... Me défendre ! eh ! de quoi ? mes persécuteurs ne daignent pas me l'apprendre. Fuyons ! fuyons ! c'est le seul parti qui me reste. » Cette pensée se fortifia en moi, au point que je fus résolu de la mettre à exécution. Avant d'arriver à la prochaine station, à Kokenhousen, j'aperçus sur une petite montagne, au bord de la Duna, les ruines d'un vieux château ; leur enceinte est encore aujourd'hui très-vaste : c'était, si je ne me trompe pas, la demeure fortifiée de quelque prince livonien qui s'y défendit bien longtems contre des hordes de brigands chrétiens, et qui se fit enfin baptiser avec ses sujets. La vue de ces ruines fit naître en moi, tout-à-coup, l'idée de me cacher sous les décombres, et la résolution d'y mourir plutôt de faim, que de me laisser conduire aussi arbitrairement en Sibérie. Pour me soutenir dans

cette première pensée, il me vint en même tems un souvenir confus, que cette terre de Kokenhousen appartenait à un baron de Lowenstern : je l'avais connu trois ans auparavant, à Leipsik, pour un très-galant homme, dont la renommée vantait l'humanité. Je fus bien certain qu'en me découvrant à lui, il ne me trahirait pas.

Dès que nous entrâmes dans l'auberge de la poste, je considérai la mine du maître et celle de toute sa famille ; je jugeai sur leur physionomie, qu'ils étaient de bonnes gens. Aussi, pendant que l'on changeait de chevaux, et que le conseiller était un peu loin, je me hâtai de prendre auprès d'eux, en allemand, toutes les informations qui m'étaient nécessaires ; je commençai par leur dire : « A qui appartient cette terre ? — Au baron de Lowenstern. — Où est sa demeure ? — Là bas, dans le lointain. — Je vois... y est-il ? — Non : il est auprès de son beau-père, à Stockmannshof. — A combien de werstes ? — Quatorze. — Et sa famille y est-elle aussi ? — Assurément. — Stockmannshof est-il sur la grande route ? — Vous passerez tout près. — Combien y a-t-il d'ici à Dorpat ? — Environ seize werstes. » Je ne pus en demander davantage ;

les chevaux étaient attelés ; il fallait partir.

Quand nous fûmes à six werstes de Kokenhousen, il arriva un accident, dont je pouvais profiter. Un de nos chevaux devint rétif, et ne voulut plus bouger de place. Le postillon fit en vain tout son possible pour le faire avancer. Le courrier se mit en colère ; le conseiller jura : tous deux donnèrent au pauvre Lettonien, les épithètes les plus injurieuses. Enfin, le courrier qui se trouvait assis sur le siége, justement au-dessus du postillon, lui donna tant de soufflets et de coups de poing, que le malheureux descendit de cheval, en déclarant qu'il n'irait pas plus loin, si on le traitait ainsi. A ces mots, le conseiller entra en fureur, sauta en bas de la voiture, cassa une grosse baguette à un arbre voisin, prit le postillon à la poitrine, le renversa par terre, et le frappa sans pitié. Après cette noble expédition, il lui ordonna de se remettre à cheval et de continuer sa route ; mais celui-ci saisit le moment où le conseiller remontait en voiture, pour s'enfuir. En vain le courrier courut après lui ; il revint, sans avoir pu l'atteindre. Nous nous trouvions donc au milieu de la route avec un cheval rétif, et sans postillon.

Le seul parti que nous avions à prendre, était de rebrousser chemin, et de retourner lentement à Kokenhousen. Le courrier prit les guides, conduisit mal, et jura bien après les Lettoniens. On ne peut s'imaginer à quel point est énergique le juron habituel des Russes; il est capable d'effrayer plus que cent jurons allemands, et ces messieurs le prononcent aussi souvent, que les Anglais disent *goddem*. Je laisse à penser combien de fois mes deux conducteurs s'en servirent, dans une circonstance si désagréable pour eux.

De retour au village de Kokenhousen, le conseiller porta de grandes plaintes contre le postillon qui, disait-il, avait refusé de marcher, et s'était sauvé; mais il ne parla point des injures dont il l'avait couvert, des coups dont il l'avait accablé. Le maître s'en douta, parce que ce postillon était un de ses meilleurs; il ne put s'empêcher de dire: « c'est que vous l'avez maltraité. » Le conseiller voulut nier, mais le maître de poste me regarda. Je profitai du moment où il avait les yeux sur moi, pour lui faire entendre, par signes, que c'était vrai, qu'on l'avait battu. Alors une querelle très-vive s'engagea de part et d'autre; on s'injuria, on se fit mille menaces.

Le conseiller dit qu'il s'en plaindrait à Saint-Pétersbourg ; le maître de poste promit d'en faire son rapport à la régence de Riga. Toute cette dispute retarda notre départ. On ne pensait plus à atteler les chevaux ; aucun postillon ne voulait marcher. Le courrier se fâcha à son tour, et la guerre devint générale.

Pendant ce tems, j'étais remonté dans ma voiture. Le frère du maître de poste vint à moi, dès qu'il vit les deux partis bien échauffés, et me dit, d'un air mystérieux : « Votre nom n'est pas sur la passe. » Je ne sus que lui répondre. Hélas ! il s'éloigna, et ne m'en dit pas davantage. Que ne me fesait-il connaître l'ordre qui exigeait que, chaque voyageur fut nommé dans la passe, et qui défendait aux maîtres de poste de donner des chevaux à ceux qui se présenteraient avec une passe où le voyageur ne serait désigné que par la dénomination vague de *quelqu'un!* je serais sauté en bas de la voiture, j'aurais forcé le maître de poste à refuser l'attelage. Qu'aurait fait alors le conseiller ? Il aurait été obligé de porter l'affaire à Riga. Le gouverneur de cette ville, qui n'était informé de rien, se serait vu contraint d'en instruire celui de Mittau. Que de tems gagné ! En fallait-il

davantage pour me tirer d'affaire ? Mais j'ignorais que cet ordre existât, et l'après-dînée nous continuâmes notre route sans aucun obstacle.

Toujours plein de mon projet de fuite, j'observai de tout côté, sur le chemin, le pays qui nous environnait, sur-tout la place du joli château de Stokmannshof, auprès duquel nous passâmes. Nous avions à notre droite la Duna; et à gauche, une suite de petites montagnes couvertes de bois. Il était environ six heures, quand nous arrivâmes à la dernière station de la Livonie, où commence la province de Witepski.

C'était là que j'avais résolu de m'échapper, parce que je n'ignorais pas qu'après la Livonie, je ne trouverais plus ni amis, ni connaissances, ni même un homme qui comprît ma langue. Il fallait tenter l'entreprise. Je commençai par dire, quoiqu'il fût grand jour, que je ne voulais pas aller plus loin, et que j'avais besoin de repos. Ce desir parut déplaire à M. le conseiller, mais il n'osa point faire ses représentations. Je conclus de là, que les instructions qu'il avait reçues à mon égard, étaient plus douces que son cœur.

On prit donc des dispositions pour passer la nuit dans l'endroit où nous nous trouvions, et d'abord y souper ; mais la poste était si misérable ; la chambre, que l'on me préparait, était tellement pleine de poules et de cochons, que je refusai d'y loger, et que j'insistai pour qu'on me cherchât une autre auberge. J'en aperçus une au même instant tout près de la poste ; elle paraissait propre et plus commode pour l'accomplissement de mes desseins : je voulus y aller ; mes conducteurs y consentirent ; nous nous y rendîmes de suite.

Cette auberge, qui était encore sur les terres de Livonie, dépendait de Stokmannshof ; elle était tenue et affermée par un juif. Fesant face au grand chemin, elle se trouvait placée tout près des montagnes couvertes de bois, sur lesquelles je fondais l'espérance de mon évasion. Il ne me restait plus qu'à bien connaître le terrain. Pendant que le courrier, soi-disant bon cuisinier, s'occupait du souper, je proposai au conseiller de venir avec moi admirer les sites charmans qui frappaient mes regards ; je m'extasiai sur le plaisir que me causait la vue de la Duna, et en général toute la contrée ; il consentit à contempler avec moi. Dès que j'eus fait toutes les remarques qui pouvaient m'être

nécessaires, je retournai dans ma chambre, et là, me trouvant seul, j'examinai si la fenêtre s'ouvrait facilement et sans bruit. Je vis avec un plaisir extrême, qu'elle n'était fermée qu'avec un ruban attaché à un clou, et qu'elle ne me décelerait nullement; je pris aussitôt plusieurs feuilles de papier qui se trouvaient sur la table, et que M. le conseiller y avait laissées. Je n'attendis plus qu'après le moment où je serais libre d'exécuter mon projet.

A neuf heures le courrier nous servit une mauvaise soupe, dont je m'efforçai d'avaler quelques cuillerées; ce qu'il nous offrit de meilleur, ce fut un saucisson d'Italie que j'avais acheté à Kœnisberg, et une bouteille de liqueur que j'avais prise à Dantzick : mon domestique attentionné, avait emballé ces deux objets. Pendant ce souper je parus gai, tranquille et serein : ce rôle était difficile à jouer, mais on force la nature dans ces momens où l'on a tout à gagner, et rien à perdre.

Le souper fini, chacun se disposa à se coucher. Il n'y avait dans la chambre qui m'était destinée qu'un seul bois de lit; on voulut me le donner; mais comme il était dans un coin, je prétextai, afin de pouvoir le refuser, qu'il était sale, et peut-être plein de

vermine. Je priai qu'on me fît un lit auprès de la fenêtre ; l'on s'empressa de m'obéir : on apporta des chaises que l'on couvrit de paille ; je mis ma robe-de-chambre dessus, et mon manteau pour me servir de couverture. Cela fait, j'allais me coucher tout habillé ; mais le courrier voulut absolument que j'ôtasse mes bottes qui, disait-il, me fatigueraient ; il fallut céder. Heureusement qu'il les laissa près de moi. A peine fus je sur mon mauvais lit, que je feignis de dormir profondément, comme un voyageur accablé de lassitude. Mes conducteurs n'en restèrent pas moins jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien à boire ni à manger ; ensuite ils pensèrent à se reposer. Le conseiller se coucha près de moi sur un banc ; entre nous deux était une table, et au-dessus, la fenêtre que j'avais déjà bien examinée ; le courrier alla se coucher dans la voiture, qui se trouvait précisément auprès de la croisée.

Je m'assurai bientôt si le conseiller dormait. Onze heures sonnèrent ; il était clair de lune, mais le ciel se couvrait de nuages : le moment me parut favorable ; j'essayai de me lever. J'avais déjà un pied par terre quand quelqu'un entra ; je me recouchai précipitamment. Dix minutes après, n'entendant plus rien, je fis

encore un mouvement pour me mettre debout; même frayeur : la femme et les enfans de notre hôte traversèrent la chambre. Enfin, après avoir attendu encore un quart-d'heure, la plus grande tranquillité régnant dans la maison, je me levai tout-à-fait; au même instant sept à huit voix entonnèrent un cantique qui réveilla en sursaut le conseiller. Ce fut un bien grand hasard s'il ne me vit pas hors de mon lit. J'en fus encore quitte pour la peur; mais je désespérai de pouvoir exécuter mon dessein, car les chants que j'avais entendus, m'avaient fait ressouvenir que c'était samedi, jour du sabbat, fêté par l'aubergiste juif et par toute sa famille.

Déjà, depuis une heure, tout ce train empêchait le conseiller de dormir : il se mit à jurer; je fis comme lui, pour que l'on cessât un pareil vacarme; mais ce ne fut qu'à deux heures du matin que la cérémonie fut suspendue par nos cris, et que chacun reposa véritablement. Je me levai alors le plus doucement possible; je détachai le ruban de la fenêtre, et l'ouvris sans faire le moindre bruit : j'écoutai si le courrier dormait dans la voiture; je l'entendis ronfler d'une manière rassurante. Aussitôt je cherchai, à tâtons, mes bottes, mon chapeau; je pris

mon manteau sous mon bras; je montai sur la table qui, par bonheur, ne craquait point; et retenant ma respiration, m'arrêtant toutes les fois que le conseiller se remuait, je me vis prêt à sortir; mais je fus encore contrarié: lorsque j'eus mis une jambe hors de la croisée, je ne pus rien trouver pour la poser: sauter, n'était ni facile, ni prudent; la croisée était haute, et je risquais, ou de me blesser, ou de réveiller, en tombant, le courrier si près de moi. D'un autre côté, je ne pouvais me tenir avec mes mains, puisque dans la droite j'avais mes bottes, qu'il m'était indispensable d'emporter: je fus donc obligé de prendre le parti de glisser doucement mes effets jusques par terre. Je commençai par jeter le manteau, ensuite je laissai tomber mes bottes dessus; mes deux mains étant libres, je sortis par la croisée, à laquelle je restai suspendu jusqu'à ce que mon pied eût rencontré une des roues de ma voiture. Tout allait bien: le courrier, le conseiller dormaient toujours; je restai un moment de plus pour refermer la fenêtre qui, agitée par le vent, pouvait réveiller l'un des deux. Tout bien prévu, bien exécuté, je descendis, je ramassai mes effets, et quelques minutes après, je fus hors de l'enceinte de

l'auberge, c'est-à-dire en liberté : aussitôt je mis mes bottes, je m'enveloppai dans mon manteau, et quand j'eus traversé un pré tout mouillé, je me vis sur le grand chemin.

Mon plan était de retourner à Kokenhousen, et d'engager le maître de poste à me cacher. La douceur de sa physionomie, l'air honnête de sa famille, la dispute qu'il avait eue la veille avec le conseiller, et la franchise avec laquelle je lui avais tout avoué en arrière de mes conducteurs, me fesaient espérer que je trouverais là un asyle. Je me proposais d'ailleurs d'offrir, s'il au besoin, une somme assez considérable pour gagner ces bonnes gens. S'ils ne pouvaient me cacher chez eux, j'étais décidé à me réfugier dans les ruines du vieux château de Kokenhousen, pourvu qu'ils convinssent de m'y apporter les vivres qui me seraient nécessaires; delà je pourrais instruire le baron de Lowenstern de mon séjour, en le priant d'en prévenir ma femme et mes fidèles amis. En un mot, rien ne me paraissait moins difficile à exécuter que ce projet, et j'y étais déterminé.

Cependant je me vis tout-à-coup embarrassé; le maudit juif, avec son sabbat, avait dérangé mon calcul : j'avais espéré partir de bonne heure, et pouvoir arriver de nuit à

Kokenhousen ; mais il était trop tard, il me fallait au moins quatre ou cinq heures pour faire ces trois milles d'Allemagne, et je devais m'attendre aux vives poursuites du conseiller. Je pensais que, réveillé de bonne heure, il s'apercevrait de mon absence, répandrait l'alarme, et courrait bien vîte après moi. Quand même il ne s'éveillerait que le matin, pouvais-je arriver de jour à Kokenhousen? Le premier paysan qui m'eût rencontré, qui m'eût entrevu à la poste, ou gravissant les ruines, m'eût dénoncé pour répondre aux informations menaçantes du conseiller, et recevoir la récompense promise : il était donc intéressant, nécessaire que je changeasse de plan pour cette nuit.

Je marchai aussi long-tems que l'obscurité me le permit; mais à la pointe du jour je tâchai d'atteindre un bois, dans l'intention de m'y cacher jusqu'à la nuit suivante : je continuai d'aller tout droit, avec la précaution, quel que fût mon éloignement de la grande route, de ne pas en perdre la direction. La pâle clarté de la lune qui perça les nuages, me fit apercevoir tout-à-coup une maison que j'avais reconnue la veille pour une caserne.

Dans la Livonie et dans l'Estonie, on trouve

beaucoup de ces maisons, qui servent de logemens aux officiers, quand les troupes sont en garnison dans le pays, mais qui sont fermées et inhabitées pour la plupart du tems. J'avais remarqué la veille que celle-ci n'était occupée par personne, et ne portait point l'inscription de corps-de-garde; je conclus de là que je pouvais m'y rendre sans danger. Je n'en étais plus éloigné que de cent pas, et j'y arrivai en un clin d'œil; mais que devins-je quand je fus tout près! une voix forte me cria : *Qui vive ?* Je n'eus d'abord pas le courage de répondre. On répéta : *Qui vive ?* Alors je dis, suivant la coutume en Livonie, sdeschnoi : *quelqu'un du pays.*— Quelle singulière route prends-tu donc ? où veux-tu aller ? — Je vais à Stockmannshof. — Pourquoi ne suis-tu pas le grand chemin ? — C'est l'obscurité qui m'en a éloigné. » Je fis un mouvement pour fuir ; le soldat me cria d'une voix menaçante : « *Halte-là?* — Paix, mon ami, repartis-je ; je suis précepteur à Stockmannshof; j'ai été voir, cette nuit, une jolie petite juive : tiens, prends cet argent; ne dis à personne que tu m'as vu ! » Il prit ce que je lui donnai ; je partis, quoique je l'entendisse murmurer après moi.

Ce petit événement me rendit très-craintif;

je préférai alors suivre la grande route, où il était rare de rencontrer quelqu'un, et où je pourrais marcher plus vîte. A peine y avais-je fait quelques werstes, j'entendis dans l'éloignement le signe d'un bruit que je savais être un usage du pays (1), mais qui me causa une frayeur mortelle. Je pensai que ce bruit ne pouvait être qu'un signal donné par le conseiller, dès son réveil; je crus même que l'alarme était parvenue jusqu'à la caserne où j'avais été arrêté, que la sentinelle m'avait trahi, et que les paysans rassemblés allaient se mettre à ma poursuite. Aussitôt, entraîné par une terreur qui ne pouvait être que juste et fondée, je quittai le grand chemin, je cherchai l'épaisseur des bois, et ne m'occupai plus qu'à m'éloigner de toutes les routes frayées.

Après une prairie, j'aperçus une montagne couverte d'arbres : ce fut là que je dirigeai mes pas. Brûlant d'y arriver, je ne fis point

---

(1) On a coutume dans toute la Russie de suspendre une planche épaisse entre deux barres de fer. Lorsque les familles se rassemblent, à l'heure des repas, ou que l'on veut donner l'alarme, on frappe dessus avec un gros bâton. Ce bruit est entendu de très-loin.

attention que la terre devenait de plus en plus molle sous mes pieds. Je continuai d'aller ; mais bientôt je me trouvai au milieu d'un marais où j'enfonçai dans la vase jusqu'aux genoux. Quelques efforts que je fisse pendant une demi-heure, je ne pus en sortir. Exténué de fatigue, je fus obligé d'y rester, et même de m'y reposer. Le jour vint ; j'avais espéré qu'il me donnerait les moyens de me mettre promptement à l'abri ; il me fit voir, au contraire, que je ne pouvais me cacher à l'ombre des sapins qui couvraient la montagne ; un taillis épais, élevé comme un mur, en défendait l'approche. Je perdis un moment courage ; il fallait retourner sur mes pas ; je m'y déterminai pourtant, et je parvins, après une heure de peines, au pied d'une colline que j'escaladai. Arrivé tout en haut, nouvelle crainte ; j'étais presque à découvert. Je poursuivis ma route : plusieurs sentiers s'offrirent à moi ; ils paraissaient pratiqués ; je les évitai promptement. Enfin, après avoir pris mille chemins, choisi et rejeté vingt retraites différentes, j'entrevis une touffe de pins qui, réunie à deux bouleaux partant d'une même souche, me présentait un asyle sombre et presque impénétrable. Grands Dieux ! m'é-

erlai-je accablé d'une si longue marche, je puis donc respirer !

Il était entre six et sept heures ; je devais rester là tout le jour. La prudence exigeait que je ne me remisse pas en route avant la nuit : je me résignai à mon sort. Après avoir enlevé la vase qui me couvrait, je m'enveloppai dans mon manteau, que j'avais quitté pour marcher plus librement, et je m'assis au pied du plus gros de tous les arbres ; j'étais plus tranquille ; j'entendais, ou je croyais entendre le murmure de la Duna ; j'étais dérobé à tous les yeux par une barrière de sapins ; je voyais de ma place, à travers les branches, tout ce qui se passait autour de moi ; j'étais certain que, pour venir me chercher, on n'aurait pas le courage de traverser une prairie fangeuse, et de grimper une colline très-élevée ; je me reposais donc avec sécurité, me livrant à toutes les réflexions que je devais faire dans ma cruelle position.

Il était vraisemblable que Stockmannshof ne pouvait être loin de l'endroit où je venais de me réfugier. Le seigneur de ce château, dont je connaissais la fille, aussi aimable que bonne, était le chambellan de Beyer, beau-père du baron de Lovenstern. J'en avais en-

tendu parler d'une manière si avantageuse, que je ne doutais pas qu'en m'adressant à lui, je n'obtinsse, sinon un asyle, du moins quelques sages conseils. Mon parti était bien pris de pénétrer à sa demeure pendant la nuit suivante. Tout-à-coup je changeai d'avis; je craignis que mon conseiller de la cour ne se rendît d'abord dans tous les châteaux sur la route, et ne sommât les seigneurs de me livrer. Je réfléchis de plus que, pour parvenir jusqu'à M. de Beyer, il fallait que je passasse devant un essaim de domestiques, naturellement espions et bavards, comme les gens de leur espèce. J'en revins donc à mon premier projet, d'aller à Kokenhousen, chez le maître de poste, parce qu'il était bien certain, d'après l'intérêt qu'on m'y avait témoigné, que j'y serais reçu à bras ouverts. Monsieur le conseiller de la cour aurait beau y faire son tapage, le plaisir seul de le tourmenter engagerait l'aubergiste à me cacher; ensuite, n'avais-je pas une bourse à donner? Devant l'or, bien peu de gens résistent.

Après cette conversation avec moi-même, je sortis de ma poche les feuilles de papier que j'avais prises la nuit; je les partageai en plusieurs quarrés; je pris mon crayon; j'écrivis

un mot au baron de Beyer, un autre au baron de Lovenstern, un troisième à ma femme, et quelques autres billets dont je ne puis pas dire encore le contenu. Je fus troublé dans cette occupation par les menaces d'un orage violent qui semblait s'apprêter à fondre sur ma tête. Le tonnerre frappait à coups redoublés; les pins gémissaient, les collines s'ébranlaient. Quoique je susse qu'il était dangereux de rester sous un grand arbre pendant les sillonnemens de la foudre, je ne voulus pas quitter celui sous lequel je me reposais. J'avouerai plus..... : à chaque éclair, je fesais un vœu secret pour que le feu du ciel me réduisît en poudre. La mort devait être un plaisir pour moi, puisque la vie n'était plus qu'un supplice. Hélas! mes desirs ne furent pas exaucés. Après que la grêle eut couvert le pays, une pluie abondante vint l'arroser à grands flots : ainsi, chaque instant ajoutait à mes peines. Jusques-là j'avais été accablé de fatigue; il ne me manquait plus que d'être mouillé, que d'avoir tous mes habits percés par l'eau : ils le furent d'outre en outre. Mon corps, échauffé par mille souffrances, se refroidit aussitôt : cette fraîcheur me plut dans le moment, mais elle pouvait avoir des suites

fâcheuses. Je n'y songeai point ; je cherchai plutôt à recueillir quelques gouttes d'eau pour me désaltérer. J'ouvris la bouche, lorsque le vent agitait le feuillage ; et le plaisir avec lequel je recevais cette larme du ciel, me rappela *ce mauvais riche* qui, dévoré par les flammes de l'enfer, suppliait qu'on lui laissât tomber une goutte d'eau sur la langue. J'allais de feuille en feuille ; j'en approchais doucement, de peur que toutes ces perles si précieuses pour moi ne m'échappassent à l'instant où mes lèvres les déroberaient. Cet exercice difficile dura long-tems ; et peut-être l'eus-je prolongé encore selon mes besoins, s'il ne se fût présenté un convive plus vorace et plus habile que moi. Le soleil vint m'enlever ce repas frugal, sans que je l'y eusse invité.

Jusqu'alors je n'avais entendu aucun bruit causé par des hommes. Le roulis d'une voiture qui semblait aller très-vîte sur un chemin peu éloigné de l'endroit où j'étais, avait seul frappé mon oreille. Je croyais que ce chemin était la grande route, et que cette voiture était la mienne, dans laquelle le conseiller retournait à Riga. Je ne m'inquiétais donc en aucune manière ; mais vers midi, ô

frayeur mortelle! j'entendis très-distinctement le pas d'un cheval qui paraissait s'approcher de plus en plus de ma retraite. Je retins ma respiration; je me couchai à plat-ventre, pour voir sans être aperçu. En effet, un paysan à cheval parcourait en tout sens la prairie qui se trouvait près de moi; il montait, descendait la colline, en regardant de tous côtés; il visitait chaque buisson; il fixait l'arbre sous lequel j'étais étendu....; il y venait au grand galop..... Je me crus perdu; je fis un mouvement pour fuir.....; mais il passa tout près de mon asyle sans le découvrir. « Ombrage protecteur qui m'enveloppais d'un voile impénétrable, avec quelle reconnaissance je t'envisageai, je t'admirai, quand je fus seul avec toi »! Le paysan s'était éloigné. Je ne doutais point qu'il n'eût été envoyé à ma poursuite, et je me félicitai d'avoir échappé à ses cruelles recherches.

Une demi-heure après, rêvant encore à ce qui venait de se passer, je nourrissais l'espoir secret de me sauver de toutes les perquisitions qui seraient faites contre moi. J'entendis tout-à-coup un autre paysan qui entrait dans la même prairie, mais il était suivi d'une petite voiture; il ne jetait point ses regards autour

de lui ; il marchait comme un homme qui va à ses travaux : je fus moins effrayé. La seule remarque que je fis, et qui m'inquiéta pour la sûreté de ma retraite, ce fut que les bois ne s'étendaient pas derrière moi aussi loin que je l'avais d'abord imaginé : tout m'annonçait, au contraire, que je n'étais pas très-loin d'une route. J'entendais à tout moment des voitures qui passaient ; j'apercevais des paysannes qui folâtraient en marchant. Ces observations ne me rassurèrent point, et je soupirai après la nuit.

Une autre frayeur, plus grande que toutes les autres, vint me saisir de nouveau. Plusieurs chiens de chasse dispersés çà et là, aboyaient fortement, et quelqu'un les excitait à chercher. L'histoire de *Joseph Pignata*, qui fut chassé par des chiens, après s'être échappé des prisons de l'inquisition, devint présente à mon esprit ; je me crus menacé du sort qui l'avait perdu. Quoique en Livonie on n'exerçât point les chiens à la poursuite des hommes, je me persuadai que ces animaux me déceleraient. Le gibier qu'ils chassaient n'avait qu'à prendre la fuite à travers les bois où j'étais, leur aboiement me trahirait. Je savais que les chiens aboient diffé-

remment pour les hommes que pour le gibier, et les chasseurs qui suivaient leurs traces ne pouvaient manquer de me rencontrer. Que cette chasse fut longue! dans quelles transes elle me jeta! de quelle crainte je fus soulagé, quand je n'entendis plus que faiblement et les chiens et les chasseurs! Je continuai cependant à croire qu'on avait voulu me chercher; car, dans la saison où nous étions, on tenait les chiens à l'attache, par rapport aux levreaux. Peut-être me trompais-je; peut-être n'étaient-ce que des chiens de vachers qui, excités par leurs maîtres, font le plus grand tort au gibier; ce que l'on pourrait appeler braconage.

Outre les craintes que m'avaient causées pendant le jour tous ces petits incidens, dès que la nuit fut venue, mon imagination égarant ma vue, je fus livré à de nouvelles inquiétudes. Je pris pour un homme qui m'attendait de pied ferme, un tronc d'arbre à moitié brûlé, distant de moi à-peu-près de cent pas; je crus voir (et ce fut une vision bien terrible) un homme qui, derrière les broussailles, dirigeait son fusil sur moi; je crus distinguer jusqu'à la couleur de son habit, jusqu'à la forme de son chapeau; je

remarquai parfaitement les traits de sa figure, qui me semblèrent agréables et doux. Jouet insensé de ma frayeur, je me remuai, pour lui faire voir que je n'étais pas le gibier qu'il cherchait ; je me débarrassai de mon manteau, pour le détromper encore mieux ; en un mot, je fis toutes les folies d'un homme qui a peur, et que la crédulité abuse.

Il est certain qu'en restant quelques heures de plus dans ce bois, j'eusse tombé dans une espèce d'égarement. Ma tête était brûlante, mes oreilles assourdies, mes yeux éblouis par mille fausses lumières, et mon corps était tremblant ; je me sentais vraiment malade, au moral comme au physique. Mais lorsque la dernière étincelle de ma force semblait vouloir s'éteindre, le nom de ma femme, ma Christel, la rallumait ; celui de mes enfans me rendait mon courage. Pourquoi ce talisman, qui ranimait mon ame et lui suffisait, ne pouvait-il suffire à mon corps, épuisé faute de nourriture ?

C'était alors le samedi soir. Le mercredi, après dînée, à la dernière station avant Mittau, je n'avais pris qu'une tasse de café et un morceau de pain. Le jeudi matin j'avais fait à Mittau un très-frugal déjeûné. Le vendredi

soir j'avais mangé un peu de soupe, préparée par Schulkins; et depuis, je ne m'étais soutenu qu'avec quelques gouttes d'eau. Je sentis qu'il fallait absolument que je prisse une nourriture quelconque, si je voulais ne pas mourir d'inanition sur le grand chemin.

A quoi sert quelquefois l'argent? Que c'est souvent une misérable chose que la richesse! J'avais dans ma poche sept cents et quelques roubles : eh bien, je ne pouvais acheter un morceau de pain; je ne pouvais trouver un gîte pour me reposer des plus horribles fatigues.

Dès qu'il fut tout-à-fait nuit, une bécasse des bois vint se poser au-dessus de ma tête, sur les branchages de mon arbre tutélaire. Son cri fit naître dans mon ame le plus douloureux sentiment. La chasse de ces oiseaux, rares en Allemagne, était un plaisir que j'avais eu le projet de goûter avec mes amis en Livonie. J'avais prémédité d'aller chaque soir avec eux me mettre à l'affût dans les bois. Comme mon espérance était trompée! Ce souvenir me porta le coup le plus sensible, et je regardai en soupirant cet oiseau qui me fesait verser des larmes pour l'amitié.

Il était tems de quitter mon asyle; je m'é-

loignai. Je pris la direction qui me parut la plus droite pour arriver à la grande route : elle me conduisit dans un chemin du bois, au bout duquel je vis, dès que j'y fus entré, une cavalcade de paysans qui couraient au grand trot. J'eus à peine le tems de me cacher dans les broussailles; fort heureusement ils ne m'aperçurent pas; et quand ils furent passés, je continuai de suivre ma première direction : mais je remarquai bientôt que je m'enfonçais de plus en plus dans le bois. Je reconnus que le murmure de la Duna, que j'avais cru entendre, était simplement le bruit de la cime des arbres. Alors, que faire? de quel côté tourner mes pas? Suivre dans l'obscurité un chemin non frayé, c'était m'exposer à retomber dans les marais et à m'engloutir tout-à-fait dans la vase : comment aurais-je pu m'en retirer? La faim, le froid, la fatigue, ne me laissaient plus aucune force; j'étais certain d'y périr. Je cherchai donc à reprendre le chemin où j'avais rencontré les paysans. L'obscurité était si grande, que j'eus toutes les peines du monde à le retrouver; je n'y parvins qu'au bout d'une demi-heure : encore, en le suivant, il me sembla que je prenais trop de côté. J'en fus convaincu,

lorsqu'après plusieurs détours j'arrivai à la grande route ; je me trouvais à peine à trois werstes du cabaret d'où j'avais fui : voilà ce que je reconnus en déchiffrant le numéro (1) du poteau qui était sur le chemin.

Mais la Duna baignait alors mes pieds. Avec quel empressement je me baissai pour appaiser la soif qui me tourmentait de plus en plus ! Je puisai avec mon chapeau, et je bus à longs traits. Je ne puis exprimer à quel point cette eau me ranima ; ma langue, desséchée par mes fatigues et par la privation de toute nourriture, se sentit rafraîchie ; et quand on souffre, le moindre soulagement est une faveur céleste ; on la bénit, on en jouit avec délice, on en abuse même : c'est ce qui m'arriva. Quelque tems après, je me trouvai incommodé de la quantité d'eau que j'avais bue, et ne continuai ma route qu'avec peine.

Le grand chemin, quoique la nuit fût avancée, était encore trop fréquenté pour que j'y pusse rester et le suivre. Tantôt, je fus obligé de me cacher dans un bouquet

(1) On trouve dans toute la Russie, des poteaux de werstes, qui indiquent à quelle distance on est de la ville la plus prochaine.

d'arbres, pour échapper aux regards des passans ; tantôt, je fus contraint de faire un grand détour, afin d'éviter un cabaret où j'entendais beaucoup de paysans qui buvaient et fesaient grand bruit. Souvent je fis un circuit immense, pour ne pas être senti par un chien vigilant, qui eût aboyé après moi, ou qui eût cherché à me mordre. Son aboiement m'eût trahi, et il m'eût été impossible de me défendre de son attaque. Je n'avais pour toute arme, qu'une paire de ciseaux ; et le manque de forces m'avait empêché de casser une branche dans le bois, pour me faire un bâton. Voulais-je côtoyer la Duna ? je voyais ses bords garnis de trains de bois, auprès desquels étaient allumés de grands feux pour les hommes qui veillaient. Voulais-je prendre des chemins de traverse ? je craignais de m'égarer : ainsi, c'est en allant, partie dans les bois, partie sur le chemin, partie sur les bords de la rivière, que je parvins au but de ce long et pénible voyage. A onze heures j'arrivai, épuisé de fatigue, au château de Stockmannshof.

Ce château est situé sur une petite montagne ; son jardin aboutit à la grande route, et finit par une terrasse fermée d'une grille.

De l'endroit où j'étais, j'aperçus une lumière que l'on promenait d'appartement en appartement. Bientôt elle s'éteignit au premier étage, et ne brilla plus qu'au rez-de-chaussée. Alors je cherchai la sonnette, pour prévenir de mon arrivée; mais la porte que j'agitai, s'ouvrit, et je pus entrer. Je restai un moment dans l'incertitude, sans oser faire un pas. Devais-je m'introduire ainsi dans le château du chambellan? Ne risquais-je pas d'être pris pour un voleur, d'exciter une alarme, et d'être arrêté publiquement? Par quel hasard la porte se trouvait-elle ouverte? Ne dirait-on pas, M. le chambellan lui-même ne me croirait-il pas capable de l'avoir forcée? Était-ce de cette manière que je pouvais demander l'hospitalité? Quand même on ne m'accuserait pas d'être entré comme un brigand, l'effroi général ne suffirait-il pas pour indisposer tout le monde contre moi? Voilà ce que je pensais, et ce qui m'arrêtait au moment d'être plus tranquille, moins souffrant, et moins malheureux. D'un autre côté, je réfléchis qu'il m'était impossible d'aller jusqu'à Kokenhousen, dans l'état d'abattement où j'étais. Mes pieds malades ne pouvaient me soutenir, mon corps tremblait de faiblesse.

Ces dernières raisons l'emportèrent, et je me décidai à pénétrer jusqu'au château, en me glissant dans le jardin. Dès que j'y fus entré, je suivis un chemin bordé d'une grande haie, qui conduisait droit au corps de bâtiment où je voyais encore de la lumière. A peine eus-je fait quelques pas, je vis une figure blanche, que je pris pour une femme qui se promenait. Déjà je me réjouissais de cette rencontre. Je préférais m'adresser en premier à une femme. Ce sexe, naturellement plus doux, plus sensible, plus compatissant, est aussi plus empressé à vous soulager. Il ne calcule point les dangers de la bienfesance, et n'en cherche que les plaisirs. Plein de satisfaction, je me hâtais d'arriver auprès de celle qui devait me protéger; j'allais lui parler.... Encore un pas, et.... que trouvai-je? une statue de Neptune, au milieu d'un bassin.

Mon erreur me chagrina; elle me plongea dans de nouvelles réflexions. Dès ce moment je n'avançai plus qu'en tremblant jusqu'au château. Toutes mes craintes précédentes se réveillèrent; peu à peu je me crus dans l'impossibilité d'aller plus loin, sans manquer aux lois de l'honneur, et sans me compromettre. Je me regardai comme perdu, si

quelqu'un me rencontrait avant le chambellan. Toutes ces idées prirent un tel empire sur moi, que je retournai vîte sur mes pas, que je sortis du jardin, et repris la route de Kokenhousen.

Cet effort, pénible à la vérité, mais qui me semblait sage et honnête, me rendit un peu de courage. J'allai pendant une demi-werste, sans trop m'apercevoir de mes souffrances. Je pensais que ma conduite révélée au chambellan, le disposerait favorablement, et peut-être le déciderait à me donner tout-à-fait un asyle. J'espérais que l'aubergiste de Kokenhousen me serait d'un grand secours : enfin, je fesais mille songes agréables, et j'endormais ma douleur. Ah ! pourquoi la nature s'empressa-t-elle de me réveiller ! Elle m'empêcha d'aller plus loin, en me fesant sentir mes peines encore plus vives, encore plus aiguës. Hélas ! vaincu par la faim, par la fatigue, par le désespoir, je me jetai sur le sable, pour y périr d'infortune. Jamais, jamais le suicide, la pensée même du suicide ne m'avaient inspiré que de l'horreur ; je l'avais blâmé hautement ; je l'avais mille fois qualifié du nom de crime. J'avais répété, avec Sénèque, que le sage ne devait pas

sortir de la vie trop précipitamment, alors même que la raison lui ordonnait de mourir. Eh bien, dans ce moment le suicide charmait ma pensée ; si j'eusse eu le poignard que toujours je porte avec moi, j'eusse terminé dans mon affreuse solitude, une vie dont on avait empoisonné les jours innocens. On m'eût trouvé étendu sur un chemin, comme un malheureux, sans famille, sans amis, sans asyle, sans patrie. Mais ces coupables desirs ne pouvaient être remplis. Je n'avais point d'armes qui pussent me détruire promptement. Eh! la faim me poursuivait cruellement! Combien je regrettais de n'avoir pas pris, lorsque rien ne s'y opposait, le pain qui était sur la table, dans l'auberge d'où j'avais fui! Il m'eût soutenu pendant plus de deux jours ; il m'eût mis à même d'exécuter le projet de me rendre à Kokenhousen ; hélas! ces regrets, ces réflexions étaient inutiles. Je n'avais plus que deux partis à prendre : c'était d'aller, au risque de tout péril, à Stockmannshof, ou bien de chercher pour le jour suivant, un nouvel asyle dans les bois. Ce dernier parti me parut impossible à suivre. Je ne pouvais rester jusqu'au soir sans manger ; et quand je l'eusse pu, mes

forces eussent-elles été plus rétablies la nuit suivante. J'en revins à l'idée de m'introduire au château de Stockmannshof, et après m'être reposé quelque tems, je me traînai avec peine jusqu'au jardin.

La lumière que j'avais entrevue au rez-de-chaussée, brillait encore. Je traversai promptement l'allée qui y conduisait; je montai deux terrasses, j'arrivai à une autre porte qui donnait sur un chemin, entre le château et le jardin. Elle n'était fermée que par une barrière de bois. Je l'ouvris facilement, et me trouvai à trois pas de l'escalier, au haut duquel était l'entrée de la maison. Je le montai, j'allai à la fenêtre de la chambre où j'avais vu de la lumière. J'aperçus trois jeunes filles, sans doute des femmes-de-chambre qui s'occupaient à faire leur lit pour se coucher. Vingt fois j'approchai ma main pour frapper; vingt fois je la retirai avec inquiétude. Enfin, le sentiment de mes maux, l'abandon total où j'étais, le manque de secours et la faim l'emportèrent! je frappai. C'en était fait!

Une fille prit la lumière, ouvrit la porte d'entrée, et me demanda ce que je voulais. Je la suppliai, d'une voix faible et tremblante, de me donner un morceau de pain.

Elle me regarda d'un air surpris. La bonté, la compassion étaient peintes sur son visage; mais ma tournure timide, mon air craintif et l'heure qu'il était, ne pouvaient lui inspirer beaucoup de confiance; elle me répondit qu'il était trop tard, que ses maîtres dormaient, qu'aucun domestique n'était éveillé, et qu'elle ne pouvait rien me donner pour le moment. « Ayez pitié de moi! lui dis-je avec douleur, j'ai resté toute la journée dans les bois, je n'ai ni bu, ni mangé, je ne peux me traîner maintenant; il m'est impossible d'aller plus loin. — Pourquoi êtes-vous donc resté dans les bois, par ce tems affreux? Seriez-vous?... » Elle m'examina de la tête aux pieds, et fit un mouvement de frayeur. « Ne craignez rien, ajoutai-je, devinant sa pensée et la cause de son effroi; ne craignez rien! je ne suis ni un voleur, ni un mendiant. Regardez.... j'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut. Je suis une victime du sort le plus affreux. De grace, faites que je parle à votre maître! — Mais, il dort. — Le baron de Lowenstern est-il à la maison? — Non, il est à Kokenhousen; il reviendra demain matin. — Et sa famille? — Est dans ce château. — Mademoiselle Plater, cette aimable personne qui est auprès de la

famille de Lowenstern, et qui habitait avec elle à Leipsick, habite-t-elle ici? — Oui. — Vous ne pourriez pas l'éveiller? — Je n'ose. — Vous me sauveriez la vie. — Écoutez, allez chez le secrétaire, vous attendrez là jusqu'à demain matin. — Non, je ne puis, je veux entrer ici. — Que faites-vous? — Ce que la nécessité m'oblige de faire.» J'entrai aussitôt. Je déclarai que je ne sortirais plus, et que je passerais toute la nuit sur un sopha. L'embarras de ces trois pauvres filles ne pouvait se peindre: elles me regardaient avec une curiosité mêlée de crainte, et ne savaient ce qu'il fallait faire pour me contraindre à sortir. Elles me priaient, se fâchaient, me menaçaient, allaient même jusqu'à me prendre par le bras; mais j'étais insensible à tout. Je ne pouvais, ni ne voulais bouger de place. Cette scène ne finit, que lorsque le chambellan et son épouse, réveillés par le bruit de ces femmes, en appelèrent une des trois, afin de savoir ce qui se passait. Le moment était favorable pour remettre le billet que j'avais écrit dans le bois, et me faire connaître. J'arrêtai la femme-de-chambre qui courait à la voix de sa maîtresse, je fouillai dans ma poche, en tirai le billet, et la priai

de le remettre à son maître : elle y consentit; je me rejetai sur le sopha, où j'attendis la réponse avec impatience.

Quelques minutes après cette bonne fille revint, m'annonça que M. le chambellan allait se lever, qu'il m'invitait à l'attendre, et que dans un instant je serais servi. Cette réception me parut amicale, et je devais m'en réjouir; cependant je fus inquiet jusqu'à l'arrivée du chambellan : il entra. Quoiqu'il fût âgé, je trouvai sa figure douce et aimable; seulement j'y remarquai un embarras qui ne me présageait rien de très-bon. Néanmoins je m'avançai vers lui avec plaisir, et je lui répétai ce que ma lettre lui avait appris, c'est-à-dire le motif de ma visite dans son château. Il me pria d'être tranquille, de me mettre à table; nous réfléchirons ensuite, ajouta-t-il, sur ce qu'il faudra que vous fassiez. Madame de Beyer, qui parut dans ce moment, joignit ses instances à celles de son époux pour que j'appaisasse la faim qui devait m'accabler. J'obéis; et pendant ce repas fait de bon appétit, je racontai naïvement tout ce qui m'était arrivé : la permission de l'empereur, mon arrestation, mon exil, l'ignorance où j'étais des causes de ma proscription, enfin la manière

dont je m'étais évadé, les souffrances que j'avais éprouvées, et l'embarras que j'avais ressenti pour venir à cette heure dans le château. M. le chambellan et son épouse me témoignèrent la part qu'ils prenaient à mes maux ; ils me laissèrent voir le desir qu'ils avaient que je prouvasse mon innocence ; mais en me découvrant ce vœu qui pouvait être sincère, ils ne me parurent pas très-persuadés que je n'eusse rien à me reprocher. Je n'en étais point surpris; de bonnes gens, accoutumés à suivre scrupuleusement les lois de leur pays, ne pouvaient s'imaginer que la justice avait des torts. Je leur pardonnais donc cette méfiance, et continuais à supplier M. le chambellan de ne point m'abandonner dans une circonstance si malheureuse. Je ne demandais pas qu'il me gardât dans son château, mais qu'il m'envoyât dans une de ses terres les plus éloignées, jusqu'à ce que je pusse trouver d'autres moyens d'échapper à ma cruelle destinée. M. le chambellan parut incertain sur la réponse qu'il devait me faire; il avait l'air d'un homme qui tout-à-la-fois desire et craint d'obliger. Madame de Beyer, ne cédant qu'à son cœur, ne demandait pas mieux que de me rendre service; quoiqu'elle ne me dit rien,

l'humanité se peignait dans ses regards. Mais tout-à-coup je vis entrer un homme auquel je ne saurais encore penser sans une véritable répugnance ; il me dit se nommer Prostenius (1), et être de Riga. M. et madame de Beyer me le présentèrent comme un ami de la maison. Ce motif était suffisant pour que je lui fisse un bon accueil ; je commençai à lui adresser la parole : il prétendit m'avoir connu autrefois ; je ne m'en rappelai nullement, mais sa politesse, son air honnête, me plurent au premier abord. Je fus bientôt désabusé. Je le mis au nombre de ces froids égoïstes qui vous annoncent avec indifférence les nouvelles les plus désespérantes, et qui, souvent, préludent par un sourire dont la douceur ferait presque croire qu'ils ont quelque chose d'heureux à vous apprendre. Tel était M. Prostenius ; et je vais donner à l'instant la preuve de ce que je viens d'avancer.

Quand j'eus développé à M. le chambellan le plan de fuite que j'avais conçu, il s'empressa de le trouver mauvais et inexécu-

(1) J'ai appris par la suite qu'il se nommait autrement. Mais pourquoi ferais-je connaître son véritable nom ?

table. D'ailleurs, me dit-il, comment voulez-vous que M. le chambellan vous aide dans cette occasion ? le conseiller de la cour qui était chargé de vous conduire en exil, est venu ici. — Le conseiller ! — Il y a dîné. — Le conseiller ! — Il a sommé tous les habitans, et nous-mêmes, de vous remettre entre ses mains. — Qu'entends-je ? — Il est allé à Riga, où il doit être arrivé à présent. — Je puis donc l'éviter ? — Vous n'éviterez pas les paysans. — Depuis trente-six heures j'ai bien su échapper à leurs recherches. — Voulez-vous compromettre M. le chambellan ? — Je ne crois pas... — Il se perdrait sans pouvoir vous sauver. — Je vous comprends, monsieur. — Laissez-vous conduire à Riga. — Que dites-vous ? — Je vous donne un conseil : le gouverneur de Riga, qui n'est instruit de rien, sera obligé d'écrire à Saint-Pétersbourg ; pendant ce tems vous serez tranquille. — Et après ? — Si l'empereur tient bon, vous irez à Tobolsk. — A Tobolsk ! Sont-ce là, monsieur, vos consolations ? — Mais pourquoi donc craignez-vous tant de faire ce voyage ? — Cela vous fait rire ! — C'est que je ne vous conçois pas : refuser d'aller dans une ville où l'on envoie les plus braves gens de la Russie ! vous

y trouverez une excellente société de gens qui vous conviendront. — La seule société qui me convienne, monsieur, c'est celle de ma femme et de mes enfans. — A propos, on vous dit philosophe. — Je suis époux et père. — C'est fort bien; et comment avez-vous été conduit jusqu'ici? quelles sont les personnes qui vous accompagnaient? — Un conseiller de la cour et un courrier du sénat. — Rien que cela? point de garde, point de soldats? — Non, monsieur. — On vous traite d'une manière honorable; beaucoup de gens voudraient être à votre place. — Monsieur a-t-il assez plaisanté? — C'est sérieusement, très-sérieusement. — Finissons, je vous prie, et permettez-moi de parler à M. le chambellan. — Parlez? — Quelles sont, M. Beyer, vos intentions à mon égard? ne m'offrirez-vous aucun secours? — Ecoutez, me répondit-il, je puis d'abord vous servir auprès de l'empereur; écrivez-lui en termes pressans et clairs sur toute cette aventure. — Qui lui remettra ma lettre? — Mon cousin le général Rehbinder, commandant actuel de Saint-Pétersbourg. — Que de bontés! » M. Prostenius voulut encore faire quelques représentations, mais M. Beyer, pour l'en empêcher, m'invita

à prendre promptement le repos dont je devais avoir besoin : il m'assura, ainsi que son épouse, qu'il était vivement pénétré de ne pouvoir me soustraire aux dangers qui me menaçaient ; que les circonstances les contrariaient beaucoup dans ce moment, où ils auraient voulu me rendre le plus grand service ; mais les ordres de l'empereur étaient positifs, et la sommation faite par le conseiller de la cour, de remettre entre ses mains le prisonnier échappé, fesait un devoir à tous les habitans de ne point me cacher. Enfin il termina cette conversation en me pressant de ne pas refuser d'aller le lendemain à Riga. Aller à Riga ! me livrer de nouveau à toute la rigueur de mon sort ! me remettre entre les mains de mes persécuteurs qui me tiendraient captif plus étroitement que jamais ! peu s'en fallut que je ne reprochasse à M. Beyer la cruauté avec laquelle il me conseillait une démarche qui me perdrait. Déjà la plainte était sur mes lèvres ; mais je réfléchis tout-à-coup qu'il ne cédait qu'à l'impulsion de ce M. Prostenius, et qu'il ne pouvait me mettre en sûreté, puisque son secret appartiendrait à cet homme perfide. Je conclus de là qu'il n'y avait plus pour moi d'espoir de liberté, que j'étais venu de moi-

même reprendre mes fers, et qu'il fallait me soumettre aux coups de la destinée; ensuite je devais ménager M. le chambellan qui se chargeait de ma lettre pour l'empereur, et qui la ferait remettre par un homme en crédit. Toutes ces raisons me déterminèrent à lui faire, en soupirant avec douleur, la promesse de me laisser conduire à Riga. — Cette bonne volonté, me dit-il, détruira le mauvais effet qu'aura produit votre fuite : en mon particulier, je vous en saurai gré. M. Prostenius ajouta qu'il était beau de se ranger à son devoir : je levai les épaules, il en rit aux éclats; j'allais me fâcher ; mais le chambellan me pria, pour m'appaiser, de passer dans l'herberge (1), où un lit était préparé pour moi : je m'y rendis. Lorsque je fus sur le pas de la porte, je remarquai que cinq à six paysans m'avaient suivi depuis le château jusques à mon logement : je crus que c'était par curiosité, parce qu'il me répugnait de croire que M. Beyer eût pu se décider, pour

(1) Ce qu'on nomme *herberge* dans toute la Livonie et Lestonie, est une aile de bâtiment où logent le précepteur, le secrétaire et les autres officiers de la maison. Il y a toujours des lits prêts en cas de besoin.

plaire à M. Prostenius, de transformer en prison l'asyle de l'hospitalité.

Je trouvai dans la chambre plusieurs lits déjà occupés par des personnes qui dormaient profondément : sans m'inquiéter de ce voisinage, et sans m'informer quelles étaient ces personnes, je pris possession du lit qui m'était destiné. Je m'aperçus, en me déshabillant, qu'on fermait les volets en dehors : comme je n'ai jamais pu supporter de dormir ainsi enfermé, je priai que l'on se dispensât de cette honnêteté ; car je supposais que c'en était une. Je savais que, pour procurer, à ceux que l'on reçoit, un sommeil plus long et plus tranquille, on ferme tout hermétiquement ; mais le domestique fit semblant de ne pas m'entendre ; il continua de m'emprisonner, et je compris au bruit que l'on fesait extérieurement, que toutes les précautions seraient bien prises pour me retenir dans une étroite captivité.

Croirait-on que, malgré l'humeur que me causa cette conduite de mes hôtes, je n'eus pas même l'idée d'une seconde fuite ? Je me contentais de murmurer tout bas, et je n'osais me plaindre. Je me disais à moi-même : Si j'étais à la place de monsieur le chambellan, avec le plus vif desir d'être un sujet

soumis et fidèle, je ne porterais pas si loin la prévoyance. Supposant que le conseiller de la cour lui ait montré des ordres supérieurs capables de l'effrayer s'il se rendait mon complice en me cachant, doit-il, par frayeur, me faire garder comme un criminel? ne suffisait-il pas qu'il mît un garde à ma porte et un à ma fenêtre? fallait-il une armée de paysans pour m'empêcher de fuir? le chambellan est-il obligé d'avoir chez lui des moyens de sûreté qui n'existent que dans les châteaux-forts? Si je m'échappais, que pourrait-on lui reprocher? Sa maison n'est pas une prison d'état, hérissée de verroux et couverte de chaînes. Il avait fait ce qu'il devait en m'enfermant. Pourquoi donc ce raffinement de précautions? Mais devais-je accuser M. de Beyer? C'était encore un trait de M. Prostenius. Le cœur du chambellan pouvait être craintif, mais il n'était pas cruel.

Au milieu de toutes ces idées, qui ajoutaient encore à mon épuisement; le sommeil vint me surprendre; je ne pus dormir avec tranquillité, parce que j'avais l'esprit trop inquiet; mais je m'assoupis jusqu'à cinq heures du matin. Alors je m'éveillai tout-à-fait. Ma première pensée fut pour la lettre que je

devais adresser à l'empereur ; je me levai à la hâte ; je m'habillai, et me mis à une table sur laquelle était tout ce qu'il me fallait pour écrire. Jamais je n'avais trouvé tant de choses à dire, tant de moyens de défense sur toutes mes fautes présumées ; jamais je n'avais fait une lettre avec plus de chaleur, et même d'éloquence. J'y parlais avec le courage et l'audace que donnent à l'innocence les fers et l'oppression. Je ne suppliais point qu'on me pardonnât, je demandais qu'on me rendît justice. Ce mémoire était long. Quand on est malheureux, on n'a jamais assez dit et redit ses peines.

Dès que j'eus fini, un domestique m'apporta à déjeûner. Tous ceux qui avaient couché près de moi se levèrent : je n'y fis aucune attention. J'écrivis une seconde lettre pour le comte de Palhen, favori de Paul Ier ; j'en traçai une troisième pour le comte de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg ; et la quatrième était pour ma femme. J'en commençais une cinquième pour le général-procureur, quand le perfide Prostenius entra d'un air froidement amical, et m'annonça, en souriant, que mon plan d'aller à Riga était détruit par l'arrivée du conseiller

de la cour, qui venait me réclamer. « Ainsi ; vous allez me livrer ! m'écriai-je. — Que voulez-vous qu'on fasse ? Monsieur le chambellan, malgré toute sa bonne volonté pour vous, est forcé d'obéir : même après avoir bien réfléchi, il vient de sentir qu'il lui était impossible de se charger de votre lettre à l'empereur ; il n'ose même la faire parvenir à son cousin le général Rehbinder ; cela lui est impossible, en vérité. — Mais, monsieur, c'est lui qui me l'a proposé ; il m'en a fait la promesse. — Sans doute : dans les premiers momens, on est disposé à obliger ; quand la réflexion suit, on voit qu'on peut se perdre par trop de générosité, et..... — Je vous entends : il vaut mieux en effet me perdre, que de faire une démarche qui ne peut qu'honorer. L'empereur en a-t-il jamais voulu à l'homme honnête qui s'intéresse au sort d'un infortuné ? — Voilà de beaux sentimens ; mais.... — Mais.... remettra-t-on ma lettre au général Rehbinder ? — Non. — Qu'en fera-t-on ? — On l'enverra au gouverneur de Riga, qui vraisemblablement en fera un usage avantageux pour vous. — Et les autres lettres ? — Celle pour votre femme sera remise aussi au gouverneur. Quant aux

autres, je vous conseille de les garder pour vous ». A ces mots il prit la lettre pour l'empereur, celle pour ma Christel, et sortit.

Je restai un moment étourdi d'une pareille scène. L'arrivée du conseiller au château, le refus du chambellan de se charger de mes lettres, après m'en avoir fait la promesse, la manière insolente avec laquelle ce fat de Prostenius venait de me parler et de m'enlever ces deux écrits, tout me révolta. Je maudis la pensée que j'avais eue de me réfugier dans un lieu où je ne trouvais que des ames insensibles et fausses. J'accusai alors le chambellan, son épouse, toute la nature entière, et je me trouvai plus malheureux encore. Mais le même instant me vit changer de sentimens. Je me félicitai tout-à-coup de ce que M. de Beyer n'avait plus voulu envoyer ma lettre à Paul Ier; je trouvai que Prostenius, en voulant me nuire, me rendait un grand service; je me rappelai chaque phrase de cette supplique, et je reconnus qu'elle était conçue en des termes trop énergiques; j'y appuyais trop sur les droits de mon innocence : j'y fesais voir trop clairement à l'empereur ses torts envers moi; je le mettais dans la nécessité de se trouver coupable, ce qui ne pouvait que

lui donner de l'humeur; j'invoquais avec fierté les lois généralement reconnues de l'humanité et de la justice; j'osais même lui parler de ma fuite, qu'il pouvait regarder comme une désobéissance publique. Il est vrai que j'avais dit auparavant de quelle manière on m'avait arrêté; que le gouverneur de Courlande m'avait trompé, en m'assurant qu'on me conduisait à Saint-Pétersbourg; qu'un inconnu, sans aucun ordre de sa majesté (1), voulait me traîner en Sibérie : mais tous ces détails et cette justification étaient tellement embrouillés, que je ne fus pas fâché de voir la lettre entre les mains du gouverneur de Riga. J'espérai qu'il la garderait, ou la brûlerait (2), à cause des sentimens trop exaltés qu'elle renfermait, et qui ne pouvaient que déplaire, dans un moment où chacun parlait avec tant de réserve. En un mot, je me reposai et sur la cruauté de M. Prostenius, et sur la timidité du gouverneur de Riga.

La lettre écrite à ma femme avait aussi des

---

(1) Je m'étais trompé. Il en avait un qu'il m'avait caché.

(2) Le lecteur apprendra plus loin la manière noble avec laquelle le gouverneur de Riga s'est conduit.

dangers; elle pouvait avoir des résultats terribles pour moi, par le désespoir qu'elle causerait à ma Christel. Je lui racontais la position affreuse où je m'étais trouvé dans les bois; je lui dépeignais mes souffrances d'une manière déchirante; j'allais jusqu'à lui faire pressentir une séparation éternelle. Une pareille lettre eût donné à mon épouse le coup de la mort. Le méchant Prostenius me conservait peut-être, sans le vouloir, ce que j'avais de plus cher au monde.

Les deux lettres aux comtes de Pahlen et de Cobentzel étaient seules restées entre mes mains. Comme elles ne renfermaient rien qui pût me causer de nouveaux chagrins, je cherchai quelqu'un qui voulût bien s'en charger. Je me trouvais justement tête-à-tête avec un jeune homme qui avait couché dans la même chambre que moi, et dont la physionomie douce et bonne annonçait un cœur obligeant. Je m'adressai à lui avec franchise; je lui dis qu'il me rendrait un service important, s'il voulait bien mettre ces lettres à la poste. Il me parut surpris de ma demande, et tout-à-la-fois craintif. Je le rassurai en ajoutant que ces lettres ne renfermaient rien que de très-innocent, que d'ailleurs elles étaient déca-

chetées, que je le laissais maître de les parcourir et de les cacheter lui-même. Un peu remis de sa frayeur, il me répondit qu'il ne pouvait me satisfaire à l'instant, mais qu'aussitôt que je serais parti, et que le bruit de ma fuite serait tout-à-fait étouffé, il ferait en sorte de réussir au gré de mes vœux. Je le remerciai cordialement, et me reposai sur sa bienveillante promesse.

Aussitôt un jeune homme de dix-huit à vingt ans, que je pris, à cause de sa ressemblance, pour un des fils du baron de Lowenstern, entra précipitamment dans ma chambre, ôta de dessus la table tout ce qu'on y avait mis pour que j'écrivisse, et me dit que le conseiller de la cour, retenu jusqu'à ce moment, allait venir me trouver. Il me demanda ce dont j'avais besoin pour la route. « Rien que de la crême de tartre, lui répondis-je : » il sortit. Bientôt après le conseiller de la cour et le courrier du sénat arrivèrent ensemble.

Le conseiller souriant et relevant ses narines, me fit une révérence amicale, et ne m'adressa pas un mot de reproche sur les peines qu'avait dû lui causer ma fuite. Pour moi je cherchai à m'excuser le mieux qu'il me fut possible. Je lui dis que ma méfiance était

naturelle, que j'ignorais pour quelle raison il ne me conduisait pas à Saint-Pétersbourg, conformément à l'ordre du gouverneur de Mittau. Il me répondit que l'humanité seule avait empêché M. de Driesen de s'expliquer franchement, que des égards hors de saison l'avaient déterminé à feindre, mais que l'ordre ne portait pas de me conduire à la capitale. Après cette réponse, il tira de sa poche une centaine de roubles qu'il donna aux paysans qui m'avaient gardé. Je voulus l'empêcher d'être si généreux, en l'assurant qu'ils ne m'avaient point attrapé, et que j'étais venu de ma propre volonté. Il ne me fit pas la grace de m'écouter, continua ses largesses et s'éloigna, ainsi que le courrier, entourés de ces malheureux qui les remerciaient avec transport.

Dès que tout le monde fut parti, la bonne fille à qui j'avais demandé la veille un morceau de pain, et qui m'avait ouvert la porte de ma nouvelle prison, se présenta à moi d'un air occupé; elle dit tout bas quelques mots à plusieurs personnes qui restaient encore, pour les faire sortir, et me donna bien vîte, au nom de sa maîtresse, une espèce de petit sac avec deux grands rubans. Elle me pria de

l'attacher tout de suite sur ma peau. « Cent roubles sont cousus dedans, me dit-elle; on doit visiter vos poches, vous prendre votre argent, que du moins celui-ci ne vous soit pas enlevé » ! Au même instant elle gagna la porte, et sortit sans me donner le tems de lui répondre. Quoique je ne comprisse pas son dessein et son but, je fis machinalement ce qu'elle m'avait recommandé, et je n'eus fini qu'au moment de l'arrivée du conseiller.

Était-ce bien véritablement madame de Beyer qui m'envoyait ce présent dont le motif fesait tout le prix? « Qui que tu sois, femme généreuse et sensible, m'écriai-je en attachant cette bourse, qui que tu sois, tu peux croire que je conserverai ce don jusqu'à la mort, comme un souvenir de l'humanité la plus tendre! Je le baignerai de mes larmes, ce gage de ta douce pitié; chaque fois que je le regarderai, je te promets qu'il recevra le même tribut. Je sais que l'on n'oublie jamais les preuves d'intérêt reçues dans le sein du malheur; comment ferais-je pour ne pas me les rappeler, puisque jamais je ne romprai les liens qui enlacent à mon corps ce présent, mille fois plus précieux que les plus riches diamans. Je pourrai bien éprouver les besoins

de la vie ; mais la crainte d'altérer ce dépôt de l'amitié, m'empêchera toujours de puiser dans une source trop pure pour être ouverte à la plupart des hommes. Je me priverai de tout, plutôt que de violer ce sanctuaire de la bienfesance. Je mourrai pour l'avoir respecté. Mais non, le ciel ne permettra pas que je sois réduit à toutes les privations de la vie. Ah ! puissé-je, femme généreuse, te le rendre un jour, ce don sacré qui ne doit point passer dans d'autres mains que les tiennes ! puissé-je à tes genoux t'offrir pour intérêt d'un pareil secours, les larmes de la plus sincère reconnaissance ! »

Le moment du départ était arrivé ; le jeune de Lowenstern m'apporta, outre les remèdes que je lui avais demandés, une robe de chambre fourrée, une redingote de drap, deux bonnets de laine, une paire de bottes, et mille autres choses encore. Je l'embrassai, et le priai d'instruire ma femme de mon sort. Il me jura de le faire. Les pleurs qui inondaient son visage, furent pour moi le plus sûr garant qu'il tiendrait sa promesse. Il prit ensuite la main du conseiller, le conjura de me traiter avec bonté, et de ne pas me faire ressentir les torts que j'avais eus en fuyant.

Le conseiller répondit, avec son amabilité ordinaire, que je pouvais être tranquille. J'étais plus occupé de la prière du jeune Lowenstern, que de cette réponse. Ce jeune homme s'était exprimé avec la sensibilité expansive de la jeunesse. Croyant tous les cœurs aussi purs que le sien, il avait parlé avec une entière confiance, et j'en fus vivement attendri. J'aperçus en sortant, la bonne femme-de-chambre qui m'avait apporté les cent roubles; elle était à la fenêtre, et fondait en larmes. M. Prostenius, que je cherchai de tous côtés, ne parut point; j'étais pris, son rôle était fini. Je n'entrevis même aucun habitué du château. Hélas! ce que je ne vis que trop, ce fut la charrette qui m'attendait à la porte de l'herberge, car ma voiture était restée à la station.

Quand je fus monté dans cet horrible équipage, je me trouvai en proie aux regards d'une multitude curieuse : beaucoup me blâmaient, bien peu me plaignaient. Le conseiller se plaça à côté de moi, le courrier derrière, et nous partîmes. Une heure après nous atteignîmes la station, et l'auberge d'où je m'étais échappé. Je me retrouvai sur la frontière de Witepski.

Voilà quel fut le résultat d'une fuite que l'on peut regarder comme légitime. Tant que j'espérai être conduit à Saint-Pétersbourg, pour y subir un examen, je ne cherchai point à me soustraire à mon jugement. Mon évasion eût alors fait soupçonner que je redoutais la justice. Il était de mon devoir et de mon honneur d'aller au-devant des éclaircissemens que l'on semblait desirer. L'empereur pouvait avoir reçu contre moi des plaintes injustes, mais qui lui fesaient craindre le trouble de ses états. Il me fesait arrêter et conduire devant lui. Jusques-là, je ne pouvais que gémir d'avoir été calomnié, et je devais respecter l'autorité d'un souverain. Mais à présent que l'on me traînait à l'exil sans motif, sans reproche, sans accusation publique, le droit naturel de se soustraire aux vexations, était plus fort dans mon esprit et dans mon cœur, que la puissance de tous les monarques. L'innocence ne peut se soumettre aux oppresseurs, que lorsqu'elle a l'espoir d'être réhabilitée; autrement elle ne connaît point de maîtres; et son adresse, ses ruses pour reprendre le rang dont on voudrait la priver, lui sont permises : bien plus, elles lui sont suggérées par la divinité. Le ciel n'a jamais voulu que

la vertu succombât. C'est un triomphe pour lui, lorsqu'elle échappe à ses persécuteurs.

Dès que je rentrai dans l'auberge, la maîtresse de la poste, grosse et vilaine femme, fit des sauts de joie de ce que l'on m'avait rattrapé. Elle dit qu'elle avait envoyé un exprès au régiment le plus voisin de la frontière, et qu'elle avait attendu avec impatience une troupe de soldats qui aurait bien su me trouver. Elle invita le conseiller à me faire désormais garder pendant la nuit. Elle m'accabla d'injures et de menaces, parce qu'un de ses chevaux, à force de courir, avait eu un écart, ne pouvait plus aller, et était près de périr. Je ne comprenais que la moitié de ses sottises; elle parlait moitié russe et moitié allemand. Dans une autre circonstance je me serais peut-être permis de lui répondre; mais j'étais trop attristé de la situation où je retombais de nouveau. Je me contentai de la regarder avec un sourire de pitié. Cette vengeance la mit plus en colère. Elle devint comme une furie; et je crois qu'il s'en fallait peu qu'elle ne me sautât au cou, si le conseiller ne se fût placé entre nous deux. Cette méchante hôtesse fut cause, par le bruit qu'elle occasionna, qu'une quantité de paysans

se rassembla autour de nous. Ils étaient au moins une trentaine, encombrés dans la chambre. L'air en fut tellement infecté, que le conseiller les chassa tous ensemble, jusques à la maîtresse de poste, dont la fureur n'était pas encore assouvie, et qui n'attendait que l'instant d'être seule avec moi pour recommencer.

Je me trouvais donc tête-à-tête avec mon conseiller, qui paraissait avoir des choses importantes à m'apprendre. Je fus un peu interdit d'abord de son air mystérieux; mais je ne m'effrayai pas. Je me soumis intérieurement, avec courage, à tout ce qui pouvait m'arriver. Il me salua fort honnêtement, suivant son habitude, avant que de me parler; ensuite il me dit : « Ne prenez pas en mauvaise part, monsieur, les moyens sévères et rigoureux que je vais employer contre vous : votre fuite en est cause ». Ce début n'était rien moins que rassurant, et je crus qu'il allait me faire enchaîner. A ce moment j'étais bien résolu de me détruire, et déjà je tirais en cachette les ciseaux que j'avais dans ma poche, et je voulais m'en percer le cœur. Monsieur le conseiller, qui remarqua l'impression que cette première phrase avait faite

sur moi, s'expliqua aussitôt plus clairement; il ajouta: « Vous avez une petite cassette qu'on a laissée en votre pouvoir; veuillez bien m'en donner la clef, pour que j'y mette votre argent, et tout ce que vous pouvez avoir sur vous. Quand vous aurez besoin de ce que renferme cette cassette, demandez-le-moi, je m'empresserai de vous le donner ». Je fus plus tranquille, et j'obéis. Il n'était pas nouveau pour moi de vider mes poches. J'en sortis clefs, argent, ciseaux, crayons, petits morceaux de papier, ma montre, enfin tout ce que je possédais. Cette expédition se fit de bonne grace de ma part, et honnêtement de celle du conseiller, qui cependant ne put s'empêcher de tâter mes poches, quand je l'eus assuré lui avoir tout donné. Il ferma la cassette avec précaution, et serra la clef avec soin. Combien je me réjouis de ce qu'il n'avait pas touché au petit sac que j'avais suspendu autour de mon corps! Je remerciai bien vivement en secret la bienfaitrice qui m'avait secouru avec tant de prévoyance.

Quand tout fut empaqueté sur ma voiture, nous partîmes, poursuivis par les cris de la maîtresse de poste, qui ne pouvait me pardonner la perte de son cheval. Il me serait

impossible d'exprimer ce qui se passa en moi le premier jour de cette route : je ne pouvais ni boire, ni manger, ni dormir; j'étais comme anéanti, comme un homme qui a perdu sens et raison. Les cahots de la voiture me réveillaient seuls de cette insensibilité; je ne pouvais souffrir les momens où nous changions de chevaux, et où la voiture s'arrêtait; je desirais impatiemment que nous nous remissions en route, et les chemins raboteux me plaisaient davantage, en ce qu'ils me fesaient sortir de ma léthargie.

Pendant les deux premiers jours, je ne dis pas douze paroles; je ne répondais que par monosyllabes; encore il fallait, pour m'arracher un *oui* ou un *non*, que la chose en valût la peine. Il m'arriva, le matin du premier jour, une aventure que je ne puis passer sous silence. Je vais la raconter avec la plus grande sincérité.

Nous passions dans une petite ville dont j'ai oublié le nom, mais que je sais appartenir à un staroste de Korf, qui y demeure dans un vieux château. Nous ne devions pas nous arrêter là pour changer de chevaux; il plut à monsieur le conseiller d'ordonner qu'on fît halte dans cet endroit. Le staroste

descendit de son château, traversa la cour avec empressement, et vint prier avec instance le conseiller de dîner avec lui; il recommanda à ses gens de bien traiter le courrier, mais ne m'adressa pas un seul mot honnête, ne me proposa point de me rafraîchir, et fit, au contraire, fermer la cour, entourer ma voiture par une foule de gens qui me regardaient la bouche béante, et me riaient au nez. C'est ainsi que, pour me tenir en sûreté pendant que mes conducteurs se régalaient, cet aimable et sensible staroste m'exposa, plus d'une grande heure, à la risée de ses paysans. Quand le repas fut fini, il accompagna ses convives jusqu'à ma voiture. J'avais une soif dévorante; je demandai à boire. Il me fit apporter un verre de mauvaise bière, et me laissa partir, même sans me saluer. On ne peut être ni plus insensible, ni plus grossier (1).

Je fus quelques momens indigné de ce traitement malhonnête, et ma colère me rani-

(1) Croirait-on que ce Staroste s'est ensuite vanté (je l'ai appris à Riga) qu'il m'avait comblé de politesses, m'avait invité à sa table; enfin, qu'il avait eu pour moi tous les égards imaginables. Ce mensonge insigne m'a forcé de révéler sa conduite.

mait un peu ; mais je retombai bientôt dans le même assoupissement. Enfoncé dans un coin de ma voiture, je ne cherchais qu'à être seul avec moi-même ; les bras croisés sur ma poitrine, les yeux fixés par terre, je dédaignais de regarder le pays que nous traversions ; je ne pensais qu'à me garantir du vent, du froid et de la pluie : je refusais de manger ; mes forces s'épuisaient visiblement ; je ne pouvais plus ni monter, ni descendre de la voiture, sans le secours du courrier ; j'étais tellement changé, que je reculais d'effroi quand je m'approchais d'un miroir. Mon état devait inquiéter le conseiller : en effet, il me laissa voir des craintes, que je fus loin d'attribuer à la pitié, à la commisération ; mais je me dis seulement, et avec raison, qu'il redoutait de ne pouvoir remplir honorablement la commission dont il était chargé, ou que peut-être il était responsable de ma santé qui semblerait altérée par ses mauvais traitemens. Je fus bien plus confirmé dans tous ces soupçons, quand je le vis faire ses efforts pour m'égayer, pour me tranquilliser, pour me contraindre à prendre quelque nourriture. Il ne cessa de me répéter, que la ville de Tobolsk était une des plus belles villes du monde,

que la société y était agréable, qu'on y était généralement aimable et gai. Le courrier se mêla aussi de me faire des descriptions de Tobolsk; il me vanta la bonne chère et le bas prix des vivres dans cette ville. « Quel poisson! s'écria-t-il, quel poisson! les meilleurs esturgeons pour dix kopèkes! les mêmes coûtent bien des roubles aux gourmets de Saint-Pétersbourg : et du zétérino, ajoutait-il avec ravissement, du zétérino délicieux! de la viande, du pain, de l'eau-de-vie! on y trouve tout à foison. Le malheureux n'eût pas fini cet éloge friand pour lui, si le conseiller ne l'eût fait taire, afin de me donner de meilleures consolations. Il m'assura que, dès le jour de mon arrivée à Tobolsk, je serais libre, absolument libre; que je pourrais aller où bon me semblerait; qu'il ne tiendrait qu'à moi de jouir du plaisir de la chasse, de voyager dans tout le gouvernement, et de visiter les personnes qui me conviendraient. Il me dit et redit mille fois que de là je pourrais écrire à l'empereur, à ma femme, à mes amis; qu'on ne m'empêcherait pas de prendre des domestiques, et même de faire venir le mien; que je vivrais à ma fantaisie. Il finit par me vanter les bals, les mascarades et le théâtre

de Tobolsk, qui, suivant lui, était excellent. J'avouerai que je souris malgré moi à tous ces détails. La promesse de pouvoir entamer une correspondance en toute liberté, fut ce qui me charma davantage dans cette conversation. La manière dont il me l'assurait sur-tout, me donnait un doux rayon d'espérance. Bientôt cette description si pompeuse de Tobolsk me parut suspecte. Je craignis, puisque la ville offrait tant de plaisirs, que ce ne fût pas là ma destination, et qu'on ne m'envoyât à Irkutzk, qui en est à trois mille werstes. L'empereur a bien eu le droit de me faire conduire à Tobolsk, me dis-je à moi-même, pourquoi ne m'enverrait-il pas plus loin? Tout-à-coup je me rappelai, en cherchant les causes de mon exil, que j'avais donné, quelques années auparavant, une pièce intitulée, *le Comte Beniouski*, où je retraçais avec force les souffrances des exilés. Je me souvins que, dès que cette pièce avait été imprimée, l'impératrice Catherine avait envoyé un ordre secret au gouverneur de Reval, pour qu'il apprît de moi, sans laisser entrevoir de quelle part, le motif qui m'avait porté à faire cet ouvrage, et quel avait été mon but. J'avais répondu naturelle-

ment, que l'histoire de ce comte m'ayant paru dramatique, je m'étais occupé à la mettre en scène, ainsi que l'avait fait avant moi M. Bulpius. Cette affaire en était restée là, et l'impératrice n'y avait plus pensé.

Mes soupçons sur ce point s'accréditèrent de plus en plus dans mon esprit; je me persuadai que l'empereur voulait me punir, dix ans après la représentation de cette pièce, en me fesant subir les mêmes peines dont j'avais sans doute fait une peinture trop frappante. Je fus intimement convaincu qu'il m'envoyait à Kamtschatka, qui est à six mille werstes d'Irkutzk; je ne pus m'empêcher de le dire à M. le conseiller, qui me jura par toutes les images des saints, qu'il ne me conduirait pas plus loin que Tobolsk. Je lui représentai qu'il avait tort de me parler avec cette assurance, puisqu'il était sans doute porteur d'un ordre cacheté pour le gouverneur, ordre dont il devait ignorer le contenu. Il m'avoua qu'en effet il avait un écrit sous enveloppe ; mais il me donna à entendre qu'il l'avait tracé lui-même; il ajouta qu'on n'avait point coutume d'interrompre ainsi les voyages des exilés ; que si j'avais dû être conduit à Irkutzk, il aurait eu l'ordre de m'accompagner jusques-là, comme

il l'avait déjà fait plusieurs fois; qu'enfin ma *podoroschne* ne portant que jusqu'à Tobolsk, je devais être tranquille. « Comment voulez-vous, s'écria-t-il après un moment de silence, que l'empereur ait la barbarie de diviser ses ordres pour tourmenter les prisonniers, et leur causer un nouveau martyre à chaque distance? Il est incapable d'en agir ainsi; il a trop d'humanité. » Tant de promesses, tant de réflexions, tant de remarques me laissèrent penser que véritablement je n'irais que jusqu'à Tobolsk. Combien je me fiais aveuglément aux plus légères observations! Je ressemblais bien au malheureux naufragé qui cherche un bout de planche pour se sauver. La suite fera voir que je n'étais pas plus hors de danger que lui, malgré tout l'espoir que je nourrissais.

Comme je l'ai dit plus haut, M. le conseiller fesait tout son possible pour me tranquilliser; c'est pourquoi il cherchait dans sa tête toutes les anecdotes qui pouvaient remplir ses vues. Celle-ci excita mon attention par l'image consolante qu'elle me présenta. « Je conduisais, il y a à-peu-près un an, me dit-il, une femme en Sibérie; elle était déjà arrivée près de Kasan, lorsqu'un autre courrier l'atteignit,

lui annonça sa grace, et l'ordre de revenir auprès de ses enfans. On avait examiné à fond la cause de son exil, et l'on avait reconnu son innocence. » Je l'interrompis à cet endroit, pour lui faire observer que l'on pourrait faire de même envers moi, et me rappeler, dès que l'on aurait examiné mes papiers : « Assurément, me répondit-il. — Et que dit cette femme ? répliquai-je. — Elle leva les yeux au ciel, jeta des cris de joie, fondit en larmes, et me fit présent d'une montre d'or. Jamais ce moment ne s'effacera de ma mémoire. Je crois la voir encore, cette aimable femme : qu'elle était belle et intéressante quand elle me présenta sa montre ! comme elle m'attendrit ! Je reçus ce don avec le plus grand intérêt. Vous ne pouvez vous imaginer son ivresse à chaque station qui la rapprochait de la ville qu'elle habitait : je commandais les meilleurs repas ; elle les payait. C'est, sur-tout, quand elle aperçut de loin sa maison, ses enfans, que je connus sa belle ame ; elle nous donna sa bourse avant de s'élancer dans les bras de ses enfans : ce trait-là, je ne l'oublierai de ma vie ! »

Le conseiller avait trouvé enfin la route de mon cœur : voilà les consolations qu'il me

fallait ; voilà le baume qu'il était nécessaire de verser sur mes blessures. Dès ce moment j'espérai, d'heure en heure, voir arriver un courrier de Saint-Pétersbourg. Aussitôt que j'entendais, derrière nous, la clochette qu'on a coutume, en Russie, de mettre à chaque voiture de poste, je m'imaginais qu'on venait me chercher ; je me retraçais l'image d'un courrier hors d'haleine, me tendant la main pour me remettre l'ordre de ma liberté : je me sentais capable d'être aussi généreux que la dame délivrée ; ma montre, ma bourse, tout appartiendrait à ce porteur de la plus heureuse nouvelle. Ensuite je calculais combien il fallait de jours pour que mes papiers parvinssent de Mittau à Saint-Pétersbourg, combien il en faudrait pour les examiner, et je tâchais de retarder notre voyage autant qu'il m'était possible, afin de donner le tems au courrier de m'atteindre.

Qui ne reconnaîtrait là un malheureux prisonnier soupirant pour les lieux qu'on l'a forcé de quitter, pour des êtres adorés dont on l'a cruellement séparé ? Tous ces calculs, ou plutôt tous ces rêves sont les fils de l'infortune. En réfléchissant d'une manière plus sensée, je devais me dire, pour renverser ce

frêle édifice de bonheur, que mes papiers, n'ayant pas été la cause de mon exil, ne pouvaient être non plus la cause de ma liberté. Mais dois-je me repentir de m'être abusé pour me consoler? Ces momens-là furent les seuls qui soutinrent ma faible existence.

Depuis trois jours que nous étions partis de Stockmannshof, je n'avais rien voulu manger; je n'avais pas même voulu boire; enfin, plus rassuré par de fausses espérances, je consentis à prendre quelque chose. Je ne trouvai plus rien de mes provisions : liqueurs, viande, pain, et plusieurs autres mets que madame de Beyer avait fait mettre dans la charrette, avaient été consommés par mes conducteurs. Je desirai une tasse de café et un verre de vin; je ne pus l'obtenir : je fus obligé de me contenter de deux œufs frais et d'un verre d'eau. Les nuits devenant très-froides, je voulus mettre sur mes pieds le manteau de drap que le jeune Lowenstern m'avait donné; mais le courrier s'en était emparé, aussi bien que de mes bottes : je n'osai pas les lui demander, et j'eus le plus grand tort; car, enhardis par ma faiblesse, ces messieurs, pendant toute la route, ne se gênèrent plus : ils se servirent constamment de tout ce qui m'appartenait;

ils firent plus : après la communauté d'effets, vint la communauté d'argent; avais-je quelques bagatelles à acheter? fallait-il faire raccommoder ma voiture ? je donnais une banque-note de vingt-cinq roubles; ils la changeaient, ne me rendaient presque jamais le reste, ou bien me restituaient le moins qu'il leur était possible. Quand M. le conseiller manqua d'argent, il m'en emprunta, me força même à lui en donner, alors que je lui fis quelques difficultés : c'était agir plus que fraternellement. Je fus donc obligé de le défrayer tout le long de la route; et quoique je ne mangeasse que des œufs, du lait, et par hasard un morceau de veau rôti, je calculai que mon voyage me coûterait au moins quatre cents roubles (1), sans compter les frais de voiture.

Une autre délicatesse de ces messieurs, et qu'il m'est impossible de passer sous silence, c'est qu'il arrivait souvent qu'ils me fesaient payer des mets que de pauvres paysans avaient par force préparés pour rien.

Cette observation me mène naturellement

(1) Je puis dire maintenant *plus de quatre cents roubles*.

à parler de ces malheureux habitans de la campagne, qui sont ainsi victimes de la cupidité de quelques gens grossiers. Les violences qu'on leur fait éprouver sont d'autant plus horribles, que rien n'égale leur désintéressement et leur amour de l'hospitalité. Cette remarque se fait sentir de plus en plus, à mesure que l'on avance dans les terres : vous voyez les paysans s'empresser de vous offrir leurs maisons pour asyle ; ils se trouvent honorés quand vous voulez bien les visiter ; ils vous servent tout ce qu'ils ont de meilleur, et la joie brille dans leurs regards, à proportion de l'appétit que vous montrez. Je me rappelerai toujours la douleur de cette pauvre paysanne qui, voyant arriver trois voyageurs inattendus, était désolée de n'avoir rien de bon à leur donner ; elle courait çà et là en se plaignant amèrement d'une circonstance aussi malheureuse pour elle ; il semblait qu'elle avait tout perdu, parce qu'elle laissait échapper l'occasion d'obliger. Je n'oublierai jamais l'accueil aimable qu'elle nous fit quand nous entrâmes chez elle.

A cet amour de l'hospitalité se joint un désintéressement aussi remarquable. Jamais un paysan ne veut qu'on lui paie le logement

qu'il vous a prêté ; il refuse de même tout salaire pour le pain et le quass qu'il vous a servis ; et s'il vous présente des poulets, de la crême ou des choses plus recherchées, il n'en accepte qu'un prix modique. Ce ne sont ni les soldats, ni les courriers, ni les gens d'une pareille espèce qui peuvent vanter la libéralité du paysan. Accoutumés comme ils le sont à lui demander tout insolemment, à lui dire des sottises, à le menacer, à le battre même quelquefois, ils en éprouvent par-tout des refus ; on n'a jamais rien à leur donner ; le cœur et la porte du paysan leur sont fermés. Mais l'honnête et paisible voyageur qui prie qu'on lui apporte des rafraîchissemens, qui remercie avec bonté, qui paraît sensible à l'empressement qu'on lui montre, est toujours sûr d'être bien reçu, bien traité, et couvert de bénédictions. J'ai eu la preuve de ce que je viens d'avancer. Quand monsieur le conseiller et le courrier ordonnaient aux paysans de leur présenter ce qu'ils avaient, ils n'en obtenaient rien. Dès que je réclamais leurs soins, leur complaisance, tout était à mon service, et j'avais tout ce que je desirais, en abondance. Est-il rien de plus révoltant que de voir ces soldats, ces courriers demander

en jurant, dès leur arrivée dans un village : « Où est le *Desœtnik* (personnage à-peu-près semblable aux maîtres d'école en Allemagne) ? Ce *Desœtnik* vient humblement se rendre aux cris de ces tapageurs, qui lui répètent mille fois : Donne-nous ce que tu as ? nous le voulons : donne ? » S'il s'excuse sur l'impossibilité où il est de trouver ce qu'ils desirent, il est forcé de trembler pour ses jours. Il va donc chercher ce qui lui reste de plus mauvais, l'apporte, et s'éloigne sans être payé. Cet abus est épouvantable ; ce pouvoir despotique d'hommes armés sur les habitans paisibles, excite l'indignation de tout observateur sensible, et tend à détruire parmi ces bons et généreux paysans un penchant naturel pour l'hospitalité.

Je veux achever de donner une idée de la bonhomie de ces pauvres habitans de la campagne. Croirait-on qu'il suffit qu'un voyageur distribue quelques morceaux de sucre à leurs enfans, pour devenir l'ami des pères et gagner le cœur des mères ? Je me suis bien des fois donné ce plaisir : je m'entourais d'enfans de l'âge de mon Emmi et de ma Betti, sur-tout des petites filles, et je fesais à chacune un présent à-peu-près égal. Alors je goûtais un double bonheur ; je jouissais de l'ivresse de

ces innocentes créatures, et je me rappelais tous les instans où, entouré de ma petite famille, je jouais le même rôle, non-seulement comme un ami de l'enfance, mais encore comme un bon père. Cette idée fesait couler mes larmes. Les paysannes s'en apercevant, me fesaient vîte cette question : « Tu as surement des enfans ? — J'en ai six ; le plus jeune n'a pas encore un an ». Cette réponse les attendrissait à leur tour. Je voyais sur leur front le nuage de la douleur, dans leurs yeux, un sentiment de pitié et d'intérêt. Je ne remontais en voiture qu'au milieu de leurs tendres acclamations et de leurs éloges sincères.

Mais, hélas ! revenons près de mes conducteurs ; oublions ces tableaux délicieux, et ne voyons plus que la perspective horrible de l'exil ; ne sentons plus que les maux inséparables de la proscription !

La première nuit que nous nous arrêtâmes, je remarquai, avant de me coucher, que l'on prenait les plus grandes précautions pour la sûreté de ma personne. On placa des sentinelles ; on barricada les volets ; on disposa mon lit tout près de celui du conseiller. Le courrier se coucha par terre, de façon que j'eusse été obligé de marcher sur lui, si j'eusse

voulu me sauver. Je n'en avais pas encore le dessein, et m'embarrassant peu de tous ces arrangemens défensifs, je ne cherchais qu'à dormir profondément.

Le lendemain matin, je trouvai que ma barbe était effroyablement grande ; je demandai mes rasoirs pour la couper. Ils me furent refusés : on m'offrit de m'envoyer un barbier. Je représentai vainement que, depuis nombre d'années, j'étais accoutumé à me raser moi-même, et qu'il me répugnait de mettre ma figure entre les mains d'un sale barbier de village ; on ne me répondit qu'en fesant venir un homme de cette profession. Croyez-vous, dis-je au conseiller, que si j'avais envie de me détruire j'emploierais un pareil moyen? Ne me serait-il pas plus facile, lorsque nous passons si souvent près des rivières, de m'y précipiter ? A ce mot il regarda le courrier, comme pour lui dire : Nous y prendrons garde. En effet, chaque fois que nous arrivâmes proche de l'eau, il ferma les glaces de la voiture, et me retint par mes habits, pour prévenir un coup de désespoir. Le pauvre homme ! il ne savait pas que son pouvoir, l'autorité même de l'empereur ne s'étendaient pas jusqu'à m'empêcher de disposer de mes

jours. Un seul chemin conduit à la vie ; mille peuvent vous en faire sortir. N'ai-je pas lu dans Raynal, que souvent des nègres au désespoir retournaient leur langue dans leur bouche, l'avalaient, et étouffaient au même instant ? Quelle puissance humaine pouvait s'opposer à cet acte de folie ? L'existence est la seule et véritable propriété de l'homme ; il en dispose à son gré, et nul obstacle ne peut le priver de ses droits. Malheur à celui qui, intimement convaincu de ce pouvoir sur lui-même, en abuse et se donne la mort ! Le suicide ne peut être approuvé. Heureusement je n'avais pas l'idée coupable qu'on me supposait ; mon cœur n'était bientôt plus qu'une terre glacée ; mais l'espérance y semait encore quelques grains, qu'un seul rayon de bonheur pouvait faire germer.

Nous arrivâmes à Polozk : c'était la première ville un peu grande que nous eussions vue jusques-là. Nous ne fîmes qu'y changer de chevaux. Pendant qu'on les attelait, le conseiller s'occupa d'écrire son premier rapport à Saint-Pétersbourg ; il était empressé de faire savoir qu'il avait heureusement conduit sa victime jusqu'à cet endroit. J'étais certain qu'il se garderait bien de parler de ma fuite.

La crainte d'être accusé de négligence et d'être renvoyé d'un poste si agréable, devait lui faire garder le silence sur ma faute, ou du moins sur ce qu'il appelait ma faute. Quel chagrin pour lui, s'il eût cessé de se récréer du spectacle de la séparation d'un exilé avec sa famille! s'il n'eût plus entendu les cris de douleur! s'il n'eût plus rançonné les malheureux prisonniers! Ce que je craignais, lorsqu'il fesait ce rapport, c'était qu'il n'avançât quelque chose qui me fût préjudiciable. Cette raison me détermina à me laisser tranquillement voler par ses emprunts, et à ne lui parler jamais qu'avec prudence.

Rien n'était plus pitoyable que son embarras pour tracer quelques lignes mal conçues. Il avait bien l'air d'un homme qui savait à peine écrire. La maladresse avec laquelle il fermait le paquet contenant son rapport, suffisait pour faire voir qu'il n'avait jamais été homme d'affaires. Monsieur le conseiller n'était vraiment bon qu'à remplir une place d'archer, et à conduire les condamnés au lieu de leur exécution. Je ne fus pas surpris de cet unique talent, quand j'eus appris qu'il avait fait ce métier toute sa vie. Il était officier dans le régiment au service du sénat : on ne

l'avait placé dans le civil, on ne l'avait élevé à la place de conseiller, que pour lui faire remplir la commission de me traîner jusqu'à mon exil. Pourquoi avait-on cru nécessaire de me donner un officier civil? Etait-ce pour éviter toute apparence militaire qui m'eût effrayé? Quelle était la raison de ce ménagement? Je l'ignorais. Mais monsieur le conseiller ne laissait pas échapper l'occasion de vanter son nouveau titre, et de se prévaloir de l'espèce d'honneur qu'on m'avait fait, en le choisissant de préférence à tout autre. Il ne cessait de me dire, que j'étais traité par l'empereur de la manière la plus distinguée, et que par-tout, sur la route, on me regardait comme un personnage de la plus haute importance. En effet, j'avais remarqué que, sur mon passage, on s'étonnait de me voir accompagné d'un conseiller, et conduit dans une bonne voiture. On était accoutumé à voir des hommes de mon rang, et même des généraux, jetés dans une kibitke, sous la garde d'un seul chasseur. Mais cette distinction ne me rendait pas plus heureux. *L'honneur d'être escorté par monsieur le conseiller* ne m'empêchait pas de penser que je m'éloignais de plus en plus de ma patrie. J'eusse mieux aimé que l'em-

peteur m'eût moins considéré, et m'eût laissé dans l'obscurité, au sein de ma famille. Pour être une victime parée, en est-on moins une victime ?

Sur le chemin de Polozk à Smolensk, mon ancien mal commença à me tourmenter; il s'y joignit même d'autres souffrances, qui m'étaient inconnues : un tremblement et une palpitation involontaires dans tous les membres; une chaleur qui se portait à la tête, à la poitrine, où elle me causait des étouffemens cruels; une oppression accablante dans le cerveau; un feu dévorant dans les yeux, et un tintement d'oreilles insupportable; mon pouls battait tour-à-tour lentement, fort, insensiblement, et sur-tout d'une manière inégale; l'appétit et le sommeil me manquaient totalement : quelquefois je rêvais tout éveillé; je parlais de choses que je croyais voir; je montrais mille objets qui n'existaient point; je ne finissais pas mes phrases; j'entamais une conversation où je divaguais au sixième mot; mes pensées étaient embrouillées; mon imagination ne m'offrait que des idées incertaines; en un mot, j'étais dans le délire : je ne songeais plus à ma femme, à mes enfans, avec ce plaisir qui me forçait

d'arrêter ma mémoire sur leur image ; tout me fesait naître des sentimens désagréables : la mort seule, la mort me présentait quelques charmes ; je l'appelais, je la considérais ; sa faux bienfesante se levait sur ma tête ; je la fixais avec joie. Hélas ! j'étais bien malade, et j'étais sans médecin, sans remède, sans aucun secours ! A l'exception d'un peu de crême de tartre que m'avait apportée à Stockmannshof le jeune Lowenstern, je n'avais aucun médicament qui pût me sauver la vie ; je ne pouvais même faire remplir les ordonnances qui, dans un pareil état, m'avaient guéri miraculeusement. Les recettes médicinales que j'avais rassemblées depuis plusieurs années, et qui m'avaient été données par les plus fameux médecins allemands, Zimmermann, Selle, Marcard, Gall, Hufeland, étaient, avec mes autres papiers, sous le scellé. J'avais bien pensé à les demander ; mais quelques instances que j'eusse faites pour qu'on me les laissât, on m'eût constamment refusé. Les médecins ont l'habitude d'indiquer les quantités avec des chiffres ; et peut-être se fut-on imaginé que ces chiffres renfermaient une correspondance qu'il était essentiel de connaître. Je n'avais donc rien qui

pût me rendre la santé. Bientôt mes souffrances me donnèrent de l'humeur ; elles réveillèrent mes esprits ; elles me firent desirer ma guérison, et j'attendis avec impatience le moment de notre arrivée à Smolensk. Je me flattai d'y trouver du repos, quelque soulagement, et sur-tout un médecin.

Nous n'atteignîmes cette ville que fort tard. M. le conseiller qui avait le soin d'éviter les auberges, parce qu'il y avait été dupé, me fit conduire droit à la poste ; je n'étais pas content qu'il voulût me loger là : fort heureusement il n'y avait point de chambre vacante. Au moment qu'il se disposait à me faire partir pour aller plus loin, je lui signifiai l'intention où j'étais de rester dans cette ville, et le besoin que j'avais de me reposer, dans l'état pitoyable auquel j'étais réduit par la fatigue. Conformément à ses ordres, qui lui imposaient sans doute l'obligation de m'obéir en tout, il se vit contraint de chercher une auberge. Nous nous arrêtâmes devant une maison de fort bonne apparence ; le maître vint au-devant de nous avec deux lumières à la main, nous fit monter un escalier superbe, et nous introduisit dans une antichambre très-bien meublée. Je crus, dès ce moment, que

nous allions être traités comme il faut ; j'applaudissais le choix du conseiller, et je me félicitais de passer enfin la nuit dans une bonne chambre, dans un bon lit : mais il était dit que je serais toujours trompé dans mes espérances. Quand M. l'aubergiste revint, et nous conduisit à la pièce qu'il nous destinait, je changeai bien d'avis, et je fus, hélas ! désagréablement surpris. Qu'on s'imagine une immense chambre d'une hauteur prodigieuse, où l'écho répétait chaque parole, où chaque pas retentissait sourdement ! les fenêtres étaient cassées, le bois de lit tout nu, la table pourrie ; point de chaises, point de banc, point de miroir, point le plus petit objet de luxe : des lambeaux d'une antique tapisserie couvraient seuls les murs. Pour achever cette peinture, je puis dire que c'était un vrai galetas. Son aspect m'effraya et me fit une peine indicible ; cependant je n'eus pas le courage de me plaindre ; j'étais trop abattu : je demandai seulement qu'on étendît un peu de foin sur le bois du lit, et dès que cela fut fait, je me couchai sans rien dire. Le vent soufflait précisément sur moi, grace aux vitres cassées ; et je n'avais pour me couvrir, que mon manteau et une robe de chambre fourrée qui me

restait seule, puisque mes conducteurs s'étaient emparés de tous mes effets. J'espérais néanmoins pouvoir dormir ; mais le froid et la vermine ne me permirent pas de fermer l'œil. Il est aisé de croire que tant de contrariétés augmentèrent mes maux. Une fièvre violente vint brûler mes sens : son ardeur fut telle que je sentis les yeux qui me sortaient de la tête. J'attendais avec impatience le réveil du conseiller : le malheureux ronfla plus tard que jamais ; enfin il se leva. Je le suppliai de me faire venir un médecin ; le barbare me refusa sans pitié : il me dit que le repos était le seul remède dont j'eusse besoin ; il me fit la grace d'ajouter, qu'il ne tenait qu'à moi de passer la journée entière dans la ville. Le courrier, que je cherchais à attendrir, me répondit à son tour, que je n'avais qu'à bien boire et bien manger pour me rétablir tout-à-fait. Cet ennuyeux gourmand trouvait que la nourriture en bonne et grande quantité, était le remède universel contre les maladies de l'ame et du corps.

Indigné d'un pareil traitement, je regardai ces bourreaux avec le plus profond mépris ; je refusai la permission qu'ils voulaient bien m'accorder de passer la journée dans cet

abominable cachot : je leur criai que j'aimais mieux mourir sur le grand chemin. Les tigres me portèrent aussitôt dans ma voiture ; et malgré les plaintes que m'arrachaient mes souffrances aiguës, malgré les reproches affreux dont je les accablais, ils ordonnèrent au postillon de partir, et nous continuâmes notre route. Dès ce moment, ils m'inspirèrent une horreur qu'ils furent à même de remarquer.

Le conseiller, qui s'en aperçut le premier, voulut faire sa paix avec moi : à quelques werstes de la ville, il me présenta un verre de vin du Rhin, que j'avais bien des fois desiré inutilement. Je fis tout mon possible pour le boire ; mais il était si mauvais que je fus obligé de le jeter. Je ne pouvais l'offrir à ces messieurs, qui ne buvaient que de l'eau-de-vie, et qui trouvaient cette liqueur trop douce pour leur palais, endurci comme leur cœur. Cependant ce verre de vin leur avait, me dirent-ils, coûté deux roubles à Smolensk.

Entre cette ville et Moscou, mon mal empira sensiblement : j'avais tout-à-fait perdu la raison ; je ne savais plus où j'étais ; je ne voyais plus ce qui m'entourait ; je me croyais au milieu d'une profonde obscurité ; je demandais

quel était le nom du lieu que j'habitais. Tout-à-coup je me croyais enchaîné par les pieds, par les mains, je me débattais avec force; ma femme venait pour me délivrer, mais disparaissait avant d'avoir pu me mettre en liberté. De grands éclats de lumière, un bruit spontané, m'arrachaient des cris de terreur. De pareils transports, un tel égarement, prouvaient assez l'aliénation de mon cerveau, effet inévitable de la fièvre qui me brûlait, et du long jeûne auquel j'avais été réduit.

Le conseiller ne pouvait plus se dissimuler que mon état ne fût très-dangereux. L'inquiétude seule de me voir mourir sur la route, avant que je fusse arrivé à ma destination, le rendit plus humain. Il s'excusa de ne m'avoir pas procuré un médecin à Smolensk, et me promit de m'en amener un, aussitôt notre arrivée à Moscou. Les secours m'étaient devenus presque indifférens; et si quelquefois, dans un de ces momens de calme que la nature laisse aux malades, je n'eusse pas cru voir ma Christel et mes enfans, qui me suppliaient de vivre pour eux, j'eusse volé dans les bras de la mort, comme dans ceux d'un ami attendu, desiré depuis long-tems.

Le 7, avant midi, nous arrivâmes à Mos-

cou. Le conseiller, toujours de mauvaise humeur contre les auberges, se garda bien de nous conduire même dans celle qui lui paraissait la plus sûre. Après nous avoir fait traverser les rues les plus sales, et garnies de maisons mal bâties, il nous fit descendre chez un de ses amis et camarade, le major Maximoff. Cet officier n'avait pour tout logement qu'une petite chambre et un très-petit cabinet, qu'il partageait avec un enseigne. On peut penser combien trois personnes de plus devaient se trouver à leur aise dans un pareil trou. Ce fut cependant là que le conseiller se décida à me loger. Le major, tout aussi grossier, tout aussi mal élevé que son camarade, fut un peu plus serviable; il eut quelques égards pour moi : il chercha à adoucir ma situation en me procurant ce que je pouvais desirer. Par exemple, j'avais besoin d'un lit, il me donna le sien; je demandais du café, il m'en fit servir; je voulais une soupe, j'en obtins une de poulets. Ces complaisances me firent oublier un moment son ton soldatesque. Quand j'eus fait ce léger repas, je me couchai : le lit était dur, mais je m'y trouvai bien, et je m'y sentis même un peu soulagé.

A peine eus-je fermé les yeux, que le conseiller, me croyant endormi, fit part au major de son nouvel avancement. Maximoff le félicita d'abord : ce qui me contrariait ; mais ensuite j'eus le plaisir de l'entendre lui dire : « Je ne voudrais pas être à ta place ; tes commissions ne peuvent être que désagréables, et doivent t'affliger ; il vaut mieux être avec des gens heureux, qu'avec de pauvres exilés, qui vous regardent comme leurs bourreaux. » J'entr'ouvris les yeux, et je remarquai le conseiller qui, retroussant ses narines, lui fesait comprendre, par un sourire affreux, que le gain indemnisait suffisamment des peines qu'on éprouvait. Après cet aveu, que je pouvais certifier pour ma part, il se leva, et sortit pour se rendre à l'étuve. Je desirai pour lui qu'il pût, avec sa sueur, y évaporer ses sentimens cruels.

C'est en vain qu'aussitôt mon réveil, j'attendis d'heure en heure le médecin que cet honnête conducteur m'avait promis ; je ne le vis pas venir : je me plaignis, et je le demandai. Le monstre me voyant mieux, me répondit qu'il n'en avait averti aucun, parce que ses instructions ne le lui prescrivaient pas. Il leva les épaules, comme un homme

qui veut vous dire : J'en suis fâché ; mais votre prière est inutile, je ne puis m'y rendre. « On vous a donc recommandé de me laisser mourir sans secours? dis-je alors avec fureur. — Buvez, mangez, me repartit ce vil persécuteur, et vous vous porterez bien ». Ce dernier trait, quoique peu nouveau pour moi puisqu'il était répété, me jeta dans le plus profond abattement, et je gardai un morne silence. Que la volonté de Dieu soit faite, pensais-je en moi-même! Je ne desirais plus que tracer sur un papier mes derniers vœux, mes dernières intentions, mes volontés irrévocables ; sur-tout je voulais écrire à ma femme, exhorter mes enfans à lui prodiguer les plus doux soins. Si le barbare conseiller eût bien voulu consentir à me faire venir un notaire, au lieu d'un médecin, j'eusse fait mon testament d'une manière claire et précise ; mais j'étais bien certain qu'il me refuserait encore. Je me contentai de lui demander la permission de communier, et d'épancher mon ame dans celle d'un pasteur. Je le trouvai aussi inexorable, me répondant toujours que cela n'était pas dans l'ordre qu'il était chargé de remplir. Fatigué de tant de refus, je répliquai ces mots : « Si vous prenez peu d'intérêt

au salut de mon ame, pensez au moins que je suis un homme, que j'ai des affaires d'intérêt à débrouiller, qu'il est indispensable qu'avant ma mort j'instruise ma famille de la situation de ma fortune, pour qu'elle n'ait point à souffrir des pertes considérables. L'intention de l'empereur ne peut être de punir ma femme, mes enfans; et le droit de faire hériter est un droit sacré, que l'on ne refuse pas même aux criminels». Vaines observations; ses oreilles étaient sourdes comme son cœur. « Au moins, ajoutai-je, vous me permettrez d'écrire quelques lignes à ma Christel? je vous les laisserai lire. Ne m'avez-vous pas promis plusieurs fois, pendant la route, de vous charger de ce message pour elle, si je perdais la vie? » Après s'être encore long-tems consulté, après avoir paru douter qu'il m'eût promis une telle grace, il se décida pourtant à me l'accorder. Je n'écrivis que cinq lignes; elles ne contenaient rien qui eût rapport à ma situation douloureuse; elles renfermaient simplement une prière amicale à mon épouse, pour qu'elle supportât avec fermeté l'affreuse nouvelle que je lui donnais: je l'invitais sur-tout à se conserver pour ses enfans, qui n'auraient plus de père, quand

elle recevrait ce billet. Dès que j'eus fini, le conseiller se fit traduire ce que je venais de tracer. N'y trouvant rien de répréhensible, il me permit de le cacheter, le prit ensuite de mes mains, et pria devant moi le major de le faire mettre à la poste. Ces dispositions prises, je fus tranquille, et j'attendais avec courage le coup qui devait me frapper. Mais, quelques heures après, le courrier profita du moment favorable où le conseiller me laissa seul avec lui, pour me dire : « Votre lettre a été brûlée dans la cuisine ». Alors je ne fus plus maître de moi ; je voulus accabler d'injures mon abominable tyran. Hélas ! la crainte de compromettre le courrier vint enchaîner ma langue : mais si ma haine ne pouvait s'exhaler, elle ne perdait rien de sa force. Jusques-là, aucun trait de barbarie aussi caractérisé ne m'avait prouvé la férocité du conseiller : ce dernier me suffit pour l'exécrer toute ma vie.

Quand je fus un peu calmé de cette scène, je réfléchis qu'Alexandre Schulkins m'ayant dévoilé cette perfidie, ne serait pas capable de se conduire ainsi. L'idée me vint tout-à-coup d'avoir recours à lui, de l'intéresser à me servir. Enhardi par la persuasion qu'il

était, quoique grossier, plus sensible et plus officieux, je lui proposai, moyennant une somme considérable, de se charger lui-même de mettre une lettre à la poste, pour ma femme. Il fit beaucoup de difficultés, mais enfin consentit. Je recommençai quelques lignes à-peu-près semblables à celles que j'avais tracées; je les lui confiai. Il me jura, comme le conseiller, par tous les saints de la terre, qu'il remplirait mes intentions. Je me crus donc bien assuré que ma Christel recevrait de mes nouvelles, et j'en fis à Schulkins les plus tendres remercîmens (1).

Le 8 mai, vers le soir, nous quittâmes Moscou, par un tems chaud. Nous allâmes long-tems au milieu de la ville, près d'une avenue de bouleaux qui avait beaucoup de ressemblance avec celle de Berlin. Là, comme dans cette dernière ville, le beau monde était rassemblé pour jouir de la promenade. Je vis un grand nombre d'équipages brillans; je remarquai beaucoup d'hommes du bon ton,

(1) J'ai été trompé; cette lettre n'est pas parvenue. Alexandre Schulkins a plus de torts envers moi que le conseiller. Il a reçu des sommes considérables pour me servir, et il a trompé ma confiance.

beaucoup de femmes richement parées ; mais aucun de ces individus ne daigna jeter les yeux sur le pauvre auteur qui, peut-être le soir même, devait les amuser à leur théâtre, par la représentation d'une de ses pièces. Je ne pus m'empêcher de dire, en voyant tant de gens aller et venir sans me regarder : « Comme les malheureux et les mortels fortunés sont insoucians l'un pour l'autre ! Ils se croisent, se rencontrent sans se plaindre ; ils passent les uns auprès des autres, sans chercher à se connaître, sans être curieux de pressentir les sentimens qu'ils éprouvent. Le riche évite le pauvre qui le cherche ; l'homme heureux ne reconnaît pas son ami dans l'infortune. Une promenade publique offre tous les divers tableaux de l'ingratitude et de l'égoïsme. Cependant tous ces gens-là, qu'ils jouissent ou qu'ils souffrent, marchent au trépas. Le même tombeau les recevra, la même terre les couvrira, et la mort n'a pas plus d'égards pour celui qui a passé une vie délicieuse, que pour celui qui a supporté de continuels malheurs. » Ces réflexions nourrirent mon esprit pendant que je traversai Moscou. Elles m'affligèrent d'abord, mais dégénérèrent ensuite en un sentiment doux et agréable ;

L'indifférence des hommes heureux m'avait révolté ; l'équilibre rétabli par la nature, à notre dernière heure, me consola ; et je dis, en quittant ce théâtre des plaisirs : « Vous tous qui méprisez les infortunés, vous mourrez comme eux. »

Je ne sais si la chaleur du printems, ou mon entière résignation, ou la perte de toute espérance, furent cause de mon rétablissement. A peine sorti de Moscou, je me trouvai mieux ; je regagnai de nouvelles forces ; je commençai même peu-à-peu à prendre du courage. L'exemple d'aventures semblables à la mienne vint m'occuper. C'étaient surtout les nouvelles proscriptions qui frappaient davantage ma mémoire. L'anecdote récente de Napper-Tandy fut la première que je me rappelai ; mais ce malheureux n'avait d'autre rapport avec moi, que celui de ses maux ; je n'avais pas, comme lui, joué un rôle important dans les troubles de ma patrie. Je pensai, en second, aux déportés à Cayenne. Ceux-là devaient souffrir bien plus que moi ; mais ils avaient des torts qui ne pouvaient m'être imputés ; ils s'étaient mêlés de l'administration d'un état renversé. Sans doute ils n'avaient point mérité les tourmens dont on

les avait accablés ; mais ils étaient victimes, par suite d'opinions qu'ils avaient peut-être poussées trop loin : et moi, quelles opinions avais-je émises ? C'est ainsi qu'à chaque objet de comparaison j'ajoutais un *mais*, pour me trouver plus à plaindre que les autres, en ce que mon innocence était plus parfaite et plus facile à prouver.

Est-il un tourment cruel comme celui d'un homme qui, pendant des semaines entières est forcé, malgré toutes les distractions qu'il veut se donner, d'en revenir à l'idée de ses maux ? De même que le Laocoon fait d'inutiles efforts pour étouffer ou dénouer les serpens qui enveloppent son corps ; de même je voulais vainement me débarrasser des chagrins qui circonvenaient mon ame. Cette image est juste : la vérité seule l'a tracée. En effet, de qui pouvais-je recevoir des conseils, des consolations, des marques d'intérêt ? Était-ce d'un courrier dont les chansons troublaient jusques à mon sommeil ? était-ce d'un postillon dont les refrains me déchiraient les oreilles ? était-ce d'un conseiller dont les plaisanteries sottes, ou plutôt les mauvaises farces me fesaient lever les épaules ? Ces dernières, sur-tout, me contrariaient à un

point que je ne puis dire. Cet imbécille de conseiller s'amusait, lorsque le courrier dormait, à lui chatouiller le nez avec le cordon de sa canne; ensuite il riait aux éclats d'avoir si malignement réveillé son compagnon. Arrivions-nous au pied d'une montagne très-escarpée, il répétait vingt fois, toujours avec avec un gros rire: *moladinka gora;* voilà une petite montée. Était-ce une colline peu élevée qu'il fallait gravir, il s'écriait: *wot starucha;* voilà une montagne affreuse. On conviendra que de pareilles puérilités redites souvent, devaient lasser la plus ferme patience. Les personnes qui ont contracté, comme moi, l'habitude de sociétés douces, aimables et spirituelles, sentiront tout l'ennui que je devais éprouver dans une semblable compagnie. Aussi, lorsque M. le conseiller parlait des cinq mille ames qu'il possédait, j'étais toujours tenté de lui dire: « mais vous n'en avez pas la moitié d'une, car, vous auriez cherché à la former, pour qu'elle vous rendît moins sot. »

La seule vertu que me fit admirer en lui cet homme brute, fut une véritable témérité dans les occasions périlleuses. Il affrontait tous les dangers avec une intrépidité sur-

prenante : il bravait même des obstacles qu'il pouvait éviter. Quand, par exemple, nous descendions une montagne escarpée, il mettait pied à terre, pour tâcher de retenir la voiture si elle était prête à verser, ou bien d'arrêter les chevaux s'ils se laissaient trop emporter. Depuis que j'étais devenu plus taciturne et plus insouciant, je ne voulais point quitter ma voiture, dans les chemins les plus difficiles. J'y restais tranquillement, comme si nous roulions sur un terrain uni. Un jour que nous etions tous les trois renfermés, les chevaux descendaient une haute colline, au bas de laquelle était une rivière rapide et un pont très-étroit : nous ne remarquâmes pas d'abord que le postillon ne pouvant maîtriser ses chevaux, ne prenait pas la direction du pont, mais bien celle de la rivière. Quand je je m'en aperçus, je fis un cri d'effroi : le danger était évident ; nous nous trouvions à quelques pas de l'eau. Le conseiller sauta tout-à-coup hors de la voiture, sans même ouvrir la portière ; il se jeta en avant des chevaux, les effraya, jusqu'à ce qu'ils eussent pris le chemin du pont. Si ces fougueux coursiers eussent résisté, ils lui passaient sur le corps ; mais son audace fut couronnée ; il en

fut quitte pour une main démise, nous empêcha d'être précipités dans le torrent, et entraînés par les flots. Il nous donna encore par la suite d'autres occasions de remarquer sa témérité, principalement sur l'eau.

On sait qu'en Russie, le passage des rivières est très-dangereux au printems, parce que la fonte des neiges fait des plus petits ruisseaux, d'immenses torrens, et parce que les moyens pour cette navigation sont vraiment misérables. On se sert de deux petites nacelles que l'on joint ensemble, en les attachant à leurs extrémités avec des cordes d'osier. Sur ces nacelles réunies, on pose quelques planches pour placer la voiture. Deux matelots se postent du même côté, et un troisième tient à l'autre bout un mauvais gouvernail. L'eau entre ordinairement par l'intervalle des nacelles, et les fait enfoncer de plus en plus, de manière à ce qu'on ne parvient pas à l'autre bord, sans être complètement mouillé. On use encore de radeaux faits avec des pièces de bois liées ensemble par des branches d'arbres. Une seule traverse retient avec des chevilles, tous les morceaux de ce frêle bâtiment. Des cordes attachées de distance en distance, aident les matelots à résister au fil

de l'eau. S'il ne se trouve pas de cordes, le radeau abandonné au courant, vous jette dans une direction oblique. De toutes les manières on a de l'eau jusqu'à moitié jambe.

Près d'une petite ville nommée Wasilskoe, nous fûmes obligés de passer la Sura, qui se jette à cet endroit dans le Wolga. Toute la contrée, une werste à la ronde, était submergée. On voyait çà et là quelques pointes d'arbres au-dessus des eaux. Pendant l'été, ce passage est facile et court; alors, il nous fallait au moins une heure pour le faire, et encore n'était-ce pas sans danger, d'autant plus que nous n'étions parvenus au bord qu'après un violent orage. Nous fûmes contraints d'attendre long-tems avant d'apercevoir une double nacelle. Enfin nous en entrevîmes une qui revenait. La lenteur avec laquelle nous la voyions marcher, quoiqu'elle ne fût pas chargée, nous mit à même de calculer le tems qu'il nous faudrait pour arriver de l'autre côté. Elle était cependant conduite, contre la coutume, par cinq hommes. Quand ces habiles navigateurs furent près de nous, chacun d'eux nous engagea à ne point nous exposer sur l'eau par le tems qu'il fesait. Tous, d'une commune voix,

assurèrent qu'il était impossible de surmonter la tempête, et nous conseillèrent d'attendre au lendemain; mais le conseiller, que rien n'effrayait, insista pour passer tout de suite. Moi-même qui ai une peur insurmontable de l'eau, je joignis mes instances aux siennes : il semblait que je voulusse braver le destin, et lutter contre de nouveaux malheurs. Les matelots obéirent; la passe du courrier leur en imposait l'obligation. Ce ne fut pas sans faire mille signes de croix, sans dire à plusieurs reprises, *Gospodin pomilu :* Dieu, ayez pitié de nous! Mais enfin ils quittèrent le rivage.

Dans le commencement, la navigation était tranquille et sans obstacle : nous voguions à l'abri d'une langue de terre, et la tempête avait moins de prise sur nous. Tout changea, quand nous l'eûmes dépassée, et que nous nous trouvâmes au large; le vent nous attaqua avec fureur, et s'engouffra jusques dans ma voiture. Malgré les rames, le gouvernail et les efforts redoublés de l'équipage, nous ne cessâmes pas de dévoyer, et de nous diriger vers une touffe de branches qui était encore éloignée de nous. Le pilote criait de toutes ses forces après ses matelots; ceux-ci ramaient

à tour de bras. C'était vainement : nous approchions toujours du bouquet de bois tant appréhendé. Je ne concevais pas d'abord pourquoi le pilote craignait si fort cette rencontre, car je pensais que dans tous les cas on ne pouvait qu'échouer, et non pas se noyer. Nous étions si près de la ville, que les secours ne pouvaient nous manquer. Je revins bientôt de mon erreur : lorsque la tempête nous eût jetés sur ces énormes branchages, je reconnus que c'était le sommet de grands arbres, et que dans cet endroit, la plus longue perche ne pouvait toucher le fond.

Que faire alors ? La grande quantité des feuilles à l'ombre desquelles nous nous trouvions, nous garantit un moment des fureurs de l'aquilon ; mais le froissement de nos nacelles contre mille gros branchages, ne fit qu'ajouter à nos craintes et à nos dangers. Notre vaisseau, en deux portions, n'était lié que par des cordes d'osier ; si le lien se brisait par ce frottement, la voiture tombait nécessairement dans l'eau, ainsi que tout ce qu'elle contenait, et nous autres n'avions que le tems de nous jeter à droite et à gauche dans la nacelle qui ne serait pas engloutie, pour

y courir de nouveaux risques. Toutes ces suppositions ne se réalisèrent pas ; mais un danger d'une autre espèce nous menaça plus cruellement encore. Une des deux nacelles se trouva portée par le battement de l'eau sur la branche la plus élevée, et y resta prise, de manière que l'autre nacelle fut tout-à-fait penchée vers l'eau, et que les vagues ne tardèrent pas à y entrer. Les quatre chevaux qui étaient sur notre pauvre bâtiment, pouvaient à peine se tenir : se sentant glisser, ils commençaient à devenir inquiets. En vain nous nous tenions tous après la voiture ; nous nous regardions comme certains de périr. Le conseiller vit alors que c'était le moment de déployer son audace : quoique tremblant et pâle, ainsi que le courrier, il s'arma d'une longue perche ferrée, l'appuya contre l'arbre le plus près. Après avoir fait quitter les rames et le gouvernail à tous les matelots, pour qu'ils se munissent aussi de perches propres à prévenir le chavirement, il poussa de toutes ses forces, et parvint à remettre la nacelle au niveau de l'autre. Moi, trop faible pour donner le moindre secours, j'avais à peine assez le courage de me cramponner aux roues de ma voiture. A la secousse

que fit la nacelle en retombant, je me crus englouti, mais je ne jetai pas le moindre cri, je voyais la mort avec un sang-froid inconcevable.

Quand ce premier danger fut passé, il nous resta toujours l'embarras de sortir du milieu de ces arbres. Les matelots, excités par le conseiller qui leur donnait l'exemple, redoublèrent d'efforts; mais ils ne purent parvenir à nous remettre au large. Toutes les forces étaient épuisées, l'espoir détruit, le courage perdu; enfin nous étions dans la plus affreuse position, sans qu'il nous fût possible de nous en tirer : il fallait se résoudre à périr, et je me soumettais à la volonté du sort. Tout-à-coup nous aperçûmes une nacelle montée par quatre hommes, qui venaient à notre secours. On nous avait aperçus de la ville, et l'on envoyait nous sauver la vie. Dès que les quatre hommes nous eurent abordés, ils attachèrent leur nacelle aux nôtres, et nous remorquèrent; à force de rames, ils nous firent sortir de notre prison, et nous arrivâmes à l'autre bord sains et saufs, après trois heures de fatigues.

S'il m'était permis de plaisanter sur de pareils événemens, je pourrais dire comme

le prince *Tamino* dans *la Flûte enchantée* : J'ai traversé l'eau et le feu pour être initié dans les mystères de la Sibérie ; car après cette scène sur un rapide torrent, j'arrivai la nuit suivante à un bois tout en feu, qui ne laissait aux voyageurs qu'un chemin très-étroit. Ordinairement la grande route ne présente aucun danger, parce que les flammes ne la couvrent pas ; mais celle-ci ne laissait point d'intervalle, il fallait passer au milieu de cette forêt enflammée.

D'abord, la perspective de ce bois m'offrit à quelque distance un tableau vraiment admirable. Rien ne sembla plus beau que la cime des pins qui, par leur prodigieuse hauteur, paraissaient vouloir éclairer la voûte céleste. La chute de ces arbres orgueilleux fesait jaillir mille étincelles qui variaient la couleur des flammes. Que n'étais-je peintre en ce moment ! je n'eusse pas perdu un coup d'œil aussi étonnant. Mais je n'étais qu'un simple observateur ; bientôt je ne fus plus qu'un pauvre voyageur, et cette vue superbe n'eut plus aucun charme pour moi, quand je me trouvai forcé de parcourir cet enfer terrestre. Les plus grands arbres bordant la route, étaient couchés les uns sur les autres, et se

croisaient au milieu du chemin. Il fallait que nous passassions sous ce portique enflammé. Je me rappelle encore avec étonnement, avoir vu plusieurs arbres hauts de quarante pieds à prendre de leurs racines, brûlés intérieurement, et qui semblaient n'avoir pour se soutenir que leur écorce encore intacte. Ces pins menaçans pouvaient s'écrouler au moment de notre passage: néanmoins nous avançâmes avec audace; mais les chevaux effrayés s'arrêtèrent tout-à-coup. Je cherchai la cause de leur frayeur : ils se trouvaient devant un arbre qui traversait la route, et dont les branches en feu barraient le passage. Quel parti nous restait-il à prendre? Il était plus dangereux de nous arrêter que de continuer notre route. Nous excitâmes donc les chevaux, et nous les forçâmes à s'élancer sous les branches les moins épaisses. L'espace que nous parcourûmes ainsi, fut au moins de mille pas. J'ai bien vu brûler des forêts, mais jamais d'aussi près : aussi la frayeur que je ressentis, me porta à demander pourquoi l'on ne prenait point de précautions contre ces incendies. J'appris que, vû l'immensité des forêts qui couvrent ces contrées, et dont on ne voit pas la fin, loin d'être fâché d'un

pareil événement, on s'en réjouit, parce que c'est un moyen d'éclaircir le pays.

Après ces eaux débordées, et ces forêts enflammées, nous traversâmes Wolodimer et Nischneï Nowogorod. Si l'on n'avait pas déjà fait d'excellens voyages en Russie, on exigerait de moi une description de ces villes: cependant je ne pourrais la donner, puisqu'il m'était impossible de les observer.

Un matin, après avoir passé la nuit dans un village, pendant que l'on se disposait à atteler les chevaux, j'entendis la cloche d'une kibitke de poste qui paraissait venir de Moscou. Un paysan qui était monté sur une haie pour voir de loin, s'écria : « Un courrier » ! A ce mot je restai immobile ; ensuite un tremblement se fit sentir dans tout mon corps. La cloche approcha de plus en plus ; bientôt la kibitke parut : c'était effectivement un courrier, mais il conduisait aussi un malheureux en Sibérie. Cet exilé me parut d'un certain âge : enveloppé dans une robe de chambre, la tête couverte d'un bonnet de nuit, il avait un air respectable. Je vis avec douleur, lorsqu'il descendit de la kibitke, qu'il était chargé de chaînes ; je le plaignis encore bien plus, quand j'appris que c'était

un lieutenant-colonel de Rœsan, honnête homme, époux et père comme moi, qui, pour quelques propos avec le gouverneur, avait été arraché de son lit, enchaîné et jeté dans une voiture, sans qu'on lui donnât le tems de prendre du linge et quelques habits. Les pieds de ce pauvre vieillard étaient enflés par le poids de ses fers, et sa figure annonçait un homme très-malade. Il avait pour l'accompagner, un bas-officier et un officier de police de Kasan, qui était Grec de naissance, et qui savait parfaitement l'italien. Ce conducteur était du moins instruit, éveillé, et fesait son possible pour adoucir le sort de son prisonnier : il desirait lui ôter les chaînes (1) que mon conseiller m'eût mises avec plaisir. Sa gaîté me plut ; je demandai la permission de m'entretenir avec lui ; elle me fut accordée : rare faveur ! Il fallait qu'il eût fait une vive impression sur le cœur du conseiller, et qu'il lui eût convenu. Cette grace était d'autant plus remarquable, que nous fûmes obligés de parler ensemble une langue qu'il ne comprenait pas. Quoique je susse à peine l'italien, j'éprouvai un plaisir

(1) Il les lui ôta par la suite.

inexprimable de pouvoir causer avec un être au moins raisonnable : depuis trois semaines j'avais vécu avec des hommes si ignorans !

Après cette rencontre, nous fîmes presque toujours route ensemble ; et si nous nous séparions un moment, nous nous retrouvions bientôt. Le lieutenant-colonel me parut un homme sage et courageux, qui supportait ses maux avec beaucoup de fermeté ; il était plus heureux que moi avec son conducteur ; mais son sort était moins doux que le mien, du côté des nécessités de la vie : il était dépourvu de tout, et n'avait eu que le tems de cacher une somme d'argent, dont il lui était impossible de profiter en route, pour faire achat d'habits et autres objets indispensables. Ce compagnon d'infortune, présent à mes yeux, me fit une grande impression. Je pris exemple sur sa résignation ; je résolus même de l'imiter, d'en faire un ami de voyage ; et aussitôt je lui offris, avec le plus grand plaisir, du sucre et du thé que j'avais en réserve. Comme il me souriait avec reconnaissance pour de pareilles bagatelles ! il était toujours sur le point de me parler et de commencer un entretien avec moi ; mais cette consolation nous était interdite à tous deux.

Environ à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix werstes avant Kasan, nous vîmes une merveille de la nature que je ne puis m'empêcher de faire connaître : c'était un homme de cent trente ans. Son fils en avait plus de quatre-vingts, et n'en paraissait pas cinquante. Il avait une quantité innombrable de petits-fils et d'arrière-petits-fils. Quand nous arrivâmes au lieu qu'il habitait, nous le trouvâmes couché sur un vieux matelas, la tête appuyée sur un mauvais oreiller ; il avait presque perdu la vue, mais il n'était pas impotent ; il allait encore lui-même dans les bois, pour chercher des écorces d'arbres, avec lesquelles il se fesait des souliers. Ce qui me frappa le plus dans ce respectable vieillard, ce fut la fraîcheur de ses mains, qui n'étaient ni décharnées, ni ridées, comme le sont même ordinairement celles d'un sexagénaire; elles étaient potelées et très-unies. Dès qu'il entendit que des étrangers arrivaient chez lui, il demanda sa robe de chambre, afin de se lever, et de pouvoir me céder son lit. Je voudrais en vain exprimer combien une pareille attention, à cet âge, me toucha vivement. Un homme né en 1670, un homme plus vieux que moi presque d'un siècle entier, voulait me donner son

lit, et préférait coucher par terre, plutôt que de manquer aux devoirs de l'hospitalité ! Comme ses paroles ont pénétré dans mon cœur ! La vieillesse complaisante et sensible est encore un des beaux âges de la vie. Non, jamais je n'avais vu un homme qui m'eût causé une émotion aussi douce ! Sa tête vénérable captivait, enchaînait mes regards, au point qu'il m'était impossible de ne pas la fixer. Avec quel plaisir j'eusse appris tous les détails de sa longue vie ! et avec quelle avidité j'eusse reçu ses instructions sur la manière d'exister qui l'avait conduit dans un âge si avancé ! Mais je savais si peu la langue russe ! Je ne pus obtenir de lui que ces deux réponses : « J'ai bu de l'eau-de-vie très-rarement, et je me suis marié tard ». Je regrettai bien, quand nous fûmes partis, de n'avoir pas pris de plus longs éclaircissemens.

Nous atteignîmes bientôt l'avant-dernière station de Kasan. Là je fis une rencontre qui me fut bien agréable. Je trouvai le général Mertens, Allemand de naissance, que j'avais connu autrefois. Il se rendait à Perme, dont il venait d'être nommé vice-gouverneur ; il allait, comme nous, être obligé de passer le Volga, qui était débordé au loin dans le pays.

Fort heureusement ce passage dura quelques heures. C'était le premier compatriote avec qui je pusse m'entretenir des jours d'un bonheur passé, et qui daignât s'intéresser à mes peines présentes. Le conseiller avait servi autrefois sous ses ordres; il n'osa donc, par égards et par respect, s'opposer à notre conversation, encore moins la troubler. J'appris du général Mertens bien des choses qui se passaient dans le grand monde, et qui n'étaient rien moins que consolantes. Il se plaignait aussi du sort qu'on lui réservait. Malgré son rang de vieux général-major, il me dit avoir été placé dans l'état civil sans le savoir, et sans le desirer; qu'on l'envoyait, malgré lui, à Perme, distant de deux mille lieues de Saint-Pétersbourg. « Le poste de vice-gouverneur, ajouta-t-il avec chagrin, loin d'être un avancement, est plutôt une espèce de dégradation. Mais ce n'est pas encore là ce qui m'afflige le plus; c'est d'avoir laissé à la capitale ma femme et mes enfans : voilà le premier motif de ma douleur ». Sa tendresse réveilla la mienne. Il vit bien dans mes yeux pleins de larmes, que c'était aussi ma plus grande peine. Je finirai promptement son histoire, en disant, qu'après m'avoir quitté avec les témoignages

du plus vif intérêt, il se rendit à Perme; que là son exil ne dura pas long-tems, puisqu'il trouva dans cette ville un brevet de nomination à la place de gouverneur de Twer, qui est à quelque distance de la belle ville de Moscou. C'est un des gouvernemens les plus honorables et les plus doux des provinces russes. Outre qu'il donne de bons appointemens, on peut y faire venir sa famille; et le général Mertens n'avait plus rien à desirer. Il est vrai que cette nouvelle lui arrivait singulièrement. Aller à Perme, pour y recevoir l'ordre de revenir prendre possession du gouvernement de Twer! Qu'importe? il alla *per aspera ad astra.* Et plût au ciel que l'empereur m'eût fait conduire de Mittau à Saint-Pétersbourg, en traversant la Sibérie! avec quel plaisir j'eusse chassé de ma mémoire le souvenir de mes souffrances et de mes douleurs!

Nous n'arrivâmes que tard à Kasan. Nous évitâmes, comme de coutume, toutes les auberges, et je ne pus rien voir de ce qu'il y a de remarquable dans cette ville. Le conseiller avait encore là un ancien ami, chez lequel il nous fit descendre. Ce fut à trois werstes de Kasan, dans ce que l'on nomme communé-

ment le faubourg Tartare, que nous allâmes nous loger, chez le lieutenant Justifei Timofeitsch, homme âgé de cinquante ans, et aussi humain que sensible. Il était marié, mais n'avait point d'enfans. Il se trouva fort honoré de l'amitié du conseiller, et se recommanda à tout moment à sa protection. Il me parut n'être point riche : aussi acceptai-je avec une extrême reconnaissance, toutes les marques de compassion qu'il me donna. On ne peut se faire une idée avec quel empressement et quelle bonne volonté M. Justifei et sa femme nous offraient tout ce qu'ils avaient, tout ce qu'ils soupçonnaient que nous dussions desirer. Que n'avais-je un estomac comme Alexandre Schulkins, pour goûter de tous les mets, ou plutôt pour les faire disparaître ! j'eusse mangé avec d'autant plus de voracité, qu'à nos dernières stations avant cette ville, nous nous étions trouvés dans des villages occupés par les sales et grossiers Tscheremisses, Tchouwâsches et Wotiaks. Ces vilaines gens refusent l'hospitalité, n'ont jamais rien à donner, et ne vous invitent pas même à vous reposer. Ils font bien : leurs habitations sont si dégoûtantes, que personne n'y voudrait entrer. Mais quoique je n'eusse

rien mangé chez eux, j'avais toujours l'estomac aussi faible; mon appétit était aisé à satisfaire. Je ne pouvais prendre ce que M. et madame Justifei servaient tour-à-tour. Le matin, du café avec du pain blanc et du beurre frais; une heure après, des pirogues (espèce de petits pâtés de viande); deux heures après, de l'eau-de-vie, des poissons marinés, des saucissons, et autres choses semblables : ensuite un dîner composé de quatre pièces de résistance; à trois heures, du café et du zviébach; à cinq, du thé avec toutes sortes de pâtisseries; enfin, le soir, un souper splendide. Je laisse à penser ce que disaient mes deux conducteurs. Quelle jouissance pour eux pendant cette journée! comme ils mangèrent! comme ils dévorèrent! Leur estomac ressemblait à une tête de mulot avec deux grosses joues : ils fesaient, comme lui, leurs provisions pour plusieurs jours. Quand ils eurent bien goûté les charmes de ce repas, je leur demandai à me coucher. Pour la première fois, j'eus un bon lit; j'y dormis un peu. Ce séjour m'eût beaucoup délassé, si je n'eusse été contrarié tout le jour par une grande quantité de Trakanen (1). Ces insectes que renfer-

(1) Blatta orientalis.

mait cette seule chambre, étaient innombrables. Je n'en avais jamais vus, et je crois qu'il était impossible d'en voir davantage, même dans la plus mauvaise cabane de paysan. Ils couraient par milliers le long des murs, sur le plafond; et dès que l'on apportait de la lumière, ces milliers se multipliaient en millions. Un morceau de pain laissé par mégarde, en était couvert dans l'espace d'un instant. Il fallait éloigner des murs la table sur laquelle on voulait manger ou boire, car il était difficile qu'on pût y rester. Souvent, malgré ces précautions, on voyait tomber sur soi ceux qui étaient aux plafonds. Ils ne gênent pas quand on dort : mes rideaux en étaient couverts ; je ne m'en sentis point piqué.

Pendant ces deux jours que nous séjournâmes à Kasan, ou plutôt dans le faubourg Tartare, j'eus occasion d'envoyer à la poste une petite lettre pour ma femme. Lorsque toute espèce d'écriture m'était sévèrement défendue, on sera peut-être curieux de savoir comment je pus me procurer ce qu'il fallait pour écrire : je le dus au conseiller, qui avait permis à Moscou que le courrier m'achetât un crayon. Je lui avais donné pour

prétexte, que je voulais prendre note de l'éloignement des stations entr'elles. Il m'avait aussi accordé la grace de me faire acheter un Vocabulaire en deux volumes *in-4.*, dont je dis avoir besoin pour apprendre la langue russe. Ces deux livres étaient imprimés sur bon papier, et avaient en bas de chaque page, un grand espace de blanc. Ce fut là-dessus que je projetai d'écrire tout ce qu'il me viendrait dans l'idée pour un Mémoire que je voulais adresser à l'empereur. Profitant de tous les momens où le conseiller n'était pas près de moi, je mis à profit plusieurs heures pendant lesquelles il fesait raccommoder ma voiture. Le conseiller se disait un habile homme en charronnage, et ne quittait pas l'ouvrier que les réparations ne fussent bien faites. De cette manière je parvins à écrire beaucoup de choses sans être remarqué; mais, où je composais plus tranquillement, c'était dans mon lit, quand mes rideaux étaient fermés, et que l'on me croyait bien endormi. Ce travail me semblait indispensable, non-seulement parce que je me méfiais qu'il me fût possible d'écrire de Tobolsk aussi librement que le conseiller me l'avait dit, mais encore, parce qu'en cas de défense,

j'espérais trouver l'occasion, par l'entremise d'Alexandre Schulkins, d'envoyer mes brouillons à ma femme : elle les eût fait mettre au net, et parvenir à leur destination.

Malgré ce travail, le tems me paraissait encore long. Arrivé dans les lieux où nous changions de chevaux, et où mes conducteurs voulaient se reposer, je ne savais que faire, je passais la plupart de mes momens à la fenêtre ; alors, seulement, je considérais avec attention tout ce qui se présentait à ma vue. Un jour, je remarquai une jeune et jolie femme, épouse d'un vieux Tartare qui demeurait au-dessous de notre chambre. Cette aimable beauté me donna un instant de récréation. Ce n'était ni ses charmes, ni sa jeunesse qui fixèrent mon attention, mais les coutumes du pays qui étaient entièrement nouvelles pour moi. Une fille ou une femme tartare doit, sitôt qu'elle aperçoit un homme, prendre la fuite ou se couvrir le visage. Ma jeune voisine était obligée d'aller souvent chercher quelque chose dans son garde-manger, de l'autre côté de la cour, précisément devant ma croisée. Après y avoir fait ce qu'il était nécessaire qu'elle y fît, elle regardait, avant de sortir, si je pouvais la

voir; et dès que j'étais à la fenêtre, elle se reculait vivement, mais plutôt, je crois, pour piquer ma curiosité, que pour se conformer à ses usages. Je m'amusais de son embarras simulé, et je restais à ma croisée le plus longtems possible; alors, feignant une vive impatience, et paraissant forcée de sortir de sa captivité, elle se cachait le visage avec un linge si petit, que je pouvais voir une partie de ses traits. Quand elle n'avait point de linge, elle se servait de ses deux mains, qui étaient aussi trop petites pour ne rien laisser apercevoir; enfin, si elle avait les mains embarrassées par quelque fardeau, elle prenait un coin de son fichu; et si elle couvrait bien son visage, elle découvrait sa gorge. Je n'oublierai jamais le moment où, tenant quelque chose dans ses mains, elle traversait la cour, le visage couvert et la gorge nue: la friponne fit exprès de laisser échapper une partie de ce qu'elle portait, afin de pouvoir se baisser. On conçoit que, dans cette position, le fichu ne cachait plus ni la figure ni la gorge. Il est impossible de réunir plus de pudeur en apparence avec plus de coquetterie. Si cette jeune femme n'eût pas attiré mes regards dans ces instans où mon ame ne me

laissait aucun motif de plaisir, l'art séduisant qu'elle mettait à se faire admirer, m'eût beaucoup réjoui. On voit par ce trait, qu'il n'est pas de pays où les charmes ne donnent un grain de vanité. Qui croirait trouver dans le fond d'un village tartare, les calculs de nos coquettes des grandes villes? C'est donc la nature qui porte le sexe à ces petites glorioles : ce défaut, si c'en est un, me semble bien excusable.

Déjà la rencontre du lieutenant-colonel de Rœsan m'avait causé une émotion dont je n'étais revenu qu'avec peine. Le bruit de la cloche m'avait fait espérer qu'on venait me délivrer, et j'avais été trompé d'une manière bien cruelle. Fallait-il que le destin, jaloux de me tourmenter, recommençât une pareille scène! Au moment que nous allions partir de Kasan, lorsqu'on attelait les chevaux, et que nous fesions nos adieux à notre respectable hôte, Alexandre Schulkins, qui se trouvait à la fenêtre, s'écria tout-à-coup : « Un courrier du sénat! » Et aussitôt il l'appela par son nom, et lui dit : « Qui cherches-tu? — Toi. » A ces mots je courus moi-même à la fenêtre, et je vis le courrier accompagné d'un commis de la poste. Cet aspect me fit une révolution

que je ne saurais peindre. J'étais tremblant et tout-à-la-fois dans l'ivresse ; je voyais, mais n'entendais rien. Tout le monde s'empressait de voler au-devant du nouveau venu : je voulais faire un pas, je n'en eus point la force ; mais un rayon d'espérance pénétra plus que jamais dans mon cœur. Un courrier du sénat qui nous cherche ! me disais-je..... un commis de la poste lui montre notre demeure ! que veut-il ? .... qu'apporte-t-il ?.... Dans tous les cas, sa commission ne peut que me regarder.... Que vais-je donc apprendre ?

Hélas ! ce courrier n'avait rien à dire qui me concernât. Il accompagnait deux sénateurs qui se trouvaient en voyage pour visiter le gouvernement de Sibérie. Ayant appris notre séjour à Kasan, il brûlait d'embrasser son camarade Schulkins. Cette seconde épreuve que le sort me fesait éprouver, me fut encore plus sensible que la première. Les probabilités de ma délivrance avaient été plus fortes cette fois ; et en raison de cela, mes pressentimens avaient été plus vifs. Que l'on juge de ma douleur quand je fus détrompé ! Plusieurs heures s'écoulèrent, sans que je pusse revenir de mon trouble, ni

arrêter mes larmes. Je ne sortis de cette nouvelle angoisse, que pour prier mes conducteurs de hâter notre route. Jusques-là, l'espoir d'être rappelé par un courrier extraordinaire, m'avait fait chercher tous les moyens de retarder ce voyage ; mais, dès que je ne fus plus bercé de cette chimère, je préférai d'arriver promptement au lieu de ma destination. Deux motifs m'entraînaient à ce desir : le premier, d'être enfin assuré du terme de mon exil ; le second, de pouvoir écrire à l'empereur et à ma femme.

Nous quittâmes Kasan le 29 mai ; nous trouvâmes, malgré la chaleur qu'il fesait depuis quelque tems, beaucoup de neige dans les bois. La distance de Perme à Kasan est de six mille werstes environ, et le chemin est toujours garni de forêts affreuses : à peine y trouve-t-on un misérable village, de quatre werstes en quatre werstes. Quoique cette route soit large et droite, elle a le désagrément d'être très-marécageuse ; l'épaisseur des arbres offre aux voyageurs l'image horrible d'un désert, et ce spectacle déchire leur ame.

Nous rencontrâmes ici, pour la première fois, de grandes troupes d'exilés, qui, enchaînés deux à deux, allaient à pied, soit à

Irkutzk, soit aux mines de Nertschinski. Il se trouvait parmi ces malheureux, quelques jeunes filles. Toute la troupe était accompagnée par des paysans, moitié à pied, moitié à cheval. Ces exilés sont souvent plus de six mois en route. Leur garde est changée à chaque village. Ils nous demandèrent la charité, que nous leur donnâmes de bon cœur. Hélas! quoique je passasse à côté d'eux dans une bonne voiture, ma position n'était-elle pas aussi cruelle que la leur? A cela près, de quelques commodités de la vie, n'étais-je pas exilé comme eux? D'ailleurs, la juste mesure de nos peines nous est donnée par notre ame, et la mienne me fesait croire que j'étais le plus infortuné des hommes.

L'aspect de ces victimes, les épaisses et ténébreuses forêts, les chemins affreux, le récit des meurtres cruels commis dans ces déserts, tout devait augmenter ma douleur et mon effroi; mais je fis mes efforts pour me distraire de pensées qui eussent redoublé mes souffrances. J'imaginai de beaux et sublimes projets. Je m'occupai à chercher s'il ne serait pas encore quelque moyen de fuite. Je mis à contribution l'amour et l'espérance. Quelle était mon idée de songer à l'amour,

dans ces lieux de barbarie et de férocité? Quel était mon aveuglement de courir après un rayon d'espérance, à travers ces sombres feuillages qui ne laissaient pas même percer un rayon de soleil? N'est-il donc pas d'obstacle pour l'imagination? Non, il n'en est point. Je le sentis dans ce moment: je me mis en idée à comploter avec ma Christel, pour qu'elle m'aidât à fuir de Sibérie. Je lui confiais mes projets, je lui en détaillais l'exécution; je me reposais sur son adresse, sur ses mystérieux détours. Elle m'assurait que la réussite n'était point douteuse, et je me trouvais au comble de la joie. Je lui fesais mille caresses, pour prix de l'empressement qu'elle avait mis à venir me retrouver. Croirait-on que ce dessein, d'abord purement idéal, fut, un moment après, le sujet de sérieuses réflexions, qui ne tendaient à rien moins qu'à une exécution réelle?

Au milieu de toutes ces rêveries, nous arrivâmes à Perme sans accident. Le conseiller n'avait là aucune connaissance chez laquelle il pût nous mener; et commençant à perdre peu-à-peu la crainte d'une nouvelle fuite, il nous fit descendre chez un horloger qui tenait une espèce d'auberge. Cette ville de Perme

est un misérable endroit ; mais nous fûmes bien chez l'horloger Rosemberg, natif de Riga. Cet homme avait été autrefois au service du prince Biron, qui fut exilé. Le conseiller qui me laissait souvent seul chez lui, avait oublié, en sortant, de fermer ma cassette. Je profitai de son oubli pour séparer cent roubles de ce qui restait de mon argent comptant, et je les serrai avec soin, comme si j'eusse prévu que mon conducteur allait faire une dernière sortie sur ma pauvre bourse. En effet, une heure après que j'eus pris cette précaution, il me demanda de l'argent. Je le refusai nettement ; il témoigna la plus grossière humeur, laissa échapper mille paroles dures, et finit par me menacer de faire des rapports désavantageux sur mon compte. La crainte qu'il ne se vengeât de cette manière, me força de lui céder ; mais je lui dis, quand ma cassette fut ouverte : « Voyez, il ne me reste plus que cent dix roubles : c'est bien peu pour un homme qui aura mille besoins dans un lieu étranger, et qui n'aura aucune autre ressource, jusqu'à ce qu'il ait écrit dans son pays. Je veux bien cependant partager encore avec vous ce qui me reste, mais c'est pour la dernière fois. Voilà cinquante roubles ;

je ne puis vous en donner davantage : si vous n'êtes pas content, faites contre moi tel rapport qu'il vous plaira ; je saurai de mon côté porter aussi mes plaintes quelque jour, et nous verrons qui des deux l'on désapprouvera. » Ces derniers mots parurent lui déplaire extrêmement, et même le rendre honteux ; mais il n'en prit pas moins mes cinquante roubles. Je gagnai, à lui avoir parlé aussi sèchement, qu'il ne me fut plus à charge sous ce rapport : au reste, il parut adopter la coutume contraire des mariniers. Ceux-ci sont ordinairement très-malhonnêtes dans le commencement du voyage, et se radoucissent, sont plus polis, à mesure qu'ils approchent du port. M. le conseiller devint plus déplaisant, plus haïssable, plus cruel, à proportion que nous approchâmes du terme de notre route. Apparemment qu'il ne craignait plus que, lassé de ses vexations, je cherchasse à lui échapper. Je vais donner encore un trait qui prouvera le plaisir qu'il avait de me contrarier dans les choses les plus simples. La punition suivit de près sa cruauté. Ce fut du moins une consolation pour moi.

Un soir, n'importe à quelle station de Perme, nous vîmes éclater un violent orage,

Au moment où l'on changeait de chevaux, le tonnerre gronda si fort, les coups devinrent si multipliés et si effrayans, que je priai le conseiller d'attendre pour partir, que l'orage fût cessé. C'était faire une demande à laquelle tout homme sensé se fût rendu : il me refusa. Je le suppliai de rester seulement une petite demi-heure où nous étions ; il voulut partir. Je lui représentai le danger que nous allions courir, soit parce que nous étions obligés de traverser une forêt, soit parce que les chevaux seraient trop mouillés, soit enfin parce que notre voiture était couverte d'une grande quantité de fer qui pouvait attirer la foudre sur nous. Il se mit à rire, et me répondit que c'étaient des contes d'écoliers. En vain je l'assurai que tout voyageur surpris par un orage, avait la précaution de descendre de voiture, et de s'arrêter même en plein champ, plutôt que de continuer sa route : il rit encore plus, et me dit que j'étais un enfant de croire pareilles choses. Je n'eusse pas dû me fâcher contre un tel sot, mais je ne pus me contenir. Seulement au lieu d'insister encore pour attendre la fin de l'orage, je sautai dans ma voiture, en lui disant : « Si la foudre tombe sur moi, j'ai moins à perdre que vous ; » et

j'achevai tout bas : « La vie est tout pour lui, puisqu'il n'a rien à attendre après. »

Nous nous mîmes donc en route : les coups de tonnerre devenaient toujours plus forts. Environ à deux werstes de la station, nous parvînmes à une lande couverte de petites broussailles, qui du côté droit du grand chemin était toute enflammée. L'aspect d'un tel incendie se distingue facilement de celui d'un bois tout en feu. La flamme court, rampe, serpente sur la terre, tantôt doucement, tantôt vîte ; elle s'élance de tems en tems vers le ciel : ensuite elle redescend, couve, sans se montrer, jusqu'à ce qu'elle ait rencontré une autre place où l'herbe haute et desséchée lui fournisse un nouvel aliment. Nous n'avions autre chose à craindre dans cet embrâsement, que les nuages d'une épaisse fumée ; mais l'aspect en était effrayant. A droite, cette lande toute en flammes ; à gauche, le ciel tout en feu : c'est ainsi que nous allâmes pendant plusieurs werstes, jusqu'à ce que nous eûmes atteint un bois de pins très-élevés, et de bouleaux bien épais, qui heureusement n'était pas très-étendu. Nous l'eûmes bien vîte traversé, et nous trouvâmes, en le quittant, de grandes eaux dé-

bordées qui interceptaient le passage jusqu'au village prochain. Il y avait bien un radeau tout prêt pour y aller, mais il était vide. La crainte de l'orage avait sans doute forcé les matelots à se retirer dans quelques maisons de l'autre côté. L'inondation était d'une telle largeur dans cet endroit, que nous fûmes obligés d'appeler et de crier long-tems avant que l'on nous entendît sur l'autre bord.

Enfin une nacelle conduite par un seul homme, osa braver les flots irrités. Je crus qu'elle n'arriverait jamais jusqu'à nous. Le malheureux qui la guidait, se trouva épuisé de fatigue quand il nous eut rejoints, et ses forces furent insuffisantes même pour remorquer le frêle bâtiment snr lequel nous allions monter. Cependant nous étions résolus à passer. Nous lui dîmes d'approcher le radeau jusques au rivage; il nous déclara qu'il lui était impossible de le pousser tout-à-fait au bord, parce qu'il le ferait entrer dans la vase, et qu'il serait très-difficile de l'en retirer. Il nous dit que nos chevaux, qui étaient au nombre de cinq, et qui paraissaient vigoureux, pouvaient bien conduire la voiture. Nous eûmes la sottise de le croire, et nous suivîmes son conseil. Les roues entrèrent dans l'eau jus-

qu'à l'essieu ; quatre des chevaux arrivèrent heureusement jusqu'au radeau; mais le cinquième, un des limoniers resta les pieds de derrière dans la vase, tomba sur le côté, et ne put se débarrasser : les cris, les coups de fouet furent inutiles. Plus on fesait d'efforts, plus la voiture penchait, plus le radeau sur lequel tiraient les quatre autres chevaux, menaçait de s'engloutir. Mes conducteurs, avant tous ces embarras, étaient sortis de la voiture ; mais moi, retenu par une malicieuse audace, j'avais voulu y rester. Cependant, lorsque je vis quels dangers je courais, et que la mauvaise corde d'écorce qui retenait le radeau au rivage, pouvait être facilement rompue par les secousses multipliées des chevaux, je trouvai qu'il était prudent de descendre à mon tour, et de gagner notre bâtiment. Je me mis dans l'eau jusqu'aux genoux pour y parvenir. Dès que j'y fus, le conseiller prit lui-même le fouet à la main, et s'assit sur le siége ; le postillon tira les chevaux par la bride, le courrier les frappa avec un morceau d'écorce d'arbre, le paysan tint la corde de toutes ses forces, pour qu'elle ne pût échapper; et moi, oisif spectateur de tant de travaux, je me réjouissais des peines du conseiller, qui

avait voulu partir malgré mes sages représentations.

Pendant que chacun criait, jurait, se mettait en fureur, le tonnerre continuait de rouler avec fracas, les éclairs semblaient se rapprocher de nous. Bientôt les coups de la foudre devinrent si effrayans, que la crainte d'en être atteint s'empara de moi ; je n'osai plus lever les yeux ; de quelque côté que j'eusse regardé, le ciel couvert d'épais nuages, eût ajouté à la terreur que je ressentais déjà. Le conseiller se mit à rire de pitié, quand il me vit ainsi tremblant ; il bravait la tempête : mais au moment qu'il montrait plus de témérité, un éclair nous aveugla tous, et le feu du ciel tomba sur un bouleau, à trois cents pas de l'endroit où nous étions. Nous devînmes à-la-fois sourds, aveugles et muets par la lumière, le bruit et la frayeur. Mes deux conducteurs et le paysan ne retrouvèrent la voix que pour s'écrier : *Gospodin pomilu !* Le conseiller, pâle et défait, me fit rire à son tour par son immobilité ; le courrier, par sa stupéfaction ; et le paysan, par ses génuflexions : tous les trois ne cessaient de faire des signes de croix. Un moment après, Alexandre Schulkins reprocha au conseiller

l'entêtement qu'il avait montré pour que l'on partît, malgré le danger. Le paysan se plaignit de ce qu'on l'avait exposé à périr, en voulant passer l'eau malgré l'orage. Je mêlai mes plaintes, mes reproches aux leurs, et M. le conseiller ne sut plus à qui répondre. Il était hébété, stupide comme un homme qui sent qu'il a fait une sottise. Sa situation me réjouit beaucoup.

Cependant, après cet éclat de la foudre, l'orage était cessé; bientôt le vent se calma, et le ciel redevint plus clair et plus serein. Alors quelques hommes qui nous aperçurent de l'autre bord, s'empressèrent de venir à notre secours. Ils nous aidèrent à relever notre cheval et à faire entrer la voiture dans le radeau; ensuite nous partîmes. La traversée fut heureuse, et M. le conseiller voulut bien promettre de n'être plus aussi bêtement opiniâtre.

De Perme à Tobolsk, on compte encore plus de neuf cents werstes; mais les chemins sont bien meilleurs, et le pays offre des sites autrement agréables qu'entre Kasan et Perme. On ne rencontre plus de forêts de sapins, mais de jeunes bouleaux : elles sont entrecoupées par des portions de terre ensemen-

cées. Des villages assez grands et bien bâtis, habités soit par des Russes, soit par des Tartares, sont à peu de distance les uns des autres. Pendant les dimanches et les jours de fête, la multitude de gens qu'on voit se réjouir, fait oublier que l'on est dans la Sibérie. Les maisons de la plupart de ces habitans sont aussi plus propres et plus commodes que celles des autres habitans des villages russes. On y remarque dans chacune, outre la chambre qui est occupée ordinairement (*isba*), une autre jolie pièce (*gornitza*), où il y a des fenêtres de pierre spéculaire, ou talc transparent. De plus, on y trouve pour meubles, une table couverte d'un tapis, des bancs commodes, des images de saints bien encadrées, et des verres, des tasses, etc., etc., ustensiles que l'on ne voit pas communément dans les ménages de paysans. Les Sibiriaques paraissent porter l'amour de l'hospitalité à un degré plus haut que les Russes. On peut aisément les distinguer à un dialecte qui leur est particulier.

Mais si cette population paraît nombreuse les jours de fête, parce que tous les habitans sont réunis dans les places publiques, combien elle paraît faible, quand chacun est employé

dans les champs ! On fait quelquefois plusieurs werstes sans rencontrer un seul cultivateur ; et ces campagnes désertes, sans pourtant être incultes, semblent avoir été fertilisées pas une baguette magique.

On observe sur-tout, que les jeunes garçons manquent dans ce pays. Vous voyez un cercle de gens qui dansent avec folie, qui chantent et qui se livrent à toute l'ivresse de la joie ; ce sont presque toutes filles, habillées de rouge, de blanc ou de bleu. La levée des soldats a singulièrement diminué la masse de la population dans la classe des hommes. J'ai vu par-tout beaucoup de femmes et de filles, beaucoup de petits enfans nés depuis le dernier règne, mais très-peu de jeunes gens.

Les paysans se rappellent toujours avec un amour mêlé de respect, leur *Matuschka* : c'est ainsi qu'ils nommaient feue l'impératrice Catherine. Ils ne parlent pas de l'empereur régnant, ou s'ils en causent entr'eux, ce n'est jamais qu'avec une retenue qui provient de la crainte.

On ne rencontre dans le gouvernement de Perme qu'une seule ville d'importance : c'est

Ekatarinenbourg (1). Le conseiller s'aperçut dans cet endroit, que j'avais rempli d'écriture les intervalles blancs de mon vocabulaire. Il fut effrayé à cette vue, se mit dans une fureur horrible, et voulut effacer ce que j'avais écrit; mais je m'y opposai avec une égale fureur. Il me menaça d'en rendre compte au gouverneur de Tobolsk. Je lui dis qu'il était maître de le faire; que ce qui était écrit ne pouvait ni me compromettre, ni me rendre coupable; que rien ne pouvait m'empêcher de faire un mémoire adressé à l'empereur; enfin, qu'il ne devait pas oublier que lui-même, malgré sa sévérité, m'avait permis d'y travailler. Cela dépendra, me répondit-il, des instructions que vraisemblablement le gouverneur a reçues à votre égard. — Ainsi, repartis-je avec vivacité, vous n'êtes pas sûr de ce que renferme le paquet dont vous êtes chargé pour ce gouverneur, ou des ordres qui ont pu lui être envoyés? Vous m'avez pourtant fait les promesses les plus sacrées que vous en étiez instruit. Vous ne savez donc pas si je dois rester à Tobolsk, ou si je dois être conduit encore plus loin? Vos assurances,

(1) Elle est assez connue par ses mines.

je le vois, étaient fausses et perfides. Il demeura interdit un moment; mais ensuite il me jura de nouveau qu'il n'avait pas d'ordre pour me conduire plus loin que Tobolsk. Au milieu de cette dispute, il oublia tout-à-fait mon vocabulaire et mon mémoire, ou du moins il ne m'en parla plus. Pour moi, je ne pus oublier ce qu'il venait de me dire, et je ressentis de nouvelles peines, en raison de mon incertitude nouvelle sur le sort qui m'attendait à Tobolsk.

Nous partîmes d'Ekatarinenbourg pour nous rendre à Tinnen, première ville frontière de la Sibérie. Quarante et quelques werstes avant d'y arriver, nous traversâmes, au milieu d'un bois, les fontières de la province de Tobolsk, qui y sont désignées par quelques poteaux. Le conseiller eut la cruauté de me faire remarquer ces premières indications du lieu de mon exil. Je ne lui répondis rien : un sentiment d'horreur déchira mon ame. Hélas! mon imagination vive et ardente ne suffisait-elle pas pour me persécuter? Fallait-il, par des observations minutieuses et barbares, augmenter l'amertume de mes pensées?

Je me trouvais véritablement en Sibérie, et ce que je rencontrai à la première station,

me laissera toute ma vie le souvenir de mon entrée dans cette province. L'histoire que je vais raconter m'a coûté des larmes bien cruelles ! J'ai besoin de rassembler tous mes esprits pour la redire même aujourd'hui ; elle oppresse encore mon cœur.

Nous étions arrêtés dans un village, pour y changer de chevaux, et pendant qu'on les attelait, nous buvions, dans une auberge, du lait aigre qui nous avait été offert amicalement. J'étais, moi, sur le pas de la porte, trempant mon pain dans ce breuvage. Je vois venir un vieillard de soixante et dix ans, avec les cheveux et la barbe blanche. Il se jette à mes genoux avec une peine infinie, et me demande, avec empressement, si je lui apporte quelques lettres de Réval. A ces mots je fus tellement surpris, que je regardai fixement ce malheureux. Il me répéta : Avez-vous apporté de Réval quelques lettres pour moi ? Je ne pouvais lui répondre. Il pensa que je ne l'avais pas entendu, et allait recommencer encore, lorsqu'une paysanne se mit entre nous deux, et me dit tout bas, en riant : « C'est un homme insensé : toutes les fois qu'un voyageur passe, il se lève de son lit de mort, et vient, ou plutôt il se traîne, ne

pouvant se soutenir même sur son bâton, pour faire la même demande. » Elle nous pria de lui donner à l'instant un morceau de papier; car, ajouta-t-elle, pour le satisfaire et s'en débarrasser, il faut lui lire quelque chose qui ressemble à une lettre : autrement, il pousse des cris lamentables, et ne veut pas quitter la place. Je donnai à cette femme le papier dont elle avait besoin. L'infortuné, qui suivait des yeux tous mes mouvemens, montra les transports de sa joie, au seul aspect de ce qu'il croyait une lettre. La paysanne s'approcha de lui, et feignant de lire, lui dit : « Mon cher mari, je me porte bien; nos enfans sont aussi en bonne santé; nous viendrons bientôt te voir, et nous t'apporterons tout ce que tu peux desirer. » Cette fausse lecture, qu'il avait écoutée avec la plus vive attention, ranima sa vieillesse; il parut moins faible, moins courbé. Le sourire du bonheur vint rafraîchir ses lèvres. Il me fit mille remercîmens, ainsi qu'à la paysanne; et prenant, avec le plus grand soin, la lettre qui l'avait tant charmé, il la porta sur son cœur, l'y pressa tendrement, et promit qu'elle n'en sortirait jamais. Il me raconta ensuite qu'il avait été soldat, qu'il avait servi sur la flotte

à Reval et à Cronstadt, et qu'il avait obtenu sa retraite d'invalide dans le lieu où il se trouvait actuellement; mais il m'apprit, avec une douleur bien intéressante, que depuis le moment de sa retraite, il n'avait plus entendu parler de sa femme et de ses enfans qu'il avait laissés à Reval. Ensuite, il se contrariait lui-même, prétendait qu'il n'y avait pas encore long-tems qu'il en était séparé; il reprit même, avec beaucoup de chaleur, la paysanne qui lui dit que, depuis trente-cinq ans, il vivait loin de sa famille. Quand il fut assis sur un banc, près de nous, le conseiller et le courrier voulurent plaisanter avec lui. Il parut ne faire aucune attention à eux, et se parlait à lui-même, sans qu'il fût possible de rien distinguer. Enfin, il prononça tout haut ces dernières paroles : « Où es-tu maintenant, ma colombe? Es-tu à Reval, à Riga, ou à Saint-Pétersbourg? » Ces mots avaient tant de rapport avec ma situation, ils m'émurent si vivement, qu'à peine eus-je la force de m'éloigner et de me retirer dans la cour de l'auberge. Ah! que de pleurs je versai! Grands dieux! m'écriai-je, est-ce encore un avertissement que je reçois? ce vieillard m'offre-t-il l'image de ce que je puis devenir? serai-je un jour

insensé comme lui ? implorerai-je chaque voyageur, en me jetant à ses genoux ? demanderai-je une lettre avec autant d'instance, sans pouvoir l'obtenir ? et me laisserai-je tromper aussi aveuglément ? Déjà je puis dire comme lui : Où es-tu, ma bien aimée, ma chère épouse ? où êtes-vous, mes enfans chéris, adorés ? Habitez-vous Réval, Riga, Saint-Pétersbourg ? Jamais, jamais je n'ai senti une impression si terrible, si déchirante ! L'image de ce vieillard me suivit par-tout, jusques dans mon réveil. Rien n'afflige un malheureux comme le spectacle d'une infirmité qui peut résulter du supplice de ses propres maux.

Je n'étais pas encore remis de mon trouble, de ma douleur, quand la voiture se trouva prête ; j'y montai en pleurant, et dois-je l'avouer ? je mis une pièce d'argent dans la main de ce pauvre vieillard, au moment de partir. Ce n'était pas certainement pour le consoler : un homme qui, depuis trente-cinq ans, tenait encore à sa femme et à ses enfans, n'avait point un cœur dont l'argent pût soulager les peines ; aussi parut-il tout-à-fait insensible au don que je lui fis ; il ne m'en remercia même pas. Cette indifférence m'attendrit, et ajouta encore à la bonne idée que

j'avais déjà conçue de lui. Nous partîmes. Je cachais mon visage dans mes deux mains; de tems-en-tems des sanglots, que je me forçais d'étouffer, m'échappaient malgré moi. Mes conducteurs, qui ne concevaient pas pour quelle raison je m'abandonnais à ce désespoir, me demandèrent ce qui m'affligeait, et pourquoi je n'avais pas mangé à l'auberge; je ne leur répondis rien : leurs cœurs ne m'eussent pas compris; et peut-être j'eusse eu la douleur de voir tourner en dérision ma trop juste sensibilité.

Cette aventure était pour ma bienvenue en Sibérie. Toujours déchiré secrètement par cette douloureuse épine, j'arrivai à la dernière station avant Tobolsk. Les rivières d'Irtick et du Tobol avaient inondé tout le pays dans un espace de quelques werstes. Nous fûmes obligés de laisser là notre voiture, d'empaqueter tous nos effets sur une petite nacelle, et de faire le reste du voyage par eau. L'air était tranquille, mais brûlant. Nous voguâmes assez vîte. Pendant ce tems, mes conducteurs s'endormirent, et je crus qu'ils le fesaient exprès pour n'être pas obligés de répondre à mes nouvelles questions; car, plus j'appro-

chais de Tobolsk, plus je doutais que ce fût là le lieu de mon exil.

Après trois heures de navigation, j'aperçus, à une distance d'environ une demi-werste, cette ville qui devait être ma prison. Tobolsk est bâti sur les rocs escarpés de l'Irtick; son aspect a quelque chose de pittoresque, à cause de la multitude des clochers : son côté remarquable est principalement la partie haute, qui présente aux regards la citadelle et l'ancienne demeure du gouverneur. Ce château a été presqu'entièrement détruit par un incendie, mais il offre encore quelque chose d'imposant. Ici mes conducteurs se réveillèrent, et je vis bien quelle différence existe entre un cœur grossier, qui l'est par la simple nature, et celui qui l'est par méchanceté. Dans ce moment Alexandre Schulkins différa beaucoup du conseiller; celui-ci s'abandonna à tous les transports de sa joie, dès qu'il vit Tobolsk. Il ne cessa de plaisanter, de rire, de chanter; et manquant sans pitié aux égards, au respect que l'on doit au malheur, il me fit reconnaître en lui ce bourreau qui, fier d'avoir séparé adroitement la tête d'un criminel, se tourne avec ivresse du côté du public, et la

lui montre en disant : « Voyez mon adresse ? » Au contraire, le courrier gardait un morne silence ; il paraissait recueilli en lui-même : il savait bien que c'était là que mon sort allait se décider, et ne jetait sur moi que des regards à la dérobée. Je lui sus gré de cette réserve qui prouvait quelque sensibilité.

Après avoir vogué dans la partie basse de la ville, qui était tellement inondée que les habitans allaient en bateau pour se visiter et vaquer à leurs affaires, nous débarquâmes à Tobolsk, le 30 mai, à quatre heures après-midi, dans un endroit voisin du marché (1). Là, nous fîmes venir un homme avec une kibitke ; nous y transportâmes nos effets, et nous allâmes droit chez le gouverneur, qui demeurait au-dessus de la montagne.

Quand nous fûmes arrivés devant la maison, le conseiller descendit le premier, afin d'avoir une secrète audience, et me laissa seul avec le courrier. Pendant un quart-d'heure que dura cet entretien, dont je redoutais l'issue, les domestiques du gouverneur sortirent les uns après les autres, me regardèrent avec

(1) On nomme ces sortes de place Bazar, comme dans l'Asie.

curiosité, et se parlèrent tout bas. C'était moins le désagrément d'être ainsi en spectacle à tant de sots, qui m'affligeait, que la crainte d'apprendre un nouveau coup du sort. Le conseiller parut enfin : il me fit signe de le suivre, et me conduisit par le jardin, au pavillon où le gouverneur venait de faire la sieste. Je ne fis qu'une seule question en chemin : « Resterai-je ici ? » Le cruel, le barbare me répondit : « Je n'en sais rien. »

La porte du pavillon s'ouvrit ; le conseiller me fit entrer, et resta derrière moi. Je m'avançai avec courage ; je fus bientôt devant le gouverneur, M. de Kuschelef, qui me parut âgé de plus de quarante ans, et dont la figure noble et spirituelle ne démentait pas la réputation qu'il avait, d'être aussi sensible qu'humain. Les premières paroles qu'il m'adressa, furent : « Parlez-vous français, monsieur ? — Oui, monsieur, » répondis-je promptement. J'avais cru, à ce mot, entendre la voix d'un ange, et je fus au comble de la joie, quand je vis que je pourrais me faire comprendre. Il m'invita, non pas avec cet air sévère que l'on montre aux prisonniers, mais avec honnêteté, à m'asseoir près de lui : j'obéis. « Votre nom m'est bien connu,

monsieur, me dit-il d'abord; il y a un homme de lettres qui le porte comme vous. — Hélas! monsieur, je suis cet homme de lettres. » Cette réponse l'interdit; il me fixa, et s'écria : « Comment se peut-il que vous soyez?... comment vous trouvez-vous ici ? pour quel motif ? — Je l'ignore : on n'a pas cru nécessaire de me l'apprendre. J'ai eu jusqu'à ce moment l'espérance que vous daigneriez m'en instruire. — Moi ? je l'ignore comme vous ; je ne sais rien autre chose que ce qui est renfermé dans cet ordre : il porte purement et simplement, que le président de Kotzbuë, venant de Reval, est confié à ma surveillance. » Il me montra l'ordre qui, en effet, ne paraissait contenir que cette courte instruction. » Mais je ne viens pas de Réval, ajoutai-je, je viens des frontières de la Prusse. — Vous n'aviez peut-être point de permission de l'empereur : il faut une passe, qui sans doute vous manquait. — Non, assurément, j'étais tout-à-fait en règle ; ma passe était donnée au nom de sa majesté impériale de toutes les Russies, et signée, d'après ses ordres, par le ministre; mais elle n'a pas été respectée. On a fait plus : on m'a arraché des bras de ma famille, sous le prétexte de

me conduire à Saint-Pétersbourg ; et dès que nous avons eu passé Riga, on a changé de route, et l'on m'a traîné jusqu'ici sans aucun interrogatoire, sans aucun examen.

Le gouverneur allait me répondre ; il se retint par prudence, et continua cet entretien en me disant : « Comment ? vous ne savez rien des motifs qui vous ont fait condamner à l'exil ? vous ignorez absolument de quoi l'on vous accuse ? — Absolument. J'ai cherché pendant toute la route, et je cherche encore la cause d'un pareil traitement. » Il garda encore le silence avec une espèce de contrainte, et poursuivit après, en ajoutant : « J'ai lu de vos ouvrages, tout ce qui est traduit en langue russe ; je me réjouis fort d'avoir fait votre connaissance, quoique par rapport à vous, je n'eusse pas desiré que ce fût dans cet endroit. — C'est au moins, repartis-je, un grand adoucissement à mes maux, que d'être tombé entre les mains d'un homme aussi respectable : j'espère qu'il me sera permis de rester près de vous. — Je le voudrais, puisque je ne pourrais que gagner infiniment dans votre société ; mais hélas ! il n'est pas en mon pouvoir de satisfaire votre desir à ce sujet. — Que

dites-vous, monsieur? quel effroi vous me causez! quoi! je ne puis pas même espérer de rester ici? ce n'est pas un malheur assez grand d'être obligé de regarder le séjour de Tobolsk comme une grace; il faut que dans l'état de maladie où je suis, je voyage plus loin encore! — Je ferai, monsieur, tout ce qui dépendra de moi pour adoucir vos peines, et je me trouverai trop heureux de vous soulager : croyez que je suis très-affligé de ce que mon ordre porte de vous désigner un endroit pour habiter, non dans Tobolsk, mais dans le gouvernement de Tobolsk. Vous savez que je ne dois, ni ne peux m'écarter de mes instructions; cependant, pour vous prouver que j'ai du moins la bonne volonté de vous rendre service autant qu'il m'est possible, je vous laisse le maître de choisir, parmi toutes les petites villes de mon gouvernement, celle qui vous conviendra le mieux : je n'en excepte que Tinnen, parce qu'elle est sur la grande route. — Je vous remercie beaucoup de cette déférence; mais comment voulez-vous que je choisisse d'une manière convenable? étranger, comme je le suis en Sibérie, je réclame auprès de votre excellence, la bonté de fixer elle-même mon

choix ; je la prie, sur-tout, de m'éloigner le moins possible de Tobolsk. — Voulez-vous aller à Ischin ? c'est la ville la plus prochaine ; elle est à trois cent quarante-deux werstes, ou à-peu-près cinquante milles d'Allemagne : si pourtant vous consentez à suivre un de mes conseils, je vous engage à choisir de préférence Kurgan (1), qui est à la vérité plus éloignée, puisque l'on compte d'ici quatre cent vingt-sept werstes, ou soixante-quatre milles d'Allemagne, mais dont le climat est infiniment plus doux : c'est l'Italie de la Sibérie, et même il y croît des cerises sauvages ; ce qui vaut mieux encore, vous y trouverez de bonnes, d'excellentes gens, avec qui il est facile et agréable de vivre. — Je consens à me rendre à Kurgan. Dites-moi si je pourrai demeurer ici quelques semaines, pour me délasser des fatigues et des incommodités du voyage ? « Ici le gouverneur réfléchit quelque tems, puis il souscrivit à ma demande avec complaisance, avec humanité, en me promettant même de m'envoyer un médecin. J'avais une seconde question à

(1) C'est ainsi qu'il s'écrit ; mais on prononce Kourgœhn.

lui faire, question bien plus intéressante : je redoutais un refus, et je n'osais parler ; le gouverneur s'aperçut de mon irrésolution, me questionna ; alors j'avouai naïvement que je craignais de lui demander s'il me serait permis d'écrire à ma femme. — » Assurément, me répondit-il. — Et à l'empereur ? — Sans aucune difficulté, mais ce sera sous le couvert du général-procureur : c'est lui qui fera passer vos lettres, si elles ne contiennent rien de répréhensible ou de dangereux. » Je me levai aussitôt, et je sentis mon cœur soulagé d'un poids fatigant et terrible : je priai M. de Kuschelef de me désigner un logement dans la ville ; il s'empressa de m'indiquer celui qu'il fallait que je prisse. Je le quittai en l'assurant de ma reconnaissance et en me recommandant à lui.

Mon conseiller me parut être à ses yeux un homme de peu d'importance, car il reçut ses ordres d'une manière bien soumise. Dès que nous fûmes dehors de chez le gouverneur, il me demanda si je demeurerais à Tobolsk ? Non, lui repliquai-je sèchement ; et je ne voulus rien lui répondre de plus. Le courrier apprit seul tout ce qui s'était passé entre M. de Kuschelef. Je lui dis que j'en avais reçu

d'agréables félicitations, comme étant le littérateur dont il croyait que je portais seulement le nom. Aussitôt mon conseiller s'écria : Il a voulu savoir de moi si vous en étiez le parent; je n'ai pu satisfaire sa curiosité. Je souris de pitié à cette exclamation. Un homme tel que ce conseiller pouvait-il connaître des gens de lettres? Il était curieux de voir sa surprise, lorsqu'il remarqua peu-à-peu que beaucoup de personnes dans Tobolsk me saluaient, m'embrassaient, et même me fesaient la cour. Son Maximof à Moscou, et son Justifei Timofeitsch à Kasan, ne lui en avaient rien dit. J'étais vraiment aussi très-étonné de trouver dans un coin de la terre si éloigné et si sauvage, tant de gens de connaissance, et même des amis qui s'intéressaient à mon sort. Mais je ne veux pas interrompre mon histoire.

La police nous montra le quartier que doivent occuper à leur arrivée tous les malheureux exilés d'un rang distingué. Ce sont deux chambres vides, chez un bourgeois de la ville. Ces chambres, je ne sais pourquoi, ne sont pas payées. Ce bourgeois s'embarrasse donc fort peu de leur embellissement. Les fenêtres sont cassées, les murs couverts de quelques vieux morceaux de tapisserie;

la vermine y est abondante, et il y a au-dessous de la croisée un bourbier qui exhale une odeur méphytique. Voilà les agrémens que je distinguai du premier coup d'œil. Croirait-on que je n'en fus pas effarouché ? Je pouvais craindre de me voir jeté dans une noire prison. Avec le même droit qu'on avait eu de m'envoyer en Sibérie, on pouvait me plonger dans un cachot, me charger de chaînes, et me faire donner le knout. Je me trouvai donc peu dégoûté de mon nouveau local : j'étais au plus haut degré de mon malheur ; je pouvais découvrir ma position toute entière ; et l'incertitude de moins, soulage bien un infortuné.

Par une libéralité qui parut nouvelle et rare à mon hôte, et dont j'ai toujours tâché de me faire une vertu d'habitude, j'obtins bientôt quelques meubles, une table, des bancs : pour un bois de lit, je ne pouvais espérer d'en avoir un ; il fallait que je l'achetasse, ainsi qu'un matelas : je m'y déterminai, quoiqu'il ne fût pas nouveau pour moi de coucher par terre. Je m'étais plus d'une fois déjà étendu sur mon manteau, et couvert de ma vieille robe de chambre de soie. Ce dernier de mes effets, que mon domestique avait emballé, me fesait éprouver, chaque fois que je

le touchais, les plus douces sensations. Je me rappelais qu'on avait la coutume d'y envelopper mon jeune fils, et ce souvenir me rendait cet effet d'un prix inestimable. Je ne pouvais le poser sur moi, sans croire y sentir encore les membres délicats de mon aimable enfant.

Une heure après que j'eus fait toutes ces dispositions, et que je me fus emparé de mon logement, un officier de police se présenta, accompagné d'un bas-officier. Il venait, suivant la forme, me recevoir des mains du conseiller. Sa visite me plut beaucoup, en ce que je pressentis que je serais débarrassé de ce vilain conducteur, et que je n'aurais plus rien à démêler avec lui. L'officier de police, M. Katalinsky, me parut d'une figure très-agréable. Il me dit honnêtement, que comme il était de son devoir de faire tous les jours son rapport sur moi, il viendrait chaque matin s'informer de mes nouvelles. Il ajouta que le bas-officier devait rester près moi, mais plutôt pour me servir, que pour me garder. Ensuite il me quitta. Je n'eus qu'à me louer, pendant mon séjour à Tobolsk, de la liberté qu'il me laissa.

Le conseiller se voyant débarrassé de moi, et conséquemment de sa responsabilité,

devint moins méfiant, moins empressé à me contrarier. Il me promit, en sortant de ma chambre, de m'amener un ami qu'il avait aussi accompagné un an auparavant, et dont il n'avait cessé de me faire l'éloge pendant la route. Comme j'étais intimement pénétré du peu de discernement de M. le conseiller, j'avais une mauvaise idée de ceux qu'il disait ses amis. Les louanges qu'il leur prodiguait, me fesaient craindre qu'ils ne fussent dignes de lui; et ceux chez qui j'avais logé, devaient me donner une juste opinion des autres. Je ne parus donc pas très-curieux de voir ce personnage qu'il voulait me présenter; mais je fus bien agréablement surpris, quand je vis M. Kiniœkof, avec qui il revint un moment après. Ce jeune homme, aussi instruit qu'aimable, m'aborda en me parlant français. Il commença par m'assurer qu'il m'estimait et m'honorait, comme homme de lettres; il plaignit le sort malheureux qui m'accablait, et sur-tout il me témoigna la plus vive compassion de ce que j'avais fait la route sous la garde du conseiller qui l'avait lui-même accompagné. « Mais il se vante d'être votre ami, lui dis-je. — Dieu me préserve d'une pareille liaison! me répondit-il

aussitôt; vous concevez facilement que j'ai dû le ménager, et je le dois encore, puisqu'il me procure une connaissance aussi intéressante que la vôtre. » On ne pouvait rien dire de plus obligeant.

Kiniœkof était fils d'un riche seigneur de la ville de Simbirsk (1). Il avait été, au moment qu'il s'y attendait le moins, arrêté et conduit à Tobolsk avec deux de ses frères et trois autres officiers. Leur crime était d'avoir laissé échapper, dans un repas joyeux, une plaisanterie un peu libre, qu'un traître avait promptement rapportée à l'empereur. Lui seul avait eu le bonheur de rester dans cette ville. Deux d'entr'eux avaient été envoyés à Irkutzk; et le plus jeune de ses frères était à quatre mille werstes de Tobolsk, dans un petit fort où on le tenait enchaîné. Un autre languissait à Bérésow, c'est-à-dire, dans l'Enfer.

La rencontre de ce jeune infortuné contribua beaucoup à me donner quelques jours de tranquillité. La délicatesse, la pureté de ses sentimens, me permettaient de me livrer

(1) Elle est située à deux cents werstes de Kasan, au midi; le climat est doux et agréable.

avec lui aux douces impressions de l'amitié. Pour la première fois, je remerciai ce vilain conseiller. C'était la première consolation qu'il me donnait depuis qu'il était avec moi.

Kiniœkof, après toutes les cérémonies d'habitude entre gens qui ne se connaissent pas, me montra la plus grande confiance et le desir sincère de se lier avec moi. Il en chercha les moyens, et les trouva tels qu'il les fallait. D'abord il me parla d'une petite bibliothèque dont il était possesseur; quelle bonne nouvelle! Il me promit des livres; quel bonheur! depuis si long-tems je n'en avais pu voir! J'appris de lui que l'empereur avait défendu, depuis peu, l'entrée, dans la Russie, de tous ouvrages étrangers; par conséquent, chaque livre de contrebande que l'on pouvait se procurer, devenait un vrai trésor. Il me raconta que plusieurs de mes pièces étaient représentées sur le théâtre de Tobolsk, fort mal, à la vérité, mais que pourtant elles avaient toutes obtenu beaucoup de succès, preuve non équivoque de leur mérite. Il alla jusqu'à me dire, je répète ses propres expressions, que mon arrivée à Tobolsk avait fait plus de sensation que celle des six généraux envoyés par l'empereur. Il finit par me proposer sa

maison et sa table. Nous nous quittâmes, après une heure d'entretien, très-satisfaits l'un de l'autre.

Peu-à-peu je reçus les visites d'autres exilés; un baron de Sommaruga, né à Vienne, qui se disait colonel au service de l'Autriche, et chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse. Ce baron avait eu à Riga une aventure galante, et par suite, un duel. Il attribuait à ces deux causes le motif de son exil. Un rival puissant et dédaigné avait été l'auteur de ses maux, et l'avait fait conduire à Tobolsk, aussitôt qu'il l'avait vu marié avec une jeune personne de dix-huit ans, qu'il aimait beaucoup; mais cette intéressante épouse, quinze jours après que son mari lui avait été enlevé, s'était séparée avec courage de ses parens, de ses amis, pour le rejoindre. Sans savoir un seul mot de la langue russe, et accompagnée d'un simple voiturier, elle s'était mise en route pour aller jusqu'au lieu où son époux avait été exilé. Apprenant à Moscou, qu'il était malade à Twer, elle était revenue tout de suite sur ses pas, l'avait retrouvé dans cette ville. Là, prodigue de soins envers lui, elle était parvenue à le guérir; ensuite elle l'avait suivi jusqu'à Tobolsk. Je fus à même d'admirer

cette merveille de constance et d'amour : je pus admirer aussi son bon cœur; car, dans les premiers jours de mon arrivée, comme je n'avais à manger que du pain, puisque je ne savais rien préparer moi-même, encore moins demander ce que je desirais, elle eut la bonté de m'envoyer plusieurs fois de la soupe, et d'autres mets de sa table.

Je vis encore un autre exilé, le comte Soltikow, homme très-âgé qui, à ce qu'on me dit, était déjà à Tobolsk depuis plusieurs années, pour cause de livres prohibés. Ce comte tenait dans cette ville une fort bonne maison; il savait plusieurs langues, et paraissait être un homme de bonne société. Il me proposa de me faire lire les nouvelles françaises et allemandes : j'acceptai avec reconnaissance.

Trois marchands de Moscou, dont deux Français, et un Allemand nommé Beker, furent du nombre de ceux qui vinrent me visiter. Ils avaient été exilés pour avoir fait la contrebande jusqu'à concurrence de la somme de deux cents roubles. M. Beker, sur-tout, me sembla un honnête et galant homme. Sa femme était allée à Saint-Pétersbourg, dans l'espoir d'obtenir la grace de son mari, et de le faire

mettre en liberté. Si elle ne réussissait pas ; il l'attendait avec ses enfans. Je fis des vœux secrets dans ce moment pour que ma famille fît route avec la sienne.

Trois ou quatre Polonais dont j'ai oublié le nom, et qui avaient été exilés pour affaires politiques, se présentèrent aussi chez moi. C'étaient trois pauvres gentilshommes qui recevaient par jour de la couronne vingt (1) kopekes pour leur nourriture et leur entretien. Enfin ma chambre ne fut pas vide de la journée. Ces hommages commençaient à me devenir insupportables, et je soupirais après le soir pour être seul et tranquille. Je desirais me jeter sur mon lit et m'y livrer à mes pensées.

Ce moment arriva. Je me couchai, mais j'eus une peine infinie à m'endormir. Il m'arriva cette nuit un singulier événement, dont j'abandonne l'explication à mes amis Hufeland et Gall ; voici le fait :

Je m'éveillai tout-à-coup. Il me sembla que j'étais sur un vaisseau. Non-seulement j'en sentais le mouvement, mais encore le murmure des vagues, les voix et les cris des

(1) Vingt sols.

matelots. J'étais cependant en pleine connaissance. Mon lit étant très-bas, je ne pouvais apercevoir par la croisée que le ciel azuré, cet aspect ajoutait à mon illusion. Enfin je croyais si bien que tout cela existait tel que je l'imaginais, qu'il me fut impossible de ne pas me lever. Eh! bien, mon erreur subsistait toujours. J'étais partagé entre ces deux sentimens de la crédulité et de l'illusion. J'avais beau me promener dans ma chambre, voir le conseiller qui dormait, retrouver tout ce que j'avais remarqué la veille, je me sentais toujours sur un vaisseau. Quand je m'approchai de la croisée pour fixer les maisons, je vis devant moi un grand édifice construit en pierre : il était seul immobile; toutes les autres maisons de bois m'offraient des bâtimens qui voguaient autour de moi sur l'immensité de la mer. « Où me conduit-on? me disais-je? je me répondais à moi-même : nulle part ; je suis dans ma chambre, et mon erreur est complète. » On ne saurait décrire à quel point cet état fait souffrir. Je fus ainsi pendant une demi-heure. Peu-à-peu l'illusion se dissipa, et cessa tout-à-fait. Il ne me resta qu'une forte palpitation de cœur. La crainte, le trouble avaient agité mes sens;

mais je n'avais ni mal, ni chaleur, ni oppression dans la tête. Je pensais que c'était un signe avant-coureur de ma folie, et je me retraçai aussitôt l'image du vieillard à qui l'égarement ne laissait que le souvenir de sa famille. Si je dois devenir tel que lui, m'écriai-je, au moins que la même pensée m'occupe jusqu'à la mort!

Le jour suivant je reçus la visite du conseiller de la cour, Peterson, chirurgien-major de Tobolsk, originaire de Réval: je me hâtai de lui raconter ce que j'avais éprouvé pendant la nuit. Il me répondit que cette espèce de délire provenait de la fatigue du voyage et des peines continuelles qui avaient un peu aliéné mon esprit; mais il m'assura qu'il n'y avait aucun danger. Cette définition ne me parut pas très psychologique; je m'en contentai à défaut d'une autre plus satisfesante: d'ailleurs, j'avais pour ce brave homme la prévention la plus favorable; c'était un compatriote de ma femme. Sans ce motif, il avait bien d'autres titres à mon estime: son humanité seule devait me le rendre infiniment cher, si l'intérêt tendre et sensible qu'il me montra, n'eût dû lui gagner toute ma confiance. Pendant mon séjour à Tobolsk il me prodigua

tous les secours de son art avec un empressement inimaginable ; il me soulagea même qnand je fus loin de lui ; car j'avais emporté, par suite de ses conseils, une petite provision de médicamens qui me devinrent bien nécessaires à Kurgan, où je fus obligé d'être mon propre médecin. Il fit aussi tout ce qui dépendit de lui pour engager le gouverneur à me garder dans cette ville ; mais M. de Kuschelef ne pouvait déroger à l'ordre qu'il avait reçu. Il est toujours spécifié dans les instructions remises au gouverneur, aussitôt l'arrivée d'un prisonnier, que l'exilé est envoyé à Tobolsk, ou dans le gouvernement de Tobolsk. Dans le dernier cas, le lieu est quelquefois désigné, comme Bérésow, Omsk, etc., etc. : s'il n'est pas indiqué, le gouverneur est le maître de déterminer l'endroit ; et c'est là-dessus que mes amis fondaient leur espérance de me voir rester avec eux. Mais, suivant la règle générale, le gouverneur ne pouvait choisir de préférence Tobolsk. S'il prenait ce parti, ce n'était qu'en faveur de quelque prisonnier de peu d'importance, et duquel on ne s'occupait plus le lendemain de sa punition. Mais moi, j'étais par malheur trop connu : la manière

dont on m'avait exilé, avait été accompagnée de circonstances particulières qui devaient nécessairement faire ouvrir les yeux sur moi. Je devenais intéressant pour le public qui me voyait victime d'un acte arbitraire, et je l'étais bien davantage pour celui qui avait injustement provoqué mon exil ; alors le gouverneur ne pouvait faire pour moi ce qu'il eût osé, si j'eusse été dans la foule obscure des hommes : il avait à craindre qu'on ne fît au ministre, des rapports secrets qui le compromettraient. Je ne pouvais donc accuser son ame, s'il ne prenait pas envers moi une décision plus favorable ; je dirai même qu'il souffrit beaucoup de ne pouvoir accéder à la demande de mon médecin, qui appuyait l'indispensabilité de mon séjour à Tobolsk, sur les raisons de ma faible santé. Il ne lui fut possible que de m'accorder la permission de venir dans cette ville, toutes les fois que mes maux physiques le nécessiteraient.

Je passai la première journée, pendant laquelle je me vis libre, à m'occuper du Mémoire que j'avais résolu d'envoyer à l'empereur. Comme j'avais rassemblé tous les matériaux utiles pour le faire, je n'avais plus besoin que de transcrire. Je le divisai

en *dix-huit articles*, que j'appuyai toujours de la preuve la plus évidente. Je dois à ma réputation, à l'honneur, à ma femme, à mes enfans, au monde entier et à la postérité, de faire connaître le contenu de ce Mémoire; il renferme un court extrait de ma vie publique et privée, sur laquelle on a dit et redit tant de vérités et de mensonges en Allemagne, en France et en Angleterre.

MEMOIRE

POUR le malheureux KOTZBUË, appuyé de preuves puisées dans les papiers qui lui ont été pris.

ARTICLE PREMIER.

KOTZBUE, né à Weimar, fils de feu le conseiller de légation Kotzbuë, fut appelé, à l'âge de vingt ans, à Saint-Pétersbourg, par un ami de son père, M. le comte de Gœrz, alors ministre de sa majesté le roi de Prusse à la cour de Russie. Il s'y rendit en qualité de secrétaire du général du génie M. de Bayr qui, jusqu'à sa mort, fut servi par lui dans plusieurs affaires d'état.

Preuve.

Ce général le recommande dans son testament à l'impératrice, qui, par un *Immœnoi ukase* (1), le nomma conseiller titulaire, et donna l'ordre qu'il fût placé dans la nouvelle administration de Réval.

---

(1) C'est-à-dire un ukase que l'empereur a fait contresigner de son propre nom.

ARTICLE II.

Kotzbuë se rendit en conséquence à Réval, en 1783, en qualité d'assesseur au premier tribunal d'appel, et remplit sa charge pendant deux ans, à la grande satisfaction de ses supérieurs.

Preuve.

Le général-gouverneur comte de Browne le recommanda pour la place vacante de président du gouvernement, qui donne le rang de lieutenant-colonel. Le sénat voulut bien le nommer à cette place, en 1785.

ARTICLE III.

Kotzbuë remplit ces fonctions pendant dix ans, sans mériter un seul reproche.

Première preuve.

Lorsqu'après ces dix ans d'exercice, il se vit forcé, par la faiblesse de sa santé, de demander sa démission, le sénat ne la lui accorda qu'en lui donnant un grade supérieur. L'ukase du sénat, à ce sujet, se trouve dans les papiers saisis.

Deuxième preuve.

La régence de Réval lui envoya une attestation en bonne forme, qui prouve sa conduite

irréprochable. L'original de cette attestation se trouve dans les papiers saisis.

ARTICLE IV.

Kotzbuë se retira en 1795, dans une petite propriété nommée Friedenthal, distante de quarante-huit werstes de Nerva. Il s'y consacra, jusqu'à l'automne de 1797, tout entier à sa famille, à ses amis et aux muses, mais dans le silence et l'obscurité. De là il fut appelé à Vienne, pour prendre la direction du théâtre de la Cour. Les propositions qu'on lui fit pour accepter cette place, étaient si avantageuses, qu'il eût cru nuire au bien-être de ses enfans en les refusant. Il demanda, à cet effet, la permission de la cour de Russie, pour sortir des états russes, et l'obtint.

Preuve.

La passe que la régence de Réval lui donna, fut délivrée après avoir reçu, à cet égard, des ordres supérieurs très-précis.

ARTICLE V.

Kotzbuë se rendit à Vienne sans aliéner sa propriété de Friedenthal, dans l'espérance où il était d'y revenir; et à Vienne, il remplit ses devoirs avec autant de zèle que d'honneur

Preuve.

L'attestation flatteuse de la direction du théâtre de la Cour, se trouve dans les papiers saisis.

ARTICLE VI.

Sa majesté l'empereur François II fut aussi content de ses services.

Preuve.

Il accorda la démission que Kotzbuë demanda, pour plusieurs raisons, mais le garda comme homme de lettres attaché à son théâtre, avec une pension annuelle de mille florins, qu'il lui permit de dépenser où bon lui semblerait. L'original du décret, ainsi que la lettre du ministre comte Colloredo, se trouvent dans les papiers saisis.

ARTICLE VII.

Kotzbuë n'était pas encore satisfait de toutes ces attestations, qui ne concernaient que ses services; il crut qu'il devait aussi se munir, avant de quitter Vienne, d'un certificat de sa conduite, comme sujet d'un état monarchique. Il s'adressa en conséquence au ministre de la police secrète, le comte de Saurau, qui lui fit une réponse convenable.

Preuve.

Le billet original du ministre, ainsi qu'une lettre officielle du conseiller de la cour M. de Schelling, se trouvent aussi dans les papiers saisis.

ARTICLE VIII.

Kotzbuë se rendit droit de Vienne à Weimar, où il séjourna quelque tems par amour pour sa mère, qui était dans un âge avancé. Il acheta une maison avec un jardin, dans le voisinage de cette ville, et y vécut pendant la dernière année, honoré de l'estime de ses concitoyens, et même de la cour du duc, où il avait l'honneur d'être admis.

Preuve.

La lettre de son altesse madame la duchesse régnante de Weimar, à son altesse impériale la grande princesse Élisabeth, se trouve dans les papiers, et est un témoignage flatteur de cette duchesse et de son altesse le duc régnant.

ARTICLE IX.

Tant pour satisfaire le desir ardent de son épouse, qui était née en Livonie, que pour

revoir ; après une longue séparation ; deux de ses fils qui avaient l'honneur d'être élevés à Saint-Pétersbourg, dans le corps des nobles cadets russes, Kotzbuë se décida à faire un voyage en Russie. Son devoir, en qualité d'homme de lettres attaché au théâtre de la Cour, l'obligeait de demander une permission de s'éloigner : il fit cette demande, et la permission lui fut accordée.

Preuve.

L'original est encore dans ses papiers, et prouve que Kotzbuë est toujours au service de sa majesté l'empereur d'Allemagne.

ARTICLE X.

Kotzbuë, avant d'entreprendre ce voyage, osa demander une passe à l'empereur de toutes les Russies, et l'obtint.

Preuve.

La lettre originale de M. le baron de Krudener se trouve dans les papiers saisis.

ARTICLE XI.

Kotzbuë se mit en route, et se vit arrêté aux frontières. Il fut d'abord troublé par cette nouvelle inattendue ; mais il se sentit bientôt

rassuré par l'idée qu'une sage prévoyance avait seule prescrit de semblables moyens, sur-tout dans un moment où mille vertiges parcouraient le globe. Il fut encore rassuré par son innocence et par le témoignage de sa conscience ; aussi consola-t-il sa famille au désespoir, et poursuivit-il tranquillement sa route jusqu'à Mittau.

Preuve.

Il en appelle à l'officier chargé de l'accompagner.

ARTICLE XII.

Kotzbuë fut séparé à Mittau de sa famille, mais sous le prétexte d'être envoyé à Saint-Pétersbourg. Il se soumit de bonne volonté à cet ordre ; en route il apprit qu'on le traînait en Sibérie.

Preuve.

Le désespoir s'empara d'abord de son ame. Il se demanda pour quelle cause on le traitait ainsi ; il ne put le deviner. Il attesta devant Dieu, comme il peut l'attester devant son souverain, que sa conscience ne lui reprochait rien, qu'elle était aussi pure qu'avant cette punition si peu méritée.

Article XIII.

Kotzbuë fut peut-être arrêté pour des opinions révolutionnaires. En a-t-il émises ? Non.

Preuves.

1°. Deux de ses fils sont dans le corps des cadets, à Saint-Pétersbourg ; et le troisième, dans le corps des cadets du génie, à Vienne. Ce sont des ôtages qu'il a mis de sa seule volonté au pouvoir des souverains.

2°. Toute sa fortune et celle de sa femme sont en Russie. Jamais il n'a fait de démarche pour l'en retirer.

3°. Il avait la liberté d'aller où bon lui semblerait, d'après le dire même de l'empereur d'Allemagne : il ne fit point de voyage en France, mais il se retira à Weimar, où sa pension, comme auteur, continua de lui être payée.

4°. Il fut le premier qui, en 1790, dans une comédie intitulée *le Club des Jacobins*, tourna en ridicule ces apôtres de la liberté. En 1792, il composa un livre *sur la Noblesse*, qui, s'il ne méritait pas l'attention publique, prouvait au moins la loyauté des sentimens de l'auteur (1).

(1) L'on pardonne au malheureux qui combat contre

5°. Il y a à peine un an que, dans un ouvrage intitulé, *sur mon Séjour à Vienne*, il déclara hautement qu'il préférait le gouvernement monarchique à tout autre, et que jamais il ne prêterait les mains à une révolution quelconque, par la crainte d'être taxé de folie, etc., etc. Un homme de lettres qui est connu dans presque toute l'Europe, se garderait bien de faire imprimer de pareilles choses, s'il n'était intimement convaincu que ses opinions sur la monarchie sont justes, fondées et incontestables.

6°. Dans l'année 1795, il remit un plan à l'impératrice Catherine II, pour l'établissement d'une université à Dorpat. Il donna

---

la fureur des flots, de saisir le premier bout de planche qu'il aperçoit: on me pardonnera de citer un livre qui, je le sais, ne vaut rien, puisque j'ai souvent souhaité de ne l'avoir point fait. Je cédai aux insinuations pressantes d'un personnage important. Ce livre a été composé avec la participation et la connaissance de la souveraine. La position où je me trouvais alors, me força d'entreprendre un ouvrage auquel je n'eusse jamais dû penser. Souvent on jugerait bien différemment des hommes et des choses, si l'on s'instruisait auparavant des motifs qui ont occasionné ce que l'on blame faute de connaître toutes les circonstances.

pour base de son plan, que dans cette ville les jeunes gens ne seraient pas à même de puiser des principes dangereux et perturbateurs.

ARTICLE XIV.

Kotzbuë a peut-être entretenu des correspondances suspectes? — Non.

Preuve.

Dans le grand livre qui se trouve parmi ses papiers, non-seulement on peut voir les noms de tous ceux avec qui il a été en correspondance, mais encore le brouillon de ses lettres, même de celles qui n'ont aucune importance.

ARTICLE XV.

Kotzbuë a peut-être des revenus qui proviennent d'une source impure? — Non.

Preuve.

Le même livre donne le détail de ses revenus.

ARTICLE XVI.

Kotzbuë a peut-être écrit contre la politique? — Non.

Preuve.

Le même livre renferme une liste annuelle de tous les ouvrages qu'il a composés.

ARTICLE XVII.

Kotzbuë est peut-être soupçonné de n'avoir pas personnellement pour l'empereur, tous les sentimens de respect qu'il lui doit? — Bien au contraire.

Preuve.

Lorsqu'en 1796 on rapporta un trait de générosité de l'empereur, il saisit avec empressement cette occasion de signaler son amour et son zèle. Il composa un petit drame intitulé : *le premier Cocher de Pierre III.* Cette pièce pouvait n'être pas digne de ce grand monarque, mais elle mettait du moins dans tout leur jour, les sentimens affectueux de l'auteur.

ARTICLE XVIII.

Enfin Kotzbuë est peut-être un homme immoral, qu'il faut bannir de la société? — Non, assurément.

Preuves.

1°. Qu'on ouvre son journal, où sont

écrites exactement, et tous les jours, les circonstances les plus remarquables de sa vie; ce journal se trouve aussi dans les papiers saisis : qu'y verra-t-on ? Ici, un arbre qu'il a planté le jour de la naissance de sa femme; là, une fête villageoise, ou l'époque de la première dent de ses enfans, etc. Rien ne doit prouver plus clairement que ses véritables jouissances étaient au sein de sa famille.

2°. L'almanach qui est aussi au nombre de ses papiers, et sur lequel on peut lire qu'il a cherché à réaliser le moyen qu'employait le célèbre Franklin pour sa plus grande perfection, dépose assez qu'il était l'ami fidèle de la vertu. On y verra au premier coup d'œil, par les faits qui y sont consignés, que ce livre n'était écrit que pour lui seul. Comme on ne se ment jamais à soi-même, ce livre est donc le révélateur des actions les plus secrètes. Qu'y remarquera-t-on ? Des faiblesses, et non des vices. Tous ceux qui connaissent Kotzbuë, savent qu'il est bon époux et bon père : ce sont-là des qualités incompatibles avec le vice.

Kotzbuë a ainsi prouvé que, depuis vingt ans, il a vécu et servi sans reproche; qu'il n'a jamais eu des opinions révolutionnaires;

qu'il n'a jamais entretenu des correspondances cachées ; qu'il n'a jamais écrit sur la politique ; qu'il a toujours respecté et honoré ses souverains ; qu'enfin il aime sa femme, ses enfans, la vertu et l'obscurité.

Par quelle faute a-t-il donc été assez malheureux pour attirer sur lui le courroux de sa majesté ? Il n'en sait rien ; il cherche en vain à le deviner. Il ne lui reste d'autre suspicion que celle-ci : Un ennemi secret aura pu tirer de ses écrits quelques principes, quelques phrases, et les aura placés dans un jour défavorable. Plein de cette idée, il réclame de sa majesté la permission, la grace de se défendre. Elle n'ignore pas que les choses les plus innocentes peuvent être présentées d'une manière perfide. Kotzbuë a pu se tromper souvent : c'est un malheur qui arrive à tous les gens de lettres ; un mot irréfléchi, une phrase équivoque, échappent au plus scrupuleux des littérateurs ; mais il jure devant Dieu, comme devant sa majesté, que cette faute est involontaire, et n'a jamais été préméditée ; il n'a jamais voulu s'écarter davantage des bornes du respect, que de celles de la vertu. Si enfin il est coupable d'un pareil tort, n'en a-t-il pas assez supporté la peine ? C'est à

la main paternelle de son souverain à le tirer de l'abîme où il est plongé innocemment, et à rendre au bonheur le plus soumis des sujets.

Que sa majesté daigne jeter un regard de pitié sur l'infortuné Kotzbuë; qu'elle envisage sa cruelle position! La douleur creuse peut-être en ce moment le tombeau d'une malheureuse épouse. L'enfant, ce nouveau fruit de l'amour, qu'une mère porte dans son sein, peut périr avec elle; ou s'il voit le jour, il naîtra pour les chagrins : le premier cri de cet innocent sera le cri de la misère. Bientôt aussi la fortune de Kotzbuë sera renversée, et cette ruine entraînera celle de ses enfans! Sa réputation est attaquée, et toute la terre va le croire coupable d'un crime : enfin, il est d'une santé faible et languissante, et manque de tout dans un climat affreux. Le désespoir, la misère, les souffrances auront bientôt fini d'épuiser les sources déjà éteintes de sa vie. Un époux tendrement chéri, un père de six enfans sera abandonné de toute la nature, au moment de rendre le dernier soupir! Et ce sera là le sort d'un innocent! Non... non; Paul le juste, Paul vit encore; il rendra à cet infortuné l'honneur, la vie et le

repos; en le ramenant dans les bras de sa famille. »

Lorsque j'eus fini ce Mémoire, le conseiller de la cour entra, et me dit qu'il allait faire une visite au gouverneur. Je le priai de s'informer de l'heure à laquelle je pourrais le lendemain lui rendre mes devoirs, et lui faire part de ce que j'avais écrit. Il me le promit. Je relus, pendant son absence, plusieurs fois mon Mémoire, et le trouvant simple comme la vérité, je brûlai d'impatience, jusqu'à ce que le conseiller fût revenu de chez M. de Kuschelef. Il rentra peu de tems après, et me rapporta pour réponse, que M. le gouverneur serait à mon service depuis cinq heures du matin jusqu'à onze du soir. Il était impossible de me témoigner plus de déférence : aussi M. le conseiller ne pouvait concevoir comment on avait tant d'égards pour un exilé, et comment on fesait si peu de cas de sa personne.

Le lendemain matin, je me rendis de bonne heure chez M. de Kuschelef, et sans être accompagné de gardes. Il me reçut avec une considération marquée. Je lui lus mon Mémoire. A la fin de la lecture, au moment

où j'invoque l'empereur, où j'implore son humanité, pour qu'il ne fasse pas périr à-la-fois ma femme et moi, pour qu'il ne ruine pas mes enfans; à ce moment, dis-je, il ne put retenir ses larmes, me prit la main avec affection, la pressa vivement, et dit avec une assurance consolante : « Soyez tranquille, monsieur, votre malheur ne peut durer ». Il eut ensuite la bonté de relire lui-même mon Mémoire, d'en peser chaque phrase, chaque mot, et de me montrer les expressions qu'il croyait nécessaire de ménager ou d'adoucir. Je notai exactement toutes ses remarques; je fis les sages corrections qu'il me demanda, et je remis le tout au net, sur de beau papier qu'il eut la complaisance de m'offrir. La copie faite avec soin, je la déposai entre ses mains, comme un gage sacré de ma confiance en lui, et comme le monument précieux du malheur et de l'innocence. Il la prit, m'assura qu'il l'enverrait à l'empereur par le conseiller qui m'avait accompagné, et qui devait retourner à la capitale sous peu de jours. Je le remerciai de tant de bienveillance. Il me laissa voir par son émotion sincère, que tout ce qu'il serait obligé de faire contre mon desir, lui

coûterait infiniment, et ne partirait pas de son cœur.

Comment ne pas reconnaître toute sa vie de pareils traits de générosité! Voilà bien le véritable homme en place; il sait ne pas confondre la victime avec le coupable.; il sait ce qu'on doit à l'infortuné, fidèle aux vertus. Il ne tenait qu'à M. de Kuschelef de m'envoyer à Berésow, sur les côtes de la mer Glaciale, où, dans les jours les plus chauds, on voit à peine quelques portions de terre dégelées; mais cet homme respectable choisit exprès le climat le plus doux de son gouvernement, une petite ville dont il connaissait les habitans pour de braves et honnêtes gens. Au lieu de m'abandonner à Tobolsk, et de me laisser dans une affreuse solitude, il m'invita tous les jours à sa table; il brava pour moi les regards de deux sénateurs qui étaient alors présens pour surveiller son administration (1). C'étaient précisément ceux dont le courrier m'avait donné à Kasan une espérance à-la-fois douce et cruelle.

(1) Ces deux sénateurs étaient MM. Lewaschoff et de Lapuchin, dont je n'oublierai jamais la conduite généreuse envers moi.

M. de Kuschelef fit encore plus : comme il s'aperçut que je n'étais pas très-versé dans la langue russe, et que souvent cette presqu'ignorance me mettait dans le plus grand embarras, il me permit de prendre un domestique qui, outre la langue russe, en saurait une autre avec laquelle je serais familier. Cette nouvelle attention me fit un plaisir inexprimable : mais le choix d'un pareil sujet n'était pas très-facile à Tobolsk ; il ne s'y trouvait qu'un seul homme, un Italien nommé Russi ou Rossi (communément on prononçait Russ), qui pût remplir mes vues. Il était aussi exilé depuis vingt ans ; ayant servi autrefois sur la flotte de Cherson, il avait fait avec plusieurs de ses camarades, le complot d'assassiner l'officier qui les commandait, et de livrer eux-mêmes leur vaisseau aux Turcs : la conjuration avait été découverte avant qu'elle pût être mise à exécution, et mon Russ avait été envoyé par le prince Potemkin en Sibérie ; il s'était fait inscrire comme paysan, et était obligé de payer les impositions; mais il recevait chaque année une passe du prévôt de village, pour se nourrir par son travail dans la ville. Aussi savait-il mille métiers : aujourd'hui il fesait

des habits ou des souliers ; demain des pâtisseries ; il se présentait aux voyageurs comme domestique de place, les servait dans leurs intrigues amoureuses, et les suivait partout, lorsqu'ils ne dépassaient pas les frontières du gouvernement ; en un mot, c'était une espèce d'intrigant propre à tout. Une physionomie fine, le regard vif et rusé, le fesaient connaître au premier abord. Son talent inné était de tromper, et le gouverneur me prévint de me méfier de lui, qu'il avait déjà friponné et volé les cent maîtres qu'il avait servis. De tels renseignemens n'étaient pas faits pour m'inspirer beaucoup de confiance dans M. Russ ; rien n'était moins rassurant que la société d'un tel homme : il pouvait fort bien recommencer le complot qu'il avait tramé contre l'officier de son bord ; il pouvait me dévaliser comme il avait coutume de le faire ; cependant j'avais besoin de lui ; il me devenait de plus en plus indispensable, et je ne pouvais faire un autre choix, puisque lui seul réunissait les avantages de parler le français aussi couramment que le russe, de faire le pain et la cuisine, et de connaître tous les endroits du pays. Je le pris donc à mon service, moyennant la

nourriture, et trois roubles et demi par mois. Le gouverneur eut encore la bonté de m'accorder la permission de l'emmener avec moi quand je partis pour Kurgan; faveur qui, si elle eût été sue à Saint-Pétersbourg, eût pu lui faire perdre son gouvernement. A la vérité le nom de Russ ne fut point porté sur la passe de poste que l'on me donna; ce coquin de valet n'avait pas besoin de passe, par la connaissance qu'il avait de tous les villages: il n'était jamais rencontré, et voyageait librement. Mais revenons à toutes ces honnêtes personnes de Tobolsk, qui s'étaient empressées tour-à-tour de me visiter. Rien ne s'opposait à ces liaisons aimables; on venait chez moi, j'allais chez les autres: c'était sur-tout mon nouvel ami Kiniœkoff qui me voyait le plus souvent; à peine était-il sorti de ma demeure, que je courais le retrouver dans la sienne. Il avait un logement aussi propre que commode; sa bibliothèque, qui consistait pour la majeure partie en ouvrages français, me fit passer bien des momens agréables: je lui empruntais des livres; j'allais seul me promener hors de la ville, et me livrer aux douces émotions de la nature, au charme puissant de la poésie.

Rien n'était plus consolant pour moi, au sein de la captivité, que cette espèce d'indépendance. La société, les marques d'estime et de considération, la lecture, l'amitié, tout versait un baume adoucissant sur les blessures encore fraîches de mon pauvre cœur. J'avais été si martyrisé par ce vilain conseiller, que j'étais forcé de trouver mon nouveau sort plus heureux, ou plutôt moins cruel : aussi je goûtais avec délices tous ces instans de liberté, et sur-tout je ne cessais de remercier M. de Kuschelef des égards et de l'humanité qu'il avait pour moi. Hélas ! tant de douceurs ne furent pas de longue durée. Un matin le gouverneur me fit appeler. Je vis, en entrant chez lui, l'embarras peint sur sa figure : je tremblai ; il le remarqua, et ne me laissa pas plus long-tems dans l'incertitude : « Votre arrivée, me dit-il, fait toujours dans cette ville une sensation si extraordinaire, qu'il m'est impossible de vous regarder comme un simple exilé ; je suis forcé d'être, au contraire, très-circonspect à votre égard. Le conseiller, votre conducteur, ne se dispose pas encore à s'en retourner. Peut-être a-t-il reçu en secret l'ordre d'examiner ma conduite avec vous ; et ce sont de ces gens pour qui

la plus petite attention envers les exilés est un crime punissable. Peut-être aussi les sénateurs, qui se trouvent dans mon gouvernement, remarqueront-ils que je vous traite plutôt en ami qu'en prisonnier. Votre propre sûreté et la mienne, exigent donc impérativement que je restreigne la liberté que je vous ai laissée jusqu'ici. Je me vois forcé de vous prier (car je n'ai pas le courage de vous l'ordonner), de vous prier, dis-je, de ne plus recevoir d'autre visite que celle de votre médecin, et de n'aller chez personne autre que chez lui et chez moi, car ma maison vous sera toujours ouverte ». Des inquiétudes fondées sur des motifs aussi puissans, ne pouvaient ni me fâcher, ni m'indisposer contre M. de Kuschelef. J'étais bien loin de vouloir compromettre un homme si généreux, et qui avait mis tant de délicatesse à m'obliger. Je ne pouvais douter que ses craintes ne fussent sincères : il s'exprimait avec une candeur qui décèle la vérité. Où a-t-on vu un supérieur comme lui, prier ses subordonnés de se rendre à ses raisons, et n'appuyer la nécessité de ses rigueurs, que sur le bien qui peut en résulter pour eux? Le gouverneur ne me vit donc pas recevoir avec

déplaisir un ordre qui me séparait cependant d'une société charmante, et à laquelle j'étais déjà très-attaché. Sa bonté, en me fesant part de ses sollicitudes, devait m'imposer silence sur les regrets que je ressentais devant lui. Je ne lui dis rien autre chose, que de lui demander la permission de voir seulement M. de Kiniœkoff. A ce nom il leva les épaules, et me répondit : « J'estime beaucoup l'amabilité de ce jeune homme; il a vraiment de l'instruction et du mérite; ses formes sont douces et affables, sa compagnie est amusante; moi-même je suis charmé de me trouver avec lui; mais c'est un des exilés qu'il est plus dangereux que vous voyiez souvent. M. de Kiniœkoff est innocent, je le crois, j'en suis même persuadé : cependant il est mal vu à la cour de Saint-Pétersbourg, et je crains qu'une intimité publique avec lui ne vous fasse partager la haine qu'on paraît lui porter injustement. C'est donc encore pour votre bien, que je vous chagrine par ce nouveau refus. » Que pouvais-je dire à cela ? Chaque parole de M. de Kuschelef n'était-elle pas un trait de bienveillance pour moi ? Cet homme respectable ne voyait que mon bonheur; et comme un père qui aperçoit son

enfant se jeter dans un buisson d'épines, il s'empressait de me garantir de tous les dangers auxquels je m'exposais étourdiment. Je le quittai donc, en l'assurant de mon obéissance. Il chercha à lire dans mes yeux quel était le sentiment qui m'agitait, si je prenais bien ou mal ses observations; il n'y trouva que l'expression de la plus vive amitié; et nous nous séparâmes, comme les autres jours, en nous promettant de nous revoir bientôt.

Je rentrai chez moi. Jusques-là je n'avais eu pour ma garde qu'un bas-officier, nommé Iwanowitsch, homme fort avancé en âge; j'en trouvai un second, plus jeune. Mon vieillard, quoique borné, était assez bon diable, et ne m'avait gêné en rien, puisqu'il passait toute la journée à dormir; je craignis que le nouveau venu ne fût plus sévère; mais je fus bientôt détrompé : tous les deux se disputèrent le plaisir de m'être utiles; c'était à qui me servirait plus promptement; ils me fesaient mon thé, allaient au marché prendre les provisions, remplissaient tous mes messages; seulement ils refusaient l'entrée de ma demeure à toute personne autre que le médecin, et chaque fois que je sortais, un d'eux m'accompagnait toujours. Je ne pouvais leur

en vouloir; ils exécutaient leur consigne. Je m'aperçus bientôt qu'il leur était recommandé de prendre garde que je ne parlasse à qui que ce fût, et sur-tout que je n'entrasse dans aucune maison étrangère. Ces bonnes gens y mettaient de la douceur, et ne se plaignaient jamais, malgré le chemin que je leur fesais faire en dedans, en dehors de la ville, où j'étais libre d'aller.

Je me trouvais néanmoins un peu contrarié de ne pouvoir correspondre avec mes amis; il fallut que j'eusse recours à la ruse : mon intelligent domestique me servit avec adresse. Nous nous donnions rendez-vous au marché, dans les boutiques couvertes; et là, en fesant semblant de marchander quelque chose, nous trouvions le moyen de nous dire quelques paroles à la dérobée. Je pouvais me reposer sur la discrétion des marchands. J'avais remarqué que le malheur d'être exilé en Sibérie donnait des droits à l'estime générale et à l'assistance publique. Plusieurs marchands que je voyais pour la première fois de ma vie, me proposaient tout bas, en passant devant leur boutique, de se charger d'une lettre pour ma famille. « Confiez-vous à moi, me disaient-ils, je vous proteste

que je ne vous trahirai pas, et que votre lettre sera remise exactement. » Ces propositions les rendaient d'autant plus recommandables à mes yeux, qu'elles m'étaient faites sans aucun intérêt de leur part, et qu'elles n'étaient payées en aucune manière. Ce qui me fit observer que les exilés dans ce pays y sont traités, pour la plupart, avec ménagement, et même avec bienfesance, c'est qu'on les nomme *Neschtschastii*, malheureux. Passe-t-il un d'entr'eux dans la rue ? on dit : « Voilà un malheureux. » Je n'ai jamais entendu nommer différemment les exilés, ou du moins on ne leur donne jamais de nom qui puisse rappeler l'image de quelque crime. Il faut avouer aussi qu'on y est généralement persuadé de leur innocence. Delà vient sans doute l'intérêt qu'ils inspirent.

Les étrangers se font de ces mots, *exil en Sibérie*, une idée affreuse et sombre, et cette idée est si fausse (prise en général), que je crois leur rendre un service en mettant sous leurs yeux les différentes classes d'exilés.

Première Classe.

Ce sont les personnes reconnues pour criminelles par la justice, et suivant les lois :

leur arrêt a été confirmé par le sénat de Saint-Pétersbourg. Ces coupables sont, outre la peine de l'exil, condamnés à travailler aux mines de Nerstschinski ; ils font la route à pied, et enchaînés. Leurs souffrances sont mille fois plus cruelles que la mort : ils ont ordinairement reçu le knout avant leur départ, et leurs narines ont été fendues.

Deuxième Classe.

Ce sont des personnes reconnues également coupables par la justice, suivant les lois, et dont l'arrêt a été confirmé par le sénat de Saint-Pétersbourg ; mais leur crime étant moins horrible, elles sont exilées, inscrites en Sibérie comme cultivateurs, reçoivent un nom de paysan, et sont obligées de travailler à la terre. On voit aussi parmi elles beaucoup de nez fendus. Ces coupables peuvent, s'ils sont laborieux, gagner assez d'argent pour adoucir leur sort et se mettre à même de supporter agréablement leur captivité. Cette punition les contraignant au travail, est dans le cas de leur donner des remords et de les ramener à la vertu.

Troisième Classe.

Elle est composée de gens qui ont été con-

damnés, suivant les lois, à l'exil purement et simplement, sans aucune autre circonstance afflictive et déshonorante. S'ils sont nobles, ils ne sont pas déchus de leurs titres à cause de ce châtiment; il leur est permis de vivre sans gêne dans le lieu qui leur est assigné, de faire venir l'argent qui leur est nécessaire : lorsqu'ils sont pauvres, ils reçoivent de la couronne depuis vingt jusqu'à trente kopekes par jour, et quelquefois davantage.

Quatrième et dernière Classe.

Elle consiste dans ceux qui, sans arrêt et sans aucun droit, sont exilés par le seul ordre et la seule volonté du souverain. Ces derniers sont ordinairement traités comme ceux de la troisième classe : on leur permet d'écrire à leur famille et à l'empereur ; il faut seulement que leurs lettres soient remises entre les mains du gouverneur. Plusieurs exilés de cette classe sont néanmoins conduits dans des places fortes, et tenus aux fers ; mais, dieu merci, ce cas est très-rare. Sous un règne d'humanité, cette dernière classe ne devrait pas exister (1).

(1) Elle n'existe plus.

Je ne sais dans laquelle des deux dernières classes était mon malheureux compagnon de voyage, le lieutenant-colonel de Rœsan, dont je n'ai point parlé depuis long-tems, quoique nous fîmes presque toujours route ensemble; mais il me parut qu'il était destiné à éprouver un sort bien cruel. A son arrivée à Tobolsk, le gouverneur lui avait d'abord fait espérer qu'il resterait dans cette ville : ranimé par cette espérance, il avait commencé à s'y établir pour toujours; il s'était fait faire habits, linge, etc.; mais il reçut deux jours après, l'ordre subit de se rendre sur-le-champ à Irkutzk. Deux heures après, il était déjà parti, et je n'ai plus entendu parler de lui : à peine lui laissa-t-on le tems d'envoyer chercher chez son tailleur, les habits qui n'étaient encore que coupés. Il fallait que M. de Kuschelef, si généralement reconnu pour un homme humain et bienfesant, eût des raisons fortes pour employer contre ce malheureux de pareils moyens de rigueur.

Pour moi, toujours dans la même situation, je passais les heures à écrire à ma femme. Plus de dix lettres (1), dont je dirai

(1) Plus de la moitié est heureusement arrivée à sa destination.

plus bas le contenu, devaient être arrivées jusqu'à elle, par l'entremise de mes nouveaux amis, et par le secours des honnêtes marchands. Ces momens consacrés à l'amour conjugal, étaient les seuls *qui répandissent dans le calice de mes douleurs, quelques larmes d'une douce et agréable tristesse.* Je jouissais d'une bonne santé, et je cherchais à me distraire autant qu'il m'était possible; je n'étais plus gêné dans ma solitude par la présence de mon conseiller, qui logeait chez un de ses amis: aussi j'employais mes après-dinées à écrire l'histoire de mes peines. Je n'avais point d'encre, mais j'en fesais avec un bâton d'encre de la Chine, que je délayais dans un petit vase. Vers midi, j'allais faire un tour de promenade; je gravissais les rochers qui sont autour de Tobolsk, et qui s'élèvent d'une manière pittoresque au milieu des rapides torrens; je découvrais les vastes plaines d'eau et les immenses forêts dont elles sont entourées; mon œil se reposait sur chaque voile de bâtiment que j'apercevais; mon imagination ardente me fesait croire que ma famille voguait vers moi, et je regardais dans chaque nacelle si je ne la verrais point débarquer. Après ces continuelles illusions, je

revenais dîner chez le gouverneur, ou chez le conseiller de la cour Péterson : je mangeais rarement chez moi. C'était sur-tout auprès de M. de Kuschelef que j'aimais à me trouver ; je ne le quittais jamais sans quelque motif de consolation, ou sans quelqu'adoucissement à mes peines : la sensibilité de son cœur lui fesait toujours découvrir de nouvelles routes pour parvenir jusqu'au mien ; il savait saisir avec empressement la moindre occasion de faire luire à mes yeux un rayon d'espérance.

Hélas ! lui-même n'était pas très-heureux. Souvent, lorsque nous nous trouvions tête-à-tête dans le pavillon de son jardin, et que nous promenions nos regards au travers de la croisée, sur la plaine argentée et sur des bois innombrables, il laissait échapper un soupir, et me dévoilait ses secrets sentimens. « Voyez-vous, me disait-il, ces forêts qui s'étendent au-delà d'un espace de onze cents werstes, jusqu'à la mer Glaciale ? personne n'a encore osé les traverser ; elles sont habitées par des bêtes sauvages : cependant elles sont dans mon gouvernement. Mon pouvoir embrasse un terrain plus vaste que l'Allemagne, la Turquie et la France réunies ; mais quels avan-

tages, quels plaisirs en puis-je retirer ? Dans l'intérieur même de la ville où je gouverne, quels sont mes agrémens ? Il ne se passe pas un jour sans que je ne sois affligé par un spectacle cruel. On traîne devant moi des infortunés, seuls ou par troupes, et je ne dois, ni ne peux les secourir. Déjà leurs cris déchirent mon cœur : eh bien, il faut que je prononce un arrêt qui ajoute à leur désespoir ! Si je fléchis, si je ne suis pas insensible comme l'exige le poste que je remplis, je m'expose à mille dangers. Une responsabilité effrayante pèse sur moi ; et quoique je m'acquitte bien de mon devoir, qui me répondra qu'un rapport secret et calomnieux ne me fera pas perdre mon rang, mon honneur et ma liberté ? Puis-je prévoir cet événement ? Je n'en serai instruit qu'au moment où un arrêt injuste me frappera. C'est une triste existence, que de vivre au milieu des infortunés, dans un pays sauvage, et sous le glaive de l'autorité arbitraire ! »

J'oubliais alors mes propres malheurs, pour consoler cet honnête homme, ce mortel aussi vertueux que sensible. Je lui disais qu'il était placé à ce poste par le ciel lui-même, comme le père et l'ami des malheureux ; je le pressais

de ne pas donner sa démission, comme il était souvent prêt à le faire. « Que deviendraient, m'écriais-je avec chaleur, tous ces pauvres exilés qui sont sous votre surveillance paternelle ? Le seul soulagement qu'ils éprouvent dans leur adversité, c'est de se voir entre les mains d'un homme juste et bon, qui adoucira leur misère, plutôt que de l'augmenter. Les bénédictions de ces innocentes victimes rassemblées autour de vous avec respect, avec amour, n'ont-elles aucun attrait pour votre ame? Ces prisonniers font entendre leurs cris, quand ils arrivent à vos pieds ; mais dès qu'ils se voient dans vos bras, ils ne versent plus que des larmes secrètes, et leur douleur se calme peu-à-peu. Restez, restez dans une place où vous ne cherchez qu'à faire du bien, où vous vous honorez par la générosité, où vous vous faites estimer par une douce puissance! Vous sacrifiez, dites-vous, à un devoir rigoureux des momens que vous voudriez passer dans le repos; mais tout homme paraît au tribunal de la Divinité, lorsque sa carrière est finie : là il est dédommagé, quand il a rendu compte de ses travaux, de ses vertus, de ses belles actions. Que de traits vous pourrez citer ! et que de monde vous pourrez

appeler en témoignage ! Vous nous verrez tous, malheureux exilés, environnant l'Etre-Suprême, et lui répétant à l'envi : « Il a mêlé ses larmes aux nôtres, lorsqu'il n'a pu en tarir la source ; il a tâché de calmer nos souffrances, quand il n'a pu les faire cesser; c'est le bienfaiteur par excellence ; il mérite toutes les faveurs du ciel. » Comment le Créateur pourra-t-il vous faire jouir d'une félicité proportionnée au bien que vous avez fait sur la terre ? » J'avoue que je ne saurais dire à quel point ces réflexions, puisées dans mon ame, charmaient celle de ce respectable gouverneur. Il souriait avec une aimable gaîté, et me laissait voir que je le récompensais des égards qu'il tâchait d'avoir pour moi.

Je le quittais habituellement après ces petits entretiens, pour me promener dans la ville, ou pour me rendre au marché. La ville est assez grande ; elle a trois rues droites et larges. Quoique les maisons soient presque toutes bâties en bois, le coup d'œil n'en est pas moins agréable : on y voit quelques bâtimens construits en pierre, et d'une architecture moderne. Les églises, qui y sont en grand nombre, sont toutes en pierre : les rues à moitié planchéiées en solives, ce qui est plus

propre que des pavés, et plus commode pour les piétons. Toute la ville est coupée par des canaux navigables, sur lesquels sont établis de très-beaux ponts. Le marché (*Bazar*) est grand, et l'on y trouve, outre les objets de nécessité journalière, des marchandises d'Europe et de la Chine : ces dernières sont, à la vérité, très chère, mais les prèmières sont à très-bon compte. Chaque marché fourmille toujours d'hommes de différentes nations, plus particulièrement de Russes, de Tartares, de Kirghis et de Kalmoucs : ils y apportent des poissons morts et vivans de toute espèce, et en quantité innombrable. Ce spectacle était tout-à-fait nouveau pour moi ; mille poissons, que je connaissais seulement d'après les descriptions que j'en avais lues, étaient tous les jours en vente, dans de grandes barques ou dans des chaloupes. Les Esturgeons, qui sont si chers (*acipenser ruthenus*), se donnaient pour une bagatelle. Je remarquai le poisson Royal (*acipenser huso*) ; la Bisa (*silurus glanis*), et bien d'autres de toute couleur. J'eusse passé bien du tems dans ces marchés, s'il n'y eût pas régné une odeur insupportable.

J'allai voir aussi plusieurs fois, par curiosité, la salle de spectacle, qui est assez grande

et qui a un rang de loges. Chacune de ces loges appartient à quelqu'un qui a le droit d'en disposer en faveur de qui bon lui semble. Le coup d'œil en est assez varié. Des étoffes de soie, ordinairement très-riches, et de toutes sortes de couleurs, décorent chaque loge, et retombent sur le devant, qu'elles couvrent élégamment. Au fond il y a des miroirs et des lustres. L'ensemble m'a semblé asiatique, et m'a frappé d'étonnement; mais l'orchestre est détestable. La troupe des comédiens n'est composée que d'exilés. La femme de mon Russ était actrice dans cette troupe; elle avait été transportée de Réval, d'où elle était originaire, jusqu'en Sibérie, pour cause de libertinage; y ayant trouvé Russ exilé comme elle, la sympathie, peut-être les mêmes inclinations l'avaient engagée à le prendre pour époux. Son emploi, dans la troupe des comédiens, était celui des mères nobles. Mais revenons au théâtre. Les décorations, les habits, le jeu, les voix des acteurs et des actrices étaient au-dessous de toute critique. On représenta une fois l'opéra d'*Obri Saldat*, le bon Soldat: j'ai oublié le nom de la seconde pièce. Quant aux places, elle n'étaient point

chères; l'entrée aux premières ne coûtait que trente kopekes.

Misanthropie et Repentir, *le Fils de l'Amour*, et plusieurs autres de mes pièces avaient été représentées à ce théâtre, et y avaient obtenu beaucoup de succès. On était occupé à étudier *la Vierge du Soleil;* mais comme les décorations et les habits demandaient de fortes dépenses qui étaient au-dessus des facultés du directeur, on fit, parmi les personnes aisées de la ville, une espèce de quête à ce sujet.

Il y avait encore à Tobolsk, une autre ressource pour passer le tems; c'était un club (*casino*) qui était tenu par un Italien. Les narines de cet exilé étaient fendues; puni comme assassin, il avait résisté au knout. Son club le fesait vivre : je n'ai jamais voulu y aller.

Pendant mon séjour dans cette ville, je fus aussi témoin des bals et mascarades donnés aux deux sénateurs qui venaient d'arriver. On me pria avec beaucoup d'instances de m'y rendre. Je refusai constamment. Je n'étais pas curieux de mettre ma misère au grand jour: je ne puis donc rien dire du beau sexe que j'eusse trouvé réuni dans ces endroits. A l'exception de la famille de M. le conseiller

de la cour Peterson, de la belle et aimable fille du colonel de Krœmer, j'ai vu à peine une femme de Tobolsk. Au lieu de chercher ces beautés, j'allais hors de la ville; je préférais admirer la campagne, et m'y livrer à mes réflexions. Cependant ce plaisir de la promenade ne m'était pas toujours permis; quelquefois, le matin et à midi, une chaleur insupportable m'en privait; le soir, c'étaient les mouches qui me retenaient chez moi. On ne peut se faire une idée du tems qu'il fesait à Tobolsk pendant l'été : presque tous les jours, d'abord, le thermomètre de Réaumur montait à 26 ou 28 dégrés, ensuite cinq à six orages venaient se combattre de toutes les régions célestes, et procuraient une pluie abondante qui ne rafraîchissait pas l'air. Croirait-on que, malgré cette chaleur, la nature était très-avare dans ses dons? Je n'ai pas vu un seul arbre fruitier. Le jardin du gouverneur, qui est le plus beau du pays, est entouré de murs de planches, sur lesquels on a peint des arbres fruitiers. A la vérité, il était très-orné de viornes (*rhamnus frangula*), de poix de Sibérie (*robinia caragana*), et de bouleaux (*betula alba*). Ce dernier arbre est très-commun en Sibérie, mais il est presque tou-

jours tordu ; on prend de loin les plus vieux bouleaux pour des arbres d'une jeune pousse. Le viorne est préféré à Tobolsk. Chacun en plante dans les rues, devant sa maison, sans doute à cause de ses fleurs, qui ont la plus agréable odeur. Ce que j'ai remarqué encore dans le jardin du gouverneur, ce sont des groseilliers verts et rouges, quelques pieds de choux, et des concombres en espérance. Du côté de Tinnen, il croît une espèce de pommiers qui donnent des fruits gros comme des noix.

Mais si la nature a privé d'arbres fruitiers cette partie de la terre, elle n'en est que plus prodigue en fruits de la campagne. Le bled noir de Sibérie, qui est si renommé parmi nous, se sème tous les ans de lui-même ; on ne se donne d'autre peine que de le recueillir : toute espèce de grain réussit parfaitement, et la crue de l'herbe est étonnante. Par-tout la terre ressemble à ce terreau de jardin, qui n'exige point d'engrais. Cela est si constant, que le fumier, qui est en abondance, gêne au point de porter le paysan à une extrémité risible. Le conseiller de la cour Peterson, qui, en qualité de physicien du pays, est obligé de faire des tournées, m'a

raconté qu'il se trouva plus d'une fois dans des villages où les paysans abattaient leurs maisons pour aller s'établir plus loin ; ils croyaient plus facile de transporter leur cabane, que les tas de fumier qui les environnaient.

Le froid, dans ce pays, est aussi insupportable en hiver, que la chaleur en été ; le thermomètre descend jusqu'à quarante degrés. Le conseiller de la cour m'a dit encore que tous les hivers, il fesait l'expérience de laisser geler du vif argent, pour en former ensuite, avec un couteau, toutes sortes de figures qu'il envoyait, emballées dans de la neige, à M. de Kuschelef.

Du reste ce climat, malgré son excessive chaleur et sa cruelle froidure, était extrêmement sain. Mon docteur m'a souvent assuré qu'on n'y était sujet qu'à deux espèces de maladies, dont on pouvait facilement se préserver : l'une est la maladie vénérienne ; avec de la continence on s'en guérissait sans peine : l'autre est une fièvre causée par le changement subit de la température ; avec un habit chaud on n'était point exposé à sentir le refroidissement de l'air. Ainsi, avec de la sagesse et une simple précaution, on se porte à

merveille en Sibérie, et l'on y parvient à un âge très-avancé.

Le terme de ma permission pour rester à Tobolsk, s'écoulait, et M. de Kuschelef ne me disait rien de mon départ. Je me flattais donc de l'espoir d'y rester. Mes amis présumaient que, pour m'annoncer cette heureuse nouvelle, il attendait que les sénateurs et le conseiller fussent éloignés. Les premiers partirent pour Irkutzk, mais l'autre ne paraissait pas disposé à retourner à Saint-Pétersbourg : enfin je vis passer tout-à-fait les quinze jours, terme fatal où je devais être instruit de mon sort. Le dimanche suivant je me rendis, comme il était d'usage, à l'audience du gouverneur, avec tous les exilés de la troisième et quatrième classes, qui se fesaient un devoir de se trouver chez lui ce jour-là en uniforme, mais sans épée. Le gouverneur me prit à part, et m'annonça qu'il fallait que je me disposasse à partir le lendemain matin, et me répéta avec chagrin les motifs qui l'avaient déjà forcé de restreindre ma liberté. Je ne puis dire l'effroi que cet ordre me causa ; je n'eus pas la force de répondre : « J'obéirai ». Ce ne fut que long-tems après qu'il me fut possible d'articuler une parole.

Alors je priai le gouverneur de m'accorder encore deux jours qui m'étaient nécessaires pour faire plusieurs provisions de première nécessité, que je ne pourrais pas trouver à Kurgan. Je prétextai qu'il me fallait ce tems-là pour vendre ma voiture dont je n'avais plus besoin, et dont l'argent me servirait à réparer le déficit de ma bourse. Le gouverneur se rendit à cette nouvelle demande avec toute la grace possible, et je me hâtai d'aller faire mes tristes apprêts, afin de ne pas abuser de ses bontés.

Le plus riche marchand de Tobolsk (j'ai oublié son nom) m'avait, quelques jours auparavant, offert cent cinquante roubles de ma voiture : comme elle m'avait coûté plus du double, je m'étais refusé à la lui vendre; mais la nécessité me força de lui faire savoir que j'acceptais ses offres, quelque faibles qu'elles fussent. Ce juif eut la bassesse, sachant que j'étais obligé de partir promptement, de ne vouloir plus la prendre qu'à cent vingt-cinq roubles : je fus révolté, mais il fallut que je consentisse à passer par tout ce que voulait ce véritable marchand. Je lui donnai donc ma voiture, car je ne peux pas appeler cela vendre. Le gouverneur, en

apprenant ce calcul mercantile, fut de si mauvaise humeur, qu'il me proposa très-sérieusement de faire de cette anecdote une petite pièce en français, qu'il se chargerait de traduire en russe; il ajouta qu'il la ferait représenter sur le théâtre de Tobolsk. Je souris à ces propositions, mais je n'étais pas dans une situation à faire des comédies.

Aussitôt ce marché de voiture terminé, je fis ma provision de thé, de sucre, de papier, de plumes, et autres choses semblables. Hélas! je ne pouvais me munir également de livres; cependant me serait-il possible de passer l'hiver sans m'occuper de lecture? Le bon M. Peterson m'offrit bien tous ceux qu'il avait, mais sa bibliothèque consistait principalement en livres sur la médecine; il avait quelques voyages que je connaissais déjà. Ce n'était que mon ami Kiniœkoff qui pouvait me procurer ce que je desirais si ardemment. Je commençai par lui faire savoir mon départ; ensuite je lui écrivis que j'étais au désespoir de m'éloigner, sans emporter avec moi quelques bons livres: il me fit réponse de l'attendre à minuit à ma fenêtre. Je ne manquai pas d'être exact au rendez-vous, et trois nuits de suite il eut la complaisance de

m'apporter lui-même les meilleurs livres de sa bibliothèque, et entr'autres, *Sénèque*, qui fut souvent mon consolateur.

Au milieu de tous les préparatifs qui m'occupaient, je me gardai bien d'oublier d'écrire à ma femme et à une douzaine d'amis, tant en Allemagne qu'en Russie; je fis un paquet de ces lettres, je l'adressai à mon ancien et fidèle ami Graumann, négociant à Saint-Pétersbourg, et j'en chargeai Alexandre Schulkins, en l'assurant que s'il le remettait avec exactitude à mon ami, il lui serait compté cinquante roubles. Ce moyen me parut le meilleur pour que je ne fusse pas encore trompé. La suite m'a prouvé que j'avais raison : beaucoup de gens font par intérêt, ce qu'ils dédaignent de faire par générosité.

Aussitôt que je fus prêt à partir, j'allai moi-même l'annoncer au gouverneur. Il vit avec plaisir que je me soumettais assez courageusement, et me demanda s'il était encore en son pouvoir de faire quelque chose pour moi. Je profitai de sa bonne volonté pour obtenir une petite faveur à laquelle je mettais un grand prix. Je savais qu'un bas-officier devait m'accompagner jusqu'à Kurgan; je manifestai le desir que le choix tombât sur mon

bon André Iwanowitsch, malgré son grand âge et son habitude d'un sommeil perpétuel. M. de Kuschelef qui ne pouvait rien me refuser, m'accorda cette nouvelle grace. Il me pria ensuite, à son tour, d'accepter des lettres de recommandation pour les premiers habitans de Kurgan. Il me fit présent d'une petite caisse pleine de thé de la Chine, et me promit de me faire passer toutes les semaines le Journal de Francfort, qu'il recevait exactement. Rien ne pouvait me plaire davantage que ces petites attentions ; la dernière sur-tout méritait toute ma reconnaissance, par les dangers qu'elle fesait courir à M. de Kuschelef.

Quand on eut chargé ma kibitke, vieux chariot qui avait déjà servi, et que j'avais cependant payé trente roubles, je fis mes adieux à mon conseiller de la cour. Il me dit que son départ était irrévocablement fixé au lendemain du mien. J'appris alors que le manque d'argent l'avait seul forcé à rester si long-tems à Tobolsk, qu'il attendait un marchand qui, n'ayant point de passe de poste, ferait le voyage à la faveur de la sienne. Il avait mis pour condition, que le marchand paierait tous les frais de la route. Cette raison était-elle bien véritable ? Au reste, le gou-

verneur n'avait pas eu tort de s'en méfier, et de le prendre pour un espion. Je priai M. le conseiller de vouloir bien ne pas oublier qu'il était porteur de mon Mémoire à l'empereur. Il me jura de le remettre lui-même à son adresse. Je le crus, et je le vis partir le lendemain avec un extrême plaisir. Il s'éloigna mécontent du gouverneur, qui, pendant son séjour à Tobolsk ne l'avait pas une seule fois invité à dîner. M. de Kuschelef ne voulait point de pareilles gens à sa table.

Ce fut le 13 juin, à deux heures après-midi, qu'après avoir pris congé de tous mes amis, je me rendis tristement au rivage, où j'aperçus ma kibitke sur la nacelle. Au moment d'y entrer moi-même, il m'arriva une aventure plaisante. Une femme russe assez bien mise m'arrêta, et me fit beaucoup de complimens sur mes pièces de théâtre. L'instant me parut si mal choisi pour de pareils éloges, que je tâchai de les éviter en ne répondant pas, et en ne fesant qu'une simple révérence ; mais cette femme me retint par le bras, elle me dit qu'elle était actrice du théâtre de Tobolsk : c'était une raison de plus pour m'esquiver : elle ne voulut point me lâcher, et ajouta que, dans ma pièce intitulée, *la Vierge du Soleil*,

le rôle de première prêtresse lui avait été confié. Je répliquai qu'on ne pouvait pas mieux choisir, et je fis encore un mouvement pour lui échapper. Elle me suivit, et m'allégua qu'elle était d'un embarras extrême pour savoir le costume qu'elle devait prendre dans ce rôle, et me pria de vouloir bien le lui indiquer. Dans tout autre moment je me fusse beaucoup amusé de cette première prêtresse, qui devait être bien plus inquiète de la manière dont elle jouerait le rôle, que de l'habit qu'elle choisirait; mais alors je me fâchai tout de bon: je lui dis, en fronçant le sourcil, qu'il était étonnant qu'elle ne s'aperçût pas de son importunité, que je n'étais point disposé, en Sibérie, à m'occuper de costumes péruviens. Je m'éloignai tout-à-fait, la laissai maîtresse de choisir suivant son goût, et je donnai aux matelots l'ordre de partir. Une pareille scène ne peut s'oublier.

Je pris donc, bon gré mal gré, la route de Kurgan. Elle conduit, sur le côté, à la petite ville de Jaluterski que l'on traverse: on compte jusques-là quatre cent vingt-sept werstes. Les eaux étant considérablement augmentées, nous fûmes forcés de nous retirer jusqu'aux frontières de Tinnen, afin

de pouvoir nous diriger de là, du côté du midi. Nous passâmes la nuit à Tinnen, chez un écrivain qui nous donna l'hospitalité avec une complaisance infinie. Nos chevaux furent payés dans cette route au prix de l'ukase, c'est-à-dire, un kopeke pour deux chevaux par werste.

A quelque distance de Tinnen, je vis dans un bois humide, une merveille de botanique que j'ai souvent racontée à d'habiles botanistes, et qui leur parut nouvelle. Il y avait, dans un espace d'environ six cents pas, une quantité innombrable de fleurs rouges, sur lesquelles semblait être un petit tas de neige : cette vue me frappa ; je fis arrêter ma kibitke, je courus à l'endroit où j'avais jeté les yeux, et je trouvai cette fleur vraiment surprenante. Sur une tige d'environ cinq pouces, ornée de feuilles qui diffèrent très-peu de celles du muguet, pendait un petit sac à ouvrage comme ceux que portent nos dames : ce sac pouvait avoir un pouce et demi en quarré; il était garni, aux coins supérieurs, de rubans pour le fermer. Il était décoré d'une feuille, sous la forme d'un cœur parfaitement proportionné, et dont la superficie, blanche comme de la neige, paraissait émaillée, mais dont les parties

inférieures se rapprochaient de la principale couleur, qui était purpurine : on pouvait facilement voir dans ce petit sac, l'ouvrir et le fermer à volonté. Je ne saurais exprimer combien cette fleur, qui cependant n'avait aucune odeur, me parut charmante à la vue. Je doute que je me sois clairement expliqué en botanique, mais du moins j'ai donné l'idée de cette petite merveille, et je pense qu'elle serait un ornement délicieux pour nos jardins. Combien j'ai de regrets de n'en avoir pas pris quelques pieds avec moi ! mais la voyant en si grande quantité, je crus qu'elle était commune en Sibérie : j'appris trop tard que personne ne la connaissait (1).

A une demi-journée de Kurgan, nous passâmes la nuit chez un pope (2), où nous trou-

(1) J'écrivis cette découverte à M. le conseiller de la Cour Péterson. Il me fit réponse qu'il était curieux de trouver cette fleur et de la connaître, que l'année suivante il était résolu à chercher les moyens de la découvrir comme moi. Son embarras était de savoir sur quel chemin j'avais été surpris par cette merveille. Je ne pouvais le lui dire. La crue des grandes eaux nous avait forcés à prendre des routes détournées. Il est probable que j'ai fait là une découverte botanique. Le hasard la fera peut-être faire à d'autres comme à moi.

(2) Prêtre.

vâmes une chambre très-commode, des lits très-bons, et où nous reçûmes l'accueil le plus amical. Je fus bien surpris de me voir ainsi traité ; je le fus encore plus le lendemain matin, quand personne ne me demanda de paiement. J'appris que les habitans de ce village tenaient à leurs dépens cette chambre toujours prête, et y traitaient les voyageurs à leurs frais. Peut-on donner un plus bel exemple de l'hospitalité ? Ce n'est pas tout ; ils poussent la délicatesse jusqu'à se soustraire à vos remercimens, lorsque vous les quittez : j'ai eu la douleur de m'éloigner sans avoir entrevu quelqu'un qui portât aux autres le tribut de ma reconnaissance.

Il était quatre heures après-midi, quand nous aperçûmes pour la première fois Kurgan. Une seule tour de chétive apparence, s'élevait au milieu d'un groupe de maisons à moitié détruites, et d'autres de fort mauvaise mine. Cette petite ville est située au-delà et sur les bords les plus élevés du Tobol ; elle est entourée d'une lande déserte qui s'étend, de tous côtés, l'espace de quelques werstes. Après ces landes, on voit des montagnes couvertes de bois, qui sont coupées par des petits lacs pleins de joncs. Le tems des pluies étant passé,

l'aspect en était aussi agréable qu'il pouvait être ; et assurément il ne me séduisit pas.

Le nom de Kurgan qui, par son véritable sens, veut dire, *Colline des Sépulcres*, me parut convenable et à la ville, et à ma situation. Rien n'était plus triste que la vue de cet endroit, et je pensais bien qu'il serait mon tombeau. « C'est donc là, me disais-je, le terme de mon voyage, et le commencement de mes nouvelles peines ! » L'inondation de la lande nous forçant à faire des détours continuels, ne nous permit que d'approcher lentement de cette ville, et j'eus le tems d'examiner de tous côtés le tombeau qui s'ouvrait devant moi.

Parmi les cahuttes de bois, qui n'avaient toutes qu'un seul étage, je distinguai avec surprise une maison de pierre assez bien bâtie : c'était un palais pour un pareil lieu. Je m'informai à qui elle appartenait : on me nomma un M. Rosen ou Rosin, autrefois vice-gouverneur de Perme, et qui possédait des terres dans ces contrées. J'avoue que le goût extraordinaire et bizarre d'acheter des terres dans ce pays sauvage, ne me donna pas bonne idée de l'acquéreur, et ne m'inspira pas d'abord grande envie de le connaître :

cependant son nom paraissait allemand ; je présumai qu'il pouvait être originaire d'Allemagne. Ce nom, d'ailleurs, m'était bien cher depuis plusieurs années ; il me rappelait mon brave ami, le baron Frédéric Rosen, et son excellente épouse qui fut ma seconde mère. Ce couple respectable avait déjà éclairci quelques heures sombres de ma vie ; devais-je trouver là quelqu'un de leur famille, qui avait les mêmes droits sur mon cœur ?

Après avoir fait bien des détours, comme dans un labyrinthe, nous parvînmes à un singulier pont flottant, qui consistait simplement en solives liées ensemble. Ce pont, quoiqu'affermi sur les deux rives du Tobol, était le jouet des flots. Chaque voiture qui passait dessus, devait nécessairement s'enfoncer dans l'eau ; et quand on arrivait en face, il fallait avoir bien soin d'en prendre le milieu : un mouvement de la voiture, à droite ou à gauche, vous fesait courir de grands dangers.

Kurgan n'a que deux grandes rues, parallèlles et très-larges : nous en traversâmes une, et nous nous arrêtâmes devant une maison que l'on me dit être celle de la Justice du pays. Le bas-officier qui m'avait accompagné, y entra, et revint bientôt après m'annoncer que

le *gorodnitschei*, le chef de la police était en voyage, mais que le président du même tribunal le remplaçait : il fallut donc me laisser conduire devant le président. Nous allâmes quelques centaines de pas plus loin, et nous arrivâmes à sa demeure : je me nommai, et je fus introduit quelques instans après.

Je trouvai un vieillard d'une figure respectable et pleine de bonté ; mais dans ce moment il crut qu'il était de son devoir de prendre l'air de dignité convenable à sa place. Il me fit donc un accueil très-froid, mit ses lunettes avec un peu d'importance, ouvrit, sans me regarder, les ordres qui me concernaient, et les lut les uns après les autres, avec beaucoup de réflexion. L'espèce d'indifférence qu'il me témoignait, me fit naître l'envie de lui donner un petit échantillon de la manière dont je croyais devoir être traité, dès ce jour comme à l'avenir ; en conséquence je pris un siège et je m'assis. Il me jeta du coin de l'œil, un regard qui marquait sa surprise ; je feignis de ne pas m'en apercevoir : il continua sa lecture.

Une troupe de curieux vint de la chambre voisine, se rassembler autour de moi. Il y avait parmi eux, beaucoup d'enfans déjà

grands, une jeune et très-jolie personne (seconde femme du maître de la maison), sa vieille mère à moitié aveugle, et un homme d'un âge moyen, qui portait l'habit polonais. Ils me regardèrent tous en gardant le silence, et cette scène mystérieuse dura jusqu'à ce que M. le président eût fini de parcourir ses papiers. Alors le visage de ce magistrat s'épanouit ; la lettre du gouverneur, qui sans doute m'avait recommandé à lui d'une manière toute particulière, lui fit quitter les airs que sa place lui avait fait prendre. Son cœur parla pour moi dès cette première entrevue. M. le président vint à moi, me tendit la main, me présenta à sa famille, ensuite au Polonais qu'il complimenta d'avoir trouvé un compagnon d'infortune ; il le recommanda à mon amitié : le même sort nous unissait. J'embrassai ce malheureux exilé, et je sentis comme lui, dans ces premiers instans, que bientôt la conformité de nos goûts, de nos habitudes, égalerait celle de nos destinées.

Le président de la chambre basse de justice, et la première personne de la magistrature de Kurgan, était M. de Gravi, que je venais de voir. Son père, officier suédois,

avait été fait prisonnier au combat de Pultawa, et envoyé en Sibérie avec nombre de ses compatriotes ; il s'y était allié à une femme du pays, et était mort dans le lieu de son exil. Ce M. de Gravi, son fils était entré au service, avait fait la guerre de sept ans, et était revenu dans son climat sauvage, où il avait quitté l'état militaire pour embrasser l'état civil. Il vivait actuellement, dans cette ville, avec un revenu très-borné; mais il était toujours gai, toujours content. Je ne me rappelle pas l'avoir vu une seule fois de mauvaise humeur; il venait d'être nommé conseiller de la cour, place qui lui convenait parfaitement.

Après les premiers complimens, il fut question de me procurer une demeure, qui, suivant les ordres de M. de Kuschelef, devait être une des meilleures de Kurgan ; ce logement était donné par ordre de la couronne, et tout propriétaire de maison était obligé de loger un exilé, quand on l'en requérait. On imagine bien qu'alors chacun fesait son possible pour se débarrasser d'une pareille charge; et dès qu'il se présentait un malheureux pour obtenir gratuitement un asyle, on lui donnait une si vilaine chambre,

on le traitait si mal, qu'on tâchait qu'il s'en allât.

M. de Gravi, après avoir réfléchi longtems, indiqua à une espèce d'adjudant, petit homme tout bossu, le logement où il devait me conduire. Il me pria de venir souper chez lui le soir même ; je refusai : j'avais besoin de quelques instans de repos et de solitude ; il fallait de plus que je m'arrangeasse dans mon nouveau logement.

Je suivis mon guide ; il me mena à une petite maison basse : je manquai de me briser la tête en entrant. Cet accident, qui provenait de la ridicule proportion de cette porte, ne me fit augurer rien de bon de l'intérieur de la maison. J'avançai néanmoins ; hélas ! je vis des chambres, ou plutôt des trous obscurs dans lesquels je pouvais à peine marcher, et qui n'étaient ornés que d'une table et de deux bancs de bois ; point de lit ; les fenêtres étaient couvertes de papier. A cet aspect, je poussai un profond soupir ; l'hôtesse en fit autant, et dérangea avec un chagrin concentré, les bouteilles et le linge qui étaient çà et là dans la pièce qu'elle me destinait. Elle ramassa aussi quelques vieux habits et de la mauvaise vaisselle qui rem-

plissaient tous les coins ; ensuite elle me fit signe que j'étais maître de faire ce qui me plairait. Dès qu'elle fut partie, je repris un peu de courage, je tâchai de vaincre la répugnance que j'avais sentie à la première vue, et je m'occupai de mes petits arrangemens.

Une heure était à peine écoulée depuis le moment de mon installation dans ce pauvre logis, que le bon M. de Gravi m'envoya, en l'honneur de ma bienvenue, un jambon, quelques pains, des œufs, du beurre frais, et autres choses semblables, dont mon Rossi prépara un excellent souper, plutôt pour lui que pour moi. Après ce repas, je cherchai à reposer un peu sur mon noir plancher; mais la vermine et le chagrin éloignèrent le sommeil de mes paupières.

Le lendemain matin je me levai d'assez bonne heure ; je reçus la visite de différentes personnes qui composaient les autorités de cette ville. Je vais les nommer les unes après les autres, afin de donner une idée de ce qu'on nommait, à Kurgan, la bonne société.

Étienne Osipowitsch Mammejef, Kapitan Isprawnik ; c'est-à-dire, celui qui a la police générale, qui a l'inspection des rues, des

ponts, qui est chargé de faire payer les impôts, et qui est, en outre, le juge suprême des différends qui s'élèvent entre les paysans : c'était un homme bon, serviable, jovial et fortuné. Il régnait même dans sa maison une espèce de luxe ; mais il me parut n'avoir pas de goût. Je me rappelle, par exemple, qu'il avait dans sa chambre quelques petits dessus de tables et plusieurs plateaux qui représentaient des sujets copiés de bonnes gravures connues, et qui avaient été laqués dans une fabrique située près d'Ekatarinenbourg. Ces copies avaient coûté beaucoup d'argent ; mais ce Kapitan ne s'en servait ni comme de tables, ni comme de plateaux : il avait fait ôter les pieds et placer les uns et les autres sur les murs, en forme de tableaux : c'était une bizarrerie singulière, qui suffisait pour caractériser son mauvais goût.

Juda Nikitisch, un sedatel ou assesseur à la chambre-basse de la justice. Il était frère d'une amie de M. de Kuschelef. J'avais de sa sœur une lettre de recommandation pour lui. Cet homme était très-ordinaire, et sur-tout très-borné.

Un autre sedatel, homme encore plus ordinaire.

Le secrétaire de ce tribunal, un bon et respectable vieillard, qui paraissait avoir une grande idée de son habileté dans les affaires : il était le seul, dans toute la ville, qui fît venir les gazettes de Moscovie.

Un chirurgien fort ignorant. En l'absence du premier chirurgien de la ville, qui était en voyage, il fallait que je remisse le soin de ma vie en de pareilles mains.

Le plus intéressant de tous ceux que je vis à Kurgan, fut indubitablement le Polonais Iwan Sokoloff : il possédait autrefois une terre aux nouvelles frontières de la Prusse, et n'avait ni servi, ni même été initié dans les affaires de la révolution. Un de ses amis qui entretenait une correspondance, faite peut-être pour sembler suspecte, avait cru devoir, pour plus de sûreté, se faire adresser ses lettres sous le couvert de Sokoloff, et avait recommandé à ses correspondans de les lui faire parvenir ainsi. La première lettre écrite de cette manière fut interceptée. Sokoloff n'était nullement instruit de cette ruse de son ami. Un jour qu'il dînait chez un de ses voisins de campagne, le général Wielohurski, un officier se présenta, et lui fit connaître l'ordre de l'arrêter, ainsi que plusieurs

autres personnes, innocentes ou coupables. En vain Sokoloff se récria sur l'entière ignorance des motifs pour lesquels il se voyait arrêté : il fut conduit, avec ses compagnons, dans je ne sais quelle citadelle. Cette affaire fut jugée à Saint-Pétersbourg; et là ils reçurent leur pardon : on leur dit qu'ils seraient seulement exilés en Sibérie. Sokoloff fut donc jeté, ainsi que les autres, sur des kibitkes. Le chemin qu'il devait suivre n'était qu'à quelques werstes de sa terre : il demanda en grace qu'on lui permît de voir, pour la dernière fois, sa famille, et de prendre du linge, des habits qui lui manquaient. Ses prières furent vaines : il fut obligé de se rendre à Tobolsk dans l'état de dénuement où il se trouvait. Là il fut séparé de ses camarades, et conduit à Kurgan, où, quand il me raconta cette histoire, il traînait depuis trois ans la plus misérable existence, sans recevoir la moindre nouvelle de sa femme et de ses six enfans.

Ce malheureux Sokoloff ne recevait pour vivre, que vingt kopekes par jour, au compte de la couronne : il fallait donc qu'il se privât de toutes les commodités de la vie ? Il demeurait, en hiver, auprès d'un hôte presque

toujours ivre, auprès d'une hôtesse acariâtre, et au milieu des chats, des chiens, des poules et des animaux les plus immondes. L'été, afin d'être seul, il logeait dans l'écurie, où j'ai été le trouver moi-même. Un bois de lit tout nu, une petite table, un bassin et un crucifix pendu au mur, étaient absolument tout ce qu'il possédait.

Malgré la misère dans laquelle il languissait, il était impossible de lui faire accepter quelques présens : il vivait de pain, de laitage et de quass ; je le voyais toujours proprement habillé. Il était généralement aimé ; on le nommait Wannuschka (1). La famille de M. de Gravi le recevait avec plaisir, parce qu'il joignait à ses manières honnêtes, une bonhomie remarquable. Ce pauvre Sokoloff conservait dans son malheur une égalité de caractère que j'ai bien souvent admirée, et à laquelle j'ai vainement tâché d'atteindre. Les seuls instans où son cœur paraissait faiblir, c'était lorsque nous nous trouvions seuls, que nous nous répétions l'histoire de nos peines, que nous comparions nos souf-

(1) Un bonhomme qui entend bien la plaisanterie, et qui aime à jouer avec les enfans.

frances ; c'était sur-tout quand nous nous entretenions de nos femmes, quand nous nous disions d'abord tour-à-tour le nom de nos enfans favoris, et que nous finissions par les nommer tous, les uns après les autres : alors les larmes s'échappaient de ses yeux comme des miens ; alors il tombait comme moi dans la plus sombre mélancolie.

Quel dommage qu'il ne sût pas le français, ou que moi, je ne pusse parler latin, langue familière aux Polonais ! nos entretiens eussent été plus doux et moins pénibles. Sokoloff parlait mieux russe que moi, quoiqu'il ne l'eût appris qu'à Kurgan ; mais son accent me rendait la plupart de ses mots incompréhensibles. Au reste, si nos bouches n'étaient point d'accord, nos cœurs l'étaient bien : nous nous comprenions sans difficulté sur tous les sentimens inspirés par la tendresse et l'amitié ; l'expression de nos regards, chaque fois que nous nous revoyions, était un langage aussi sincère que facile à entendre ; enfin nous étions les deux plus tendres amis qu'il fût possible de trouver. Dans le sein du malheur, je crois qu'on est aussi bien uni que deux jumeaux dans le sein de leur mère. Mais revenons à ma propre histoire.

Aucune des personnes qui m'avaient rendu visite, n'était venue les mains vides : chacune m'avait apporté de quoi boire et manger pour long-tems : il ne me manquait qu'un office pour serrer toutes ces provisions si généreusement offertes ; et bien loin de l'avoir, je ne pouvais croire que je fusse logé moi-même. M. de Gravi, qui avait été du nombre de ceux dont j'avais reçu les hommages, revint dès qu'il me vit seul ; il s'informa si j'étais content de ma demeure ; je ne pus m'empêcher de lui avouer qu'elle me déplaisait beaucoup : il me proposa aussitôt de me conduire lui-même par toute la ville, de me faire voir tous les logemens qui étaient disponibles, afin que je pusse choisir. J'acceptai cette offre avec reconnaissance, et nous sortîmes sur-le-champ. Après avoir couru une grande partie de la journée d'une maison dans une autre, avoir trouvé plus mal et rarement mieux, n'avoir vu que des chambres obscures et petites où j'aurais été forcé de loger avec mon domestique, ce qui ne pouvait me convenir, je priai l'honnête M. de Gravi de vouloir bien me laisser le soin de chercher moi-même un asyle commode ; je lui dis que mon intention était d'éprouver si l'argent, cet enchanteur

universel, ne me ferait pas ouvrir une maison propre et agréable : il consentit, persuadé néanmoins que je ne réussirais pas dans mes recherches. Ce ne fut pas moi qui me chargeai de cette perquisition; ce fut mon adroit Rossi, qui, en moins de vingt-quatre heures, avait déjà fait connaissance avec toute la ville, et sans doute avait trompé la plupart de ses habitans. D'après mon ordre, il se mit aux enquêtes, et je ne fus pas long-tems sans le voir revenir : il m'annonça qu'il avait trouvé une petite maison convenable, où je pourrais loger seul, moyennant un loyer de quinze roubles par mois; il ajouta que le propriétaire, qui était un marchand, alléché par l'appât du gain, avait consenti à céder son propre logement, et à se retirer dans un petit corps de logis au fond de la cour. J'allai sur-le-champ voir cette nouvelle demeure; je la trouvai si commode et si richement meublée, suivant la mode de Kurgan, que je n'hésitai pas à la prendre. Cette maison consistait en une grande et une petite chambre; il y avait une cuisine très-propre et une *kladawai*, ce qui veut dire une pièce destinée à tout ce qu'il faut serrer; les murs de la chambre n'étaient

à la vérité que des planches sans tapisserie, mais le propriétaire avait eu soin de les garnir d'une quantité de gravures colorées et de tableaux à l'huile, qui, pour la plupart mauvais, fesaient cependant une décoration assez agréable. Il résultait de cet ornement, une illusion bien douce : on se croyait dans une partie de la terre moins sauvage et moins triste. Par exemple, on voyait des perspectives de Nuremberg, une paysanne d'Ausbourg, une servante de Leipsic, une marchande de pain d'épices de Vienne; et à chacun de ces tableaux étaient peintes des inscriptions allemandes. La lecture seule de ces mots, écrits dans une langue que j'aimais, me rendit si joyeux, que j'eus beaucoup de peine à m'en éloigner. On remarquait encore dans cette pièce, de très-mauvaises copies des attitudes de lady Hamilton, des vues d'Herculanum, des paysages, et autres choses de plusieurs genres différens. Les peintures à l'huile, produits des arts du pays, représentaient des anciens czars; ou plutôt le peintre avait fait quelques figures avec de la barbe, leur avait placé sur la tête des bonnets de czar, leur avait mis dans la main la pomme

impériale, et avait écrit au bas, *le czar Alexei Michailowitsch*, ou tout autre nom qui lui était venu dans l'idée.

Les meubles de la maison consistaient en deux bancs de bois à dossier, que l'on nommait sophas, parce que, sur chacun d'eux, on avait mis un coussin de lit, recouvert d'un morceau d'indienne; en quelques chaises, une table et une armoire vitrée, dans laquelle il y avait de la porcelaine; mais cette armoire était fermée, et tout ce qu'elle renfermait, n'était qu'à l'usage de la maîtresse du logis.

La façade de la maison donnait sur la rue; il y avait, sur le derrière, une cour très-propre, où il se trouvait une porte qui conduisait sur les bords du Tobol; la promenade me devenait par-là très-commode. Toutes ces circonstances réunies m'engagèrent à accepter les propositions qui m'étaient faites, et me décidèrent à louer pour le prix demandé, quoiqu'il fût énorme, et qu'il m'eût paru très-considérable, même à Saint-Pétersbourg. Ce marché s'arrangeait mal avec ma bourse, qui, tous les jours, s'épuisait d'une manière effrayante; mais dans ce moment je ne pensai qu'au plaisir d'être bien logé, et je ne desirai

plus que de me rendre le jour même à ma nouvelle demeure.

En sortant de visiter cette maison, je rencontrai M. de Gravi, et je lui fis part de l'arrangement que je venais de conclure. Il se récria vivement sur la cherté du loyer, il me défendit de donner autant d'argent pour une simple location. Il ne cessa de me répéter : « Ce prix est inoui : depuis que Kurgan existe, personne n'a osé faire un tel marché. » A peine rentré chez lui, il ordonna qu'on fît venir le marchand, en disant qu'il allait le forcer à se conduire plus honnêtement. Le marchand vint. M. de Gravi le traita si mal, que le marché fut sur le point d'être rompu. Je me vis obligé de paraître content de cette affaire, pour que mon marchand ne me refusât pas de me recevoir chez lui. Dès qu'il fut sorti, le brave M. de Gravi dit et redit vingt fois ce proverbe russe : « *Bereghi denje na tchorni den*, épargne ton argent pour les jours malheureux ! » Il voulait me prouver qu'il était de son devoir de veiller à mes intérêts. J'eus donc toutes les peines possibles à lui faire comprendre que j'étais en état de faire une pareille dépense, et que j'avais toujours eu pour principe de vivre

moins bien ; pour tre mieux logé. Il ne promit de se rendre à mes instances, qu'autant que le propriétaire consentirait à me fournir de bois et de quass. Je feignis que c'était une convention faite d'avance ; alors il se contenta de murmurer, et je m'installai dans ma maison. Cependant je ne fus pas quitte, pour cette fois, de l'indignation de M. de Gravi : dès qu'il entrait chez moi, il recommençait à se lamenter sur la cherté de ce loyer ; je m'y étais accoutumé, et je l'écoutais sans faire attention à ce qu'il me disait ; je ne pouvais d'ailleurs lui en vouloir, puisque c'était pour mon bien qu'il radotait si souvent. Il est certain que si j'eusse été trompé par l'espérance de recevoir de l'argent de Livonie, que si toutes les lettres à mon adresse eussent été interceptées, je me fusse trouvé, six mois après, dans un grand embarras, puisque je ne recevais pas un kopeke de la couronne ; mais j'avais de l'argent pour le présent, des espérances pour l'avenir ; devais-je craindre d'adoucir, autant que possible, les peines du moment ? d'ailleurs, tout était extraordinairement bon marché à Kurgan. Mes besoins étaient si modérés, les occasions de dépenser si rares, qu'avec l'économie d'un

homme qui pourtant vit à son aise, je pouvais faire face à mes affaires pendant un an, et jusques à cette époque, il pouvait arriver bien des changemens.

Pour prouver à quel point la vie était peu coûteuse dans cette ville, je vais citer quelques articles au prix coûtant pour moi, mais sur lesquels mon coquin de Rossi me trompait sans doute de la moitié.

Une livre de pain, 1 *kopeke*, ou un sou.

Six livres de pain, 5 *kopekes*.

Une livre de bœuf, 3 *kopekes*.

Un poulet, *idem*.

La paire de gelinottes, *idem*.

On pouvait avoir un lièvre pour rien; les Russes ne les aiment point, ils vous les donnent, et ne gardent que la peau.

Un plat de poisson, 3 *kopekes*.

Une corde de bois, 15 *kopekes*, ou quinze sous de France.

Le buveur le plus fort pouvait passer sa journée avec du quass pour 1 *kopeke*.

Je demandais un jour à M. de Gravi, en présence du Kapitan Isprawnik, combien deux chevaux me coûteraient par an, pour l'entretien. « Trente roubles, me répondit-il. » Le Kapitan me dit qu'il se chargeait de

les nourrir parfaitement pour vingt-cinq roubles.

On peut juger par ces prix, que les objets de première nécessité ne sont pas ruineux à Kurgan : le seul désagrément que l'on éprouve, c'est qu'il n'y a ni boucher ni boulanger dans la ville. Une fois la semaine, et particulièrement le dimanche, après-midi, il se tient un marché, où l'on est obligé de faire sa provision de viande et de pain pour huit jours : quelquefois aussi le marché manque de viande.

Mais, si ces denrées sont à très-bon compte, en revanche, d'autres objets plus recherchés sont d'une excessive cherté. La pinte d'eau-de-vie de France coûte 2 *roubles et demi.*

Une livre de sucre, 1 *rouble.*

Une livre de café, 1 *rouble et demi.*

Une livre de thé de la Chine, 3 *roubles.*

Un sixain de mauvaises cartes à jouer, 7 *roubles.*

Une main de papier de Hollande, 3 *roubles.*

Comme toutes ces choses ne m'étaient point utiles, je ne les achetai point ; et je me trouvai à la fin de la semaine, en comptant mon blanchissage, la lumière, et autres objets, n'avoir dépensé que quelques roubles. Il est vrai que ce repas était d'une frugalité remarquable : je

mangeais du pain de farine bluttée, chose très-rare à Kurgan, mais dont M. de Gravi me fesait ma provision, et du beurre excellent, par deux raisons; la première, c'est que les vaches avaient de très-gras pâturages; la seconde, que ce beurre était battu tous les jours : outre ces deux objets, je mangeais encore quelquefois un jeune poulet avec du riz, ou bien un canard sauvage que j'avais tué à la chasse, et je buvais un verre de quass qui composait tout mon dessert : cette sobriété fesait, qu'à peine sorti de table, j'avais appétit. Je dois à ce régime sage, non-seulement d'avoir recouvré ma santé, mais encore de l'avoir améliorée.

J'avais de plus une manière uniforme d'employer ma journée. Je me levais tous les jours à six heures du matin; je passais une heure à apprendre des mots russes : cette occupation m'était absolument indispensable, puisque personne ne parlait une autre langue dans Kurgan; ensuite je déjeûnais; après ce premier repas fini, je consacrais quelques heures à écrire l'histoire de mes peines, et après ce travail qui m'était presque devenu agréable, j'allais me promener, en robe de chambre et en pantouffles, sur les bords du Tobol, où je

m'étais frayé un chemin à l'abri de tous les regards, et que je ne dépassais jamais : à mon retour, je lisais dans *Sénèque* pendant une heure, puis je dînais frugalement; un moment après je me couchais sur mon lit, j'y dormais s'il m'était possible, ou bien j'y lisais les Voyages de Pallas et de Gmelins, jusqu'à ce que Sokoloff vînt me chercher pour aller à la chasse ; quand nous en étions revenus, il prenait ordinairement du thé avec moi : c'était là l'instant marqué pour notre entretien sur nos familles et sur nos malheurs : c'était alors que nous nous fesions part de nos espérances, et que nous cherchions à dissiper nos craintes par les plus légères probabilités de bonheur. Dès qu'il était parti je reprenais *Sénèque*, je mangeais un morceau, et jouais *à la grande patience* (1); devrais-je avouer que j'allais ensuite me coucher, avec peine ou plaisir, selon que le jeu m'avait paru mauvais ou favorable?

Pour me faire excuser d'une pareille faiblesse, j'ose en appeler à celui qui a été vraiment malheureux. Il doit savoir, par expérience, qu'on n'a jamais plus de penchant à

(1) Espèce de jeu d'oracle.

la crédulité, que dans le sein de l'infortune ; ce qui, dans une autre situation de la vie, semble puéril et minutieux, acquiert un degré d'intérêt et d'importance aux yeux de celui qui souffre ; le plus sot oracle devient un avis des Dieux. Toutes ces promesses faites par des cartes, offrent des certitudes ; oui, la crédulité s'accroît comme le malheur : cette crédulité, fille de l'espérance, a presque les charmes de sa mère, quand elle vous présente des objets desirés. Tous les soirs, je mettais sur ma carte, la question de savoir si je reverrais un jour ma famille : le jeu me laissait-il entrevoir ce bonheur, je poussais des cris de joie, j'appelais mon domestique, je voulais qu'il fût persuadé que bientôt tous mes vœux seraient remplis, et je me couchais avec plus de tranquillité : si le jeu, au contraire, ne me fesait voir qu'une suite de peines infinie, mes craintes s'augmentaient; je ne disais rien, je me jetais sur mon lit, et mon sommeil était agité. Riez, riez, vous dont la nacelle vogue toujours sur une eau tranquille et douce ! riez d'un malheureux qui, jeté en pleine mer, et battu par les flots, cherche à s'accrocher aux herbes qu'il aperçoit sur les bords. Si vous partagez un jour son sort cruel, vous con-

naîtrez l'influence des chagrins sur les esprits même les plus forts ; et vous apprendrez que les premières consolations d'un infortuné, naissent de cette faiblesse de cœur qui le mène à l'espérance. C'est ainsi que je passais mes jours. Je jouissais d'ailleurs d'une entière liberté, et je n'étais surveillé par personne. Mon bas-officier, mon vieux André Iwanowitsch, était retourné à Tobolsk deux jours après mon arrivée à Kurgan ; et M. de Gravi n'avait pas cru nécessaire de le remplacer près de moi, précaution que l'on avait pourtant prise d'abord avec le Polonais. A quoi m'eût servi cette garde ? La chasse me conduisait, à la vérité, à quelques werstes de la ville ; mais où aurais-je pu fuir ? Kurgan était autrefois aux frontières des Kirghis, mais depuis plusieurs années on avait reculé les frontières de quinze milles, et l'on avait construit un petit fort. Quand même elles eussent touché à la banlieue de la ville, avais-je quelques moyens de fuir ? je ne comprenais seulement pas la langue russe, et encore moins celle des Kirghis. Dans le dernier cas où ces frontières eussent été si près, quelle audace il m'eût fallu pour m'échapper ? N'était-ce pas m'exposer à perdre la vie ? Les Kurganiens

se rappellent encore avec effroi le tems où ils n'osaient seulement pas sortir de la ville pour aller se promener! La crainte d'être surpris par des bandes de Kirghis, les retenait renfermés dans Kurgan. Ces peuples avaient la cruauté d'attacher à la queue de leurs chevaux, ceux des habitans qu'ils pouvaient attraper, et fuyaient au galop, en traînant ainsi ces malheureux, sans avoir pitié ni de leurs gémissemens ni de leurs cris; ils ne regardaient même pas derrière eux si leur victime vivait encore; ce n'était qu'à la porte de leur cabane qu'ils daignaient le remarquer: si elle existait, ils en faisaient leur esclave; si elle était morte, ils la vendaient aux Buchares, qui la portaient Dieu sait où. Je devais donc, au lieu de penser à fuir parmi ces barbares, remercier le ciel, de ce qu'en allant à la chasse, je ne tombais pas entre leurs mains.

Quelque peu de moyens que nous eussions, Sokoloff et moi, pour rendre notre chasse agréable, cette dissipation m'était néanmoins très-bienfesante. Nous n'avions que deux mauvais fusils, dont il fallait toujours tirer quatre ou cinq fois la batterie avant de pouvoir la faire partir. Il n'y avait pas dans toute la ville un seul chien de chasse, pas même un

barbet capable d'aller chercher le gibier qui tombait dans l'eau. Comme toute la lande était coupée par une quantité innombrable de petits lacs, et comme les canards et les bécasses étaient le seul gibier que nous eussions à poursuivre dans cette saison, nous étions obligés de faire nous-mêmes le métier de barbets, et de nous mettre dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, pour recueillir le prix de notre chasse. Mon Polonais était beaucoup plus hardi que moi dans cette circonstance ; il entrait sans façon dans le lac, dont la profondeur ne l'effrayait pas; il y restait une demi-heure, le parcourait, fesait sortir le gibier des roseaux, et cherchait celui qui était tué ou blessé. Au nez près, il avait toutes les qualités d'un bon chien de chasse.

Ce qui réparait du moins le manque de chiens, c'était la grande quantité de gibier qui se présentait à nous, et qui devait facilement tomber sous nos coups. Je n'ai jamais vu en Europe des bandes de corbeaux aussi nombreuses que dans ces parages, et sur-tout des canards de tant d'espèces différentes. Il y en a de très-gros, de très-petits, avec des becs longs ou courts, plats ou ronds, des pattes petites ou grandes; les uns sont gris,

les autres bruns, ou bien tout noirs, avec des becs jaunes : quelquefois aussi, mais beaucoup plus rarement, j'ai trouvé des canards de Perse, tout-à-fait couleur de rose, qui avaient des becs noirs et une houppe sur la tête. Lorsqu'ils s'envolaient, ils jetaient un cri de douleur, quoiqu'on ne les eût pas touchés.

Les bécasses sont aussi très-abondantes dans ce pays, et leur espèce est également variée : il y en a sur-tout de brunes et jaunes, qui ont de très-grandes pattes et une couronne de plumes autour du cou; elles sont à-peu-près de la grosseur d'un pigeon; elles font leurs nids dans les joncs, s'envolent, quand on les approche, en jetant un cri désagréable, et en formant toujours un grand cercle; elles sont fort aisées à attraper; mais leur viande n'a rien de délicat.

J'ai trouvé deux ou trois fois des oiseaux blancs comme la neige; ils étaient de la grosseur d'une oie, avaient de grandes pattes et un long bec; ils allaient ordinairement cinq ensemble, pour chercher leur nourriture sur les bords de la mer; mais ils étaient si farouches, qu'à une distance de deux cents pas ils

prenaient leur vol : je n'ai jamais pu savoir leur nom.

Outre les canards et les bécasses, il y avait aussi une grande quantité de pigeons excellens, et enfin beaucoup de merles noirs, qui formaient, en volant, un nuage épais, et qui couvraient tous à-la-fois un bouquet d'arbre, lorsqu'ils venaient s'y reposer : ils sont très-délicats à manger ; mais notre petite provision de poudre ne nous permettait pas de tirer souvent dessus. Mon Polonais me répéta plusieurs fois, que dans la saison plus avancée, toutes les espèces de gibiers s'augmentaient encore, et qu'il y avait même alors des lièvres, des gélinottes en très-grande abondance. Je me confirmai aussi dans ce que j'avais entendu dire à Tobolsk, que l'on trouvait quelquefois auprès de Kurgan des coqs-d'Inde sauvages (*drachiva*).

Il n'y a point d'ours dans les forêts environnant cette ville ; les loups y sont même très-rares, parce que le terrain est trop plat ; il n'y a que très-peu de martres, mais on voit beaucoup d'hermines. L'air est souvent obscurci par une quantité innombrable de grands et petits vautours qui sont si famil-

liers, qu'on peut les tuer de sa fenêtre, puisqu'ils viennent dans la ville même.

Au plaisir de la chasse, pour laquelle je suis passionné, et qui me donnait une si belle occasion de tuer le tems, se joignait encore l'agrément de voir la lande ornée de mille fleurs différentes, parmi lesquelles j'ai remarqué la *spiræa filipendula*, si joliment émaillée. J'ai aussi respiré l'odeur suave de ces herbes qui, dispersées par grandes places, embaumaient tous les environs; j'ai remarqué entr'autres l'*artemisia abrotanum*. On conduit de tous côtés, sur ces places et au milieu de ces herbes, un nombre prodigieux de bêtes à cornes et de chevaux qui y bondissent sans gardien. J'allais faire toutes ces observations pendant les jours les plus chauds de la saison.

L'été était brûlant et sec en Sibérie, pendant qu'il était froid et pluvieux en Livonie; les orages que nous éprouvions se dissipaient promptement, et raffraîchissaient à peine l'atmosphère.

Une autre manière de passer agréablement plusieurs heures de la journée, c'était d'aller sur les bords du Tobol, où les jeunes filles, après avoir lavé leur linge, se baignaient

toutes ensemble. Elles poussaient l'art gymnastique au plus haut dégré de perfection; elles nageaient sans se fatiguer, en remontant ou en descendant le Tobol; souvent, couchées sur le dos, elles s'abandonnaient au gré du courant, ensuite elles folâtraient au milieu de l'eau, se jetaient du sable les unes sur les autres, se poursuivaient, s'attrapaient, se renversaient; en un mot, elles s'adonnaient à cet exercice avec autant d'adresse que de vivacité. Le voyageur, qui eut été témoin de leurs jeux, sans connaître l'habitude qu'elles en avaient prise, eût tremblé à tout moment d'en voir disparaître quelques-unes d'entr'elles. Le plus grand mérite qu'elles avaient en badinant avec tant de folie, c'est qu'elles y mettaient une décence admirable; leurs têtes seules sortaient de l'eau. On était d'abord long-tems incertain de savoir à quel sexe elles appartenaient. Souvent elles laissaient voir leur gorge, mais il paraissait que cela leur était indifférent. Lorsqu'elles se sentaient fatiguées de leurs jeux, et qu'elles ne voulaient pas rester plus long-tems dans l'eau, s'ils se trouvaient là quelques spectateurs attirés par la curiosité, elles les priaient honnêtement de s'éloigner. Si quelque jeune

libertin, peu docile à l'invitation, s'obstinait à demeurer et à les regarder, alors toutes les filles formaient, autour de leurs compagnes, un grand cercle au bord du rivage. Chacune leur jetait une pièce de leur habit, et en moins d'un instant elles paraissaient toutes habillées au milieu de leurs amies.

Ces filles étaient toujours gaies et folâtres, toujours elles souriaient, et se montraient prêtes à jouer. Le Kapitan Isprawnik, grand amateur du beau sèxe, venait souvent se mettre à ma fenêtre, sur-tout à l'heure où les beautés de Kurgan avaient l'habitude d'aller chercher de l'eau. Il me les nommait toutes les unes après les autres, dans le nombre il me désignait les moins cruelles. Le feu qui brillait dans les regards de celles-ci, quand elles passaient devant lui, me prouvait suffisamment qu'il n'en parlait qu'avec connaissance de cause.

Les visites nombreuses des habitans de Kurgan me devinrent bientôt à charge, quoique je rendisse bien justice aux bonnes intentions qui me les fesaient faire; mais je vais citer un exemple de l'importunité de quelques-uns: Un écrivain, ou quelqu'un d'une profession à-peu-près semblable, logeait en

face de moi. Comme il m'avait souvent aperçu, fumant ma pipe, le matin, à ma fenêtre, il me fit dire qu'en qualité de grand amateur de tabac, il viendrait, tous les jours, me tenir compagnie pour que le tems me parût moins long. J'eus toutes les peines du monde à lui persuader que je ne m'ennuyais pas, et à le détourner de son projet. C'était ainsi qu'en général les habitans de Kurgan en agissaient avec moi : ils ne cherchaient qu'à me voir, qu'à m'entourer, qu'à me parler, qu'à me questionner; ils regardaient, comme une maladie, le desir que j'avais d'être seul. Ils ne pouvaient même concevoir comment je pouvais me plaire au sein de la solitude. Hélas! ils ne savaient pas qu'avec l'image d'une femme chérie dans le cœur, et *Sénèque* à la main, on n'est seul dans aucun endroit de la terre.

Je ne puis trop remercier ma Christel des momens heureux que m'a donnée la pensée de ses vertus, de ses qualités, de notre amour; mais je ne puis m'empêcher aussi de rendre mille actions de graces à *Sénèque*. Je ne crois pas que dans le dix-huitième siècle, personne ait béni son nom autant que moi. Combien, dans ma douleur, dans mon désespoir, je

me suis jeté de fois sur cet ami consolateur! Combien il m'a donné de courage et de tranquillité! La ressemblance de notre sort m'unissait intimement à lui. Exilé, ainsi que moi, il languit pendant dix ans au milieu des rochers sauvages de la Corse. La description qu'il fait de sa position, avait tant de rapport avec la mienne, la peinture qu'il offre de climats affreux, de sites horribles, ses plaintes sur une langue barbare et étrangère, tout cela me rapprochait de lui, m'attachait à lui de plus en plus. Enfin, toutes ses sentences, pleines de sens, de raison, de vérité et d'énergie, m'électrisaient dans l'adversité. J'apprenais, en les lisant, à mépriser la mort. Elles étaient toujours présentes à mon esprit et à mon cœur. *Sénèque!* je te portais avec moi comme *Frédérick le Grand* portait toujours, caché dans son sein, le poison bienfesant qui devait terminer ses jours, quand il avait perdu toute espérance.

Je ne saurais mieux peindre les sentimens que j'éprouvais alors, et donner, en mêmetems, de meilleures consolations aux malheureux, entre les mains desquels tombera cet ouvrage, qu'en rapportant quelques passages de *Sénèque*, qui, souvent répétés par

moi, sont restés gravés dans ma mémoire: ils m'ont soutenu contre le malheur, pourquoi n'en soutiendraient-ils pas d'autres aussi infortunés ?

PENSÉES DE SÉNÈQUE.

« Un mal n'est pas grand quand il est le dernier de nos maux. »

« Est-il si difficile d'amener l'ame jusqu'au mépris de la mort? Eh ! ne voyez-vous pas quels sujets futiles la font tous les jours mépriser ? C'est un esclave qui se précipite du haut d'un toit, pour n'être plus l'objet des emportemens de son maître ; c'est un fugitif qui se perce le sein de peur d'être ramené dans les fers. Pourquoi le courage n'opérerait-il pas ce qu'a fait l'excès de la crainte ? »

« La perte de la vie est la seule chose dont on ne peut pas se plaindre. »

« Pourquoi craindre le pouvoir d'un ennemi ? Ne l'avez-vous pas ce même pouvoir ? Où vous entraîne-t-il cet ennemi ? A la mort, où vous alliez déjà. Pourquoi ne voir que d'aujourd'hui le glaive suspendu sur votre tête ? Je le répète, vous allez à la mort, vous y allez du jour même de votre naissance. Voyez donc votre dernière heure avec

tranquillité, pour que la crainte n'empoisonne pas celles qui la précéderont. »

« Le but auquel tendent tous les hommes, n'est pas de vivre bons et vertueux, mais de vivre long-tems : que font-ils ? ils sont maîtres du premier, mais ils ne le sont pas du dernier. »

« La mort est le seuil de la porte du repos, et vous tremblez d'y mettre le pied. »

« N'oubliez pas, sur-tout, d'ôter aux choses leur appareil, de les voir comme elles sont, et vous trouverez qu'elles n'ont de terrible que la crainte qui les précède. Nous sommes de grands enfans presqu'en tout semblables aux petits : ils ont peur de leurs parens, de leurs connaissances, de leurs camarades, lorsqu'ils les voyent masqués. Sachons ôter le masque aux choses comme aux personnes : contemplons-les sous leurs traits naturels. Ainsi, écartons la faux, les médecins, les prêtres, les femmes éplorées : que restera-t-il ? La mort. »

« Je mourrai, c'est-à-dire, je cesserai d'être malade ; je n'entendrai plus les gémissemens d'une femme et de ses enfans. Si je puis supporter la mort, elle n'est rien ; sinon elle dure peu. »

« La mort délivre de tous les maux, même de la crainte que l'on a d'elle.

« Chaque jour nous mourons, chaque jour nous enlève une partie de notre vie ; et notre croissance même est un décroissement de la vie. D'abord on perd l'enfance, puis l'adolescence, ensuite la jeunesse. Tout le tems écoulé jusqu'à ce jour, est perdu pour nous ; le jour, présent même, nous le partageons avec la mort. Ce n'est pas l'écoulement de la dernière goutte, mais des précédentes, qui vide une coupe. Ainsi le jour où l'on cesse de vivre, ne fait pas la mort, mais la consomme : on arrive au terme, mais on était en route depuis long-tems.

« Tant que tu vivras, apprends à mourir ; aie le courage ensuite de te servir une fois de ce que tu auras étudié : savoir mourir, c'est savoir n'être plus esclave.

« Les enfans et les fous ne craignent pas la mort. Qu'il serait honteux pour la force et la raison de ne pas l'emporter dans ce cas sur la faiblesse et sur la folie !

« Redevenir ce qu'on était, voilà la mort. Ne faudrait-il pas être insensé pour trouver plus malheureuse une lampe, quand elle est éteinte, que lorsqu'elle n'était pas allumée ?

Eh bien, nous sommes des lampes; la nature nous allume et nous souffle. Dans l'intervalle, il y a quelques maux à souffrir, mais en-deçà et au-delà, une sécurité profonde. C'est une erreur de ne voir le trépas qu'à la suite de la vie; il est avant comme après. Qu'importe de ne pas commencer ou de finir? l'effet est toujours le même; il consiste à n'être pas. »

« La mort est, ou le terme du voyage, ou le point de repos où nous changeons d'habit. Est-ce le dernier? tant mieux! car nos habits étaient par-tout trop étroits; est-ce le premier? le voyage était bien inutile. Nous nous endormons fatigués, mais du moins sans craindre aucun songe. »

« Nous ne fesons que côtoyer la vie, de même que sur mer, comme l'a dit Virgile, les terres et les villes semblent se retirer. Ainsi, dans le cours de cette vie rapide, on perd de vue l'enfance, l'adolescence, l'âge mûr, et même les plus belles années de la vieillesse. Nous finissons par découvrir le terme commun à tous les hommes, et nous avons la folie de le regarder comme un écueil, tandis que c'est un port quelquefois desi-

rable, et dans lequel on ne doit jamais refuser d'entrer. »

« Est-on tourmenté par la lenteur de la vie? on n'est pas forcé de la garder; mille chemins peuvent vous en éloigner. Rendons grace aux dieux qui n'ont pas forcé les hommes à vivre. »

« Le bonheur n'est pas de vivre, mais de bien vivre : aussi le sage vit autant qu'il doit, et non autant qu'il pourrait; il ne regarde pas à la quantité de ses jours, mais à leur qualité. Si les chagrins se multiplient, s'ils altèrent sa tranquillité, il s'élance hors de la vie, et il n'attend pas à l'extrémité. Dès qu'il commence à se défier de la fortune, il examine si ce n'est pas ce jour-là même qu'il faut partir. Se donner la mort, ou la recevoir, finir plutôt ou plus tard, c'est pour lui la même chose; il ne balance pas comme s'il était question d'une grande perte. Eh! peut-elle être bien grande, quand un vase ne coule que goutte à goutte? Mourir plutôt ou plus tard, n'est rien; mais bien ou mal mourir, c'est beaucoup. Or, bien mourir, c'est se soustraire au danger de vivre mal. Aussi le mot du Rhodien Thelesphore était celui d'un lâche et d'un efféminé. Le tyran

ayant ordonné qu'on l'enfermât dans une cage où il le fesait nourrir comme une bête farouche, quelqu'un lui conseilla de se laisser mourir de faim : *Non*, dit-il, *tant qu'on vit, l'on a droit d'espérer*. Mais quand cela serait, faut-il acheter la vie à tout prix? On prétend que la fortune peut tout pour celui qui vit encore; et moi, je dis qu'elle ne peut rien contre celui qui sait mourir. »

« Que de fois on se fait saigner pour dissiper un mal de tête! Et l'on pourrait hésiter de se faire ouvrir une veine pour laisser couler le chagrin d'une vie pleine de souffrances! »

« Il est des gens fesant profession de sagesse, qui disent que le suicide est un crime : ils ne voient pas que parler ainsi, c'est ôter à l'homme tout moyen d'être libre. La loi éternelle n'a pu rien faire de mieux; elle n'a ouvert qu'une porte pour entrer dans la vie, et mille pour en sortir. »

« Je choisis le navire sur lequel je veux m'embarquer, la maison où je veux loger; je choisirai de même la mort qui me fera sortir de la vie. »

« Si la vie la plus longue n'est pas toujours la meilleure, la mort la plus longue est toujours la plus fâcheuse : c'est sur-tout dans la

façon de mourir que nous devons suivre notre fantaisie. Chacun doit compte aux autres de sa vie ; mais pour sa mort, il n'en doit compte qu'à lui-même : la meilleure est celle qui plaît davantage. »

Je ne saurais nier que parmi ces sentences il y en a quelques-unes qui ne sont que de belles pensées, ou qui demandent un sérieux examen. Mais qui pourrait me reprocher de n'y avoir pas réfléchi dans la situation où je me trouvais ? Après quelques mois écoulés, je pouvais voir s'éclipser mon dernier rayon d'espérance ; l'effroi et la douleur pouvaient plonger ma femme au tombeau ; Obuljaninow (1), de plus en plus cruel, pouvait l'empêcher de me rejoindre ; avec les derniers jours d'été mes fonds pouvaient se trouver épuisés : il était possible que je fusse forcé, pour gagner du pain sec et du quass, de travailler à la journée, malgré un froid de trente degrés. Quel sort devais-je desirer, dans la supposition qu'un seul de ces malheurs m'arrivât ? N'était-ce pas la mort ?

Hélas ! un seul remède m'eût guéri de tant

---

(1) Général-procureur sous Paul I.

de maux, l'arrivée de ma Christel! Près d'elle je me fusse trouvé dans le plus beau pays de la terre, ou du moins sa présence eût embelli ces lieux sauvages. Il y avait si long-tems que j'étais privé du bonheur de la voir! depuis si long-tems j'ignorais son sort et celui de ma famille! Je me disais, dans des momens de désespoir : « Peut-être ne recevrai-je jamais de leurs nouvelles! » Ma Christel et moi n'avions été séparés dans toute notre vie, que pendant un mois, et cette absence nous avait paru mortelle à l'un comme à l'autre; cependant nous nous écrivions tous les jours : au lieu que dans mon exil, je n'avais pas encore reçu une seule de ses lettres. Pouvais-je alors ne pas me rappeler ce voyage que je fus obligé de faire à Pirmont, pour ma santé? Mon épouse venait de me faire le présent d'un petit garçon, et était encore trop faible pour m'accompagner : il avait fallu que je partisse seul. Il avait été décidé que j'y resterais au moins trois semaines, tems nécessaire pour opérer ma guérison; mais au bout de dix jours l'ennui m'avait gagné : je m'étais trouvé plus malade que jamais. Demandant vîte des chevaux, j'étais revenu dans les bras de Christel. Et depuis près de huit se-

maines je me voyais isolé, languissant dans un coin de la terre ! Grands dieux ! je vivais ! je pouvais vivre ! Espérance ! quel était ton pouvoir ! tu soutenais mon ame abattue ! mon malheur était aussi grand que mon innocence ! et résistant au désespoir qui armait mon bras, je n'ai pas dit en me perçant le sein : « *Et quem dederat cursum fortuna peregi !* J'ai vécu de mon sort, j'ai fourni la carrière. »

Un projet moins affreux que celui d'un suicide, et qui pouvait cependant m'exposer à un danger imminent, m'occupait alors et remplissait mon esprit. Il s'agissait d'une fuite ; j'avais tout pesé, tout prévu, tout calculé : l'exécution m'en paraissait certaine. Il fallait d'abord que mon épouse vînt me rejoindre. Après cette arrivée, nécessaire de toutes les façons, je fondais mon plan sur l'expérience que, d'un bout de la Russie à l'autre, on pouvait voyager sans que les voitures fussent visitées. C'est sur cette possibilité réelle que j'avais bâti le projet suivant :

Je devais faire établir dans ma grande chambre, une cloison de planches, et dans le coin le plus reculé, une espèce d'armoire, propre à serrer des habits. Après ces préparations premières, je devais vivre pendant deux

mois, tranquille avec ma femme et mes enfans; j'aurais eu l'air content, même heureux : cependant j'aurais supposé une maladie augmentant de plus en plus, et se changeant peu-à-peu en un délire. Je serais resté un mois dans cet état; ensuite j'aurais été mettre, le soir, aussitôt la nuit, ma fourrure et mon bonnet sur les bords du Tobol, précisément à l'endroit où était le trou ouvert pour puiser de l'eau; je serais revenu tout doucement sur mes pas, et me serais caché dans l'armoire, dont j'aurais eu soin de laisser la partie haute ouverte. Ma femme aurait cherché par-tout ce que je pouvais être devenu; elle aurait causé une inquiétude générale : tout le monde se serait mis sur mes traces, et bientôt apercevant mes habits, on aurait été convaincu que je m'étais noyé. Une lettre que je devais laisser, aurait confirmé ce trait de désespoir. Mon épouse se serait livrée à la plus vive douleur; elle se serait trouvée mal; elle se serait mise au lit : pendant le jour elle n'aurait cessé de voir du monde; la nuit elle serait restée seule, et m'aurait apporté de quoi vivre. Cet accident une fois mandé à Tobolsk, serait bientôt parvenu à Saint-Pétersbourg : dès ce moment on ne penserait plus à moi;

bientôt l'on m'oublierait tout-à-fait. Quelque tems après, ma femme paraissant un peu consolée, aurait demandé une passe pour retourner en Livonie : on ne pouvait la lui refuser. Aussitôt elle achetait une grosse kibitke montée sur un traîneau, et dans laquelle on peut s'étendre à son aise : c'était la seule voiture qui pouvait favoriser mon entreprise. J'aurais rempli le ventre rond de la voiture. Après avoir mis sur moi des coussins et d'autres effets de voyage, ma femme se serait placée à mes côtés, en ayant soin de me donner de l'air aussi souvent qu'il lui aurait été possible. Si j'avais la force de supporter ce voyage d'une manière si incommode, il était certain que nous serions arrivés sans aucun obstacle, devant ma maison de Friédenthal ; car on dit qu'une fois dans l'intérieur de la Russie, on ne visite jamais un voyageur, et l'on peut aller, de Polangen jusqu'à Tschukotskoi-Ross, sans être inquiété sur ce qu'on a dans sa voiture.

Le point principal était donc de rendre ma mort aussi vraisemblable qu'il était possible, et rien n'était moins difficile parmi les habitans de Kurgan, qui étaient loin de deviner une fourberie, et qui n'avaient pas la capacité

nécessaire pour découvrir une ruse adroitement ourdie.

Une fois à Friedenthal, je pouvais d'abord, dans les premiers momens, rester caché à tous les yeux. J'avais en Estonie, plusieurs amis sur lesquels j'ose dire (pour donner une juste idée de ma confiance en eux) que je pouvais compter comme sur ma femme : Knorring et Huek m'auraient transporté de la même manière à Réval ; le brave Frédéric de Ungern Sternberg m'aurait ensuite conduit dans ses biens, près d'Hapsal, et de là, sur un de ses propres vaisseaux, dans ses possessions de l'île d'Agœ; je me serais embarqué au premier bon vent, sur un bateau de pêcheurs; et de cette île j'aurais pu être rendu après douze heures en Suède. Comme je l'ai déjà dit, toute la réussite de ce plan reposait sur mes forces physiques : il s'agissait de savoir si mon corps pourrait soutenir une route pareille : le reste serait l'ouvrage de ma femme et de mes bons amis.

Le projet de fuite que j'avais rejeté en Livonie, était à-peu-près assis sur les mêmes bases. Je fesais croire de même que je m'étais noyé dans la Duna, tandis que je resterais caché dans les ruines de Kokenhousen. M. de Lovenstern, de moitié dans mon complot,

devait se montrer empressé de faire toutes les recherches possibles, et même ordonner que l'on cherchât mon cadavre dans la rivière. Après avoir employé tous les moyens possibles pour découvrir quelques traces de mon suicide, il aurait donné à ce conseiller une attestation de ma mort : j'aurais été également oublié à Saint-Pétersbourg; mon affaire eût été étouffée, et il devenait très-facile à mes amis de me sauver de la même manière que j'ai indiquée plus haut. Cependant l'exécution me paraissait moins embarrassante à Kurgan. Il n'était pas étonnant que l'on ne trouvât pas mon corps qui avait pu glisser sous les glaces du Tobol, tandis que les recherches infructueuses dans la Duna qui n'était point gelée, auraient pu paraître suspectes. Il était plus probable ensuite que dans l'exil, je me fusse porté à cette extrémité : l'exemple de malheureux qui avaient ainsi abrégé leurs jours, n'était pas rare en Sibérie.

Mon ami Kiniœkoff pensait qu'il était de même facile de se mettre à la suite d'une caravane venant de la Chine, en prenant un déguisement convenable : lui-même aurait tenté ce moyen, si ce brave homme n'avait pas craint de rendre, par sa fuite, le sort de ses

frères plus rigoureux. Pour moi, qui étais étranger, je trouvai ce projet impraticable. Il fallait, pour le faire réussir, être, ou un naturel du pays, ou en savoir bien la langue, afin qu'on vous prît pour un conducteur russe. Je m'en tins donc à mon propre plan; je fis part à ma femme de tout ce qu'elle devait apporter avec elle pour le favoriser, et lui donnai indirectement une idée de mon entreprise, en lui répétant, dans chaque lettre : « Que si elle venait me trouver, elle deviendrait pour moi ce que *Lodoïska* fut pour *son Louvet.* »

Comment, me dira-t-on, fesiez-vous passer des lettres aussi suspectes, puisque le gouverneur les lisait avant de les laisser partir? Je dois avouer, pour ne laisser aucun doute sur ma véracité, que je trouvai à Kurgan, un brave homme qui me proposa de se charger de l'envoi de mes lettres cachées, et par les soins duquel ma femme les recevait plus promptement que toutes les autres : mais on me permettra de taire son nom ; si ma bouche refuse de le prononcer, mon cœur ne cesse de le répéter.

En réfléchissant sur tous les événemens qui me sont arrivés jusqu'ici, et principalement

sur tous les personnages qui ont déjà figuré dans cette histoire, combien je plains le philosophe bilieux qui nous dit que la nature humaine est née avec un penchant pour le mal! Mon malheureux destin me donne occasion de démentir cet injuste système; il m'a raffermi dans la confiance que j'avais déjà dans les hommes, et m'a fait dire, au contraire, que l'espèce humaine est née avec un penchant pour le bien. N'ai-je pas jusqu'ici trouvé plus de cœurs tendres et sensibles, que d'indifférens et de cruels? N'ai-je pas rencontré plus d'hommes généreux, que de *Prostenius*. Je le dis maintenant avec assurance, avec certitude: « Sois infortuné, et tu trouveras par-tout des amis: dans le coin le plus reculé, le plus sauvage de la terre, les cœurs s'empresseront de te consoler, et les bras, de te secourir! »

Les bons Kurganiens, qui ont eu le bonheur de conserver leur innocence et les vertus du premier âge, ne m'ont-ils pas traité avec toute l'humanité, toute la bienfesance qu'il est possible d'attendre des personnes les plus compatissantes? Ils me priaient de toutes leurs fêtes, ils voulaient que je partageasse leurs plaisirs et leurs festins. Ils ne me con-

naissaient pas d'abord comme homme de lettres; mais aussitôt qu'un article, qui se trouva dans le journal de Moscovie, eut rendu compte du succès de mes pièces de théâtre en Angleterre et en France, ils me regardèrent avec un respect infini, et je devins d'un bien plus grand prix à leurs yeux. Si cette estime générale était flatteuse pour moi, l'importunité avec laquelle ils me priaient de me rendre à leurs fêtes, m'était cependant quelquefois à charge. Mon ame n'était pas disposée à se livrer au bruit de la société, ou peut-être la joie franche qui régnait dans leur union, n'avait-elle aucun charme pour un Européen. En voici un exemple.

Juda Nikititsch, l'assesseur, voulait célébrer le jour de sa fête, jour qui est plus solemnel en Russie, que celui de la naissance. Il vint lui-même me voir le matin, et me pria de me rendre à midi chez lui, où les premières autorités de la ville se trouveraient rassemblées. Je répondis à son invitation. Lorsque j'entrai, cinq hommes, que dans cet endroit on prend pour des chanteurs, se hâtèrent de me recevoir; ils tournaient le dos à la compagnie; et pour augmenter le bruit de leurs chants, ils tenaient la main

droite devant leur bouche, et entonnaient ainsi des couplets dans un coin de la chambre. L'usage voulait que l'on reçût ainsi chaque personne qui arrivait. Une grande table était couverte de vingt plats, mais il n'y avait ni couverts pour servir, ni chaises pour s'asseoir. Ce repas avait plutôt l'air d'un simple déjeûner (*sakuschka*). Les mets principaux consistaient en pirogues, espèces de pâtés faits ordinairement avec de la viande, mais qui, cette fois, vû la solemnité de la fête, étaient faits avec toutes sortes de poissons. Outre cela, il y avait une quantité de poissons marinés et de pâtisseries préparées de différentes manières. Le maître de la maison se promenait dans la chambre avec des flacons d'eau-de-vie; il ne se lassait pas de verser, et les convives ne cessaient pas de boire. A mon grand étonnement, personne ne me parut même étourdi, quoique l'on ne discontinuât pas de porter des santés. Il n'y avait pas de vin. Je n'en ai bu qu'à Tobolsk, chez le gouverneur. Il me dit que c'était du vin du pays, et je le trouvai très-potable. Il venait, je crois, de la Crimée; mais en place de vin, Juda Nikitisch nous fit servir une boisson très-chère en Sibérie où il n'y a point

d'abeilles ; c'était de l'hydromel. Tous les convives, excepté moi, préférèrent l'eau-de-vie.

J'attendais à chaque instant que l'on ouvrît la chambre où le dîner devait être préparé. Ce fut en vain : chacun, l'un après l'autre, prit son bonnet et s'en alla. Il fallut bien que je me décidasse à en faire autant. « La fête est donc finie ? demandai-je à M. de Gravi qui sortait avec moi. — Dieu nous en préserve ! me répondit-il. Chacun des convives se rend à la maison pour dormir. Ils vont reposer jusqu'à cinq heures, et ensuite tout le monde se rassemble de nouveau. » Je revins de mon côté à l'heure marquée ; la scène était tout-à-fait changée. La grande table se trouvait, à la vérité, encore au milieu de la chambre ; mais au lieu d'être couverte de pirogues, de poissons et d'eau-de-vie, elle l'était de gâteaux, de raisins, d'amandes, et d'une quantité de confitures de la Chine, qui étant vraiment excellentes, et parmi lesquelles se trouvait une espèce de marmelade de pommes coupées par filets.

La maîtresse de la maison, jeune et jolie dame, parut à ce repas. Toutes les épouses et les filles des convives du matin s'y ren-

dirent aussi, en habit de cérémonie. On servit du thé, de l'eau-de-vie, du punch, dans lequel la baie du glucwa (*vaccinium okycoccos*) remplaça les citrons. Ensuite on se mit à jouer au boston, tant que le punch versé à profusion, permit de distinguer les cartes. Lorsque l'heure du souper sonna, chacun se retira comme le matin.

J'avais besoin assurément de toute ma complaisance, pour prendre part à des fêtes semblables. Combien je fus content, lorsque je me vis libre de respirer dans ma chambre, lorsque, le fusil sur l'épaule, mon brave Sokoloff à mes côtés, je pus sortir pour aller me promener au milieu de la campagne.

Telles étaient mes occupations, mes plaisirs, mes ennuis à Kurgan. D'ailleurs, je jouissais constamment d'une bonne santé, quoiqu'elle fût bien affaiblie depuis plusieurs années. Ce bonheur inattendu me donnait un joyeux courage. Je ne desirais plus, je n'attendais plus que ma famille; je n'aspirais plus qu'à l'avoir autour de moi, partageant mes travaux, mes amusemens, et composant toute ma société. Devais-je l'y trouver un jour? Un autre desir m'occupait encore: c'était de savoir si mon Mémoire était remis

à l'empereur, à ce souverain qui aime vraiment la justice, qui ne rougit pas de réparer une erreur à laquelle l'ont entraîné des soupçons et des calomnies, qui a lui-même la tendresse d'un père, et par qui la voix de la nature est entendue, malgré le bruit que fait pour l'étouffer le général-procureur Obuljaninow. Comme je souhaitais ardemment un bon voyage à mon conseiller de la cour! Combien de fois je comptais les semaines, les jours qu'il avait dû mettre pour arriver à Saint-Pétersbourg; le tems qu'il fallait ensuite pour faire passer une décision des bords de la Néwa, aux bords de l'Irtich! Je calculais qu'à la fin d'août, je recevrais mon dernier arrêt. Mais..... Dieu soit loué! je m'étais trompé dans mon calcul.

L'innocent aurait-il une espérance vaine?
Un moment peut finir ses regrets, sa douleur.
La main qui l'a conduit du bonheur à la peine,
Le ramène bientôt, de la peine au bonheur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

VA1
1551068

148
E58